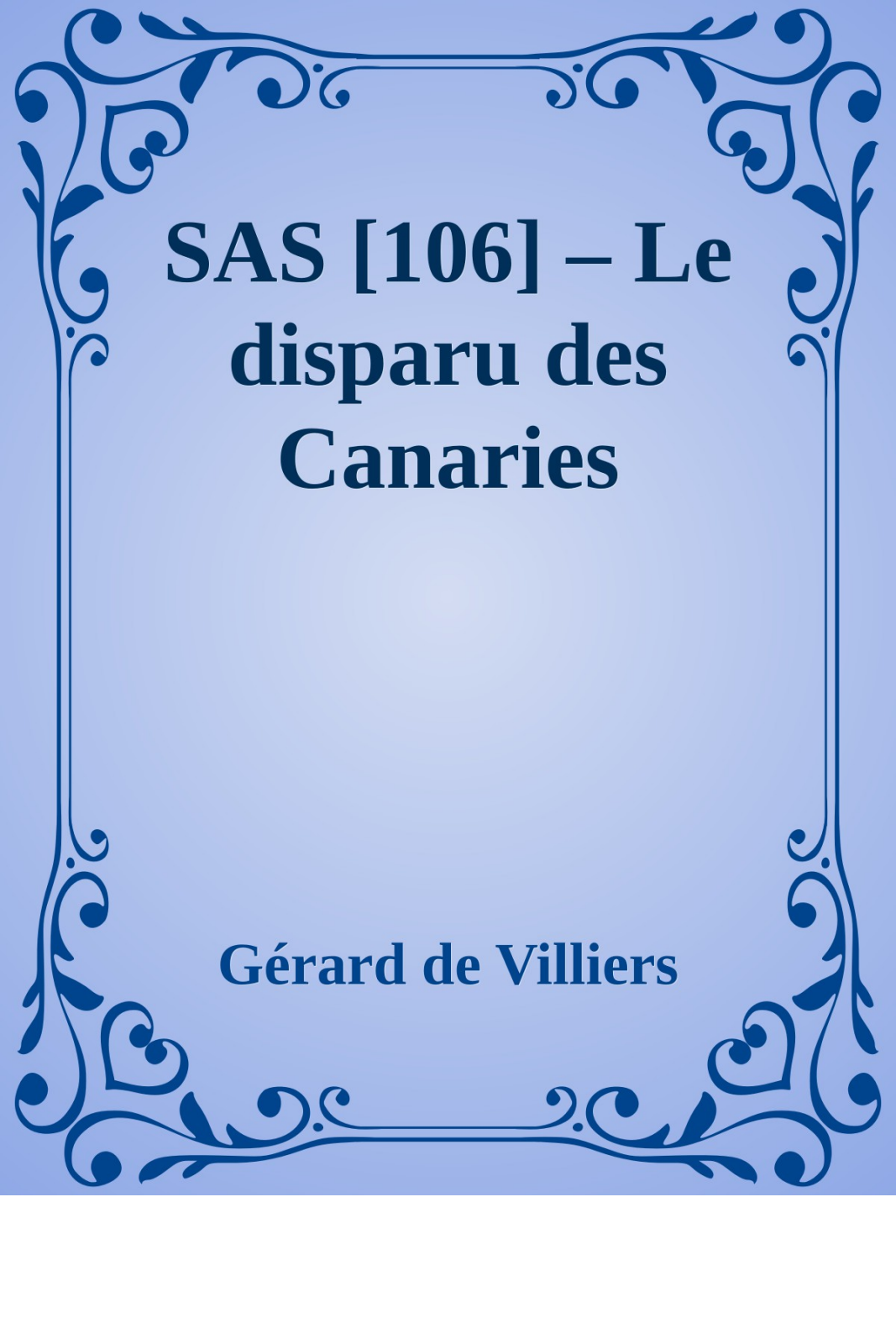


A decorative blue floral border with intricate scrollwork and leaf patterns, framing the central text.

SAS [106] – Le disparu des Canaries

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



LE DISPARU DES CANARIES

par GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS

LE DISPARU DES CANARIES

SAS n°106

© Éditions Gérard de Villiers, 1992.

ISBN : 2-7386-0278-9

Photo de la couverture : Michel MOREAU

Résumé

Le milliardaire Rupert Sheffield meurt, tombé en mer, alors qu'il naviguait dans son magnifique yacht, le *Discovery*, au large des îles Canaries.

Curieux personnage, au passé trouble, qui s'est enrichi après la guerre, a travaillé avec les Juifs de Palestine –il connaît Yitzhak Shamir–, avec les iraniens –il connaît l'ayatollah Khomeini–, et qui détenait des documents sur l'*Iranagate*, de quoi mettre en difficulté les USA.

La mort du milliardaire n'est pas accidentelle : il a été empoisonné et jeté par-dessus bord. Cindy Panufnik, une mystérieuse intrigante qui se trouvait sur le *Discovery* semble être une coupable toute désignée.

L'enquête de Malko s'annonce difficile. Plusieurs services secrets avaient intérêt à voir Sheffield périr : le Mossad Israélien, les services secrets iraniens, le MI6 britannique, la CIA et peut-être même le KGB.

Qui a tué vraiment Sheffield, et pourquoi ? Où sont les documents compromettants ?

Une mission avec un rebondissement final inattendu.

Rupert Sheffield, allongé sur l'immense lit à baldaquin Louis XIV qui occupait le tiers de sa cabine, regardait distraitement *Autant en emporte le vent*, sur une cassette, essayant de rester éveillé. Ses cent quarante kilos tendaient sa longue chemise de nuit empesée comme un col de smoking, qu'il ne boutonnait qu'à moitié, laissant apparaître les portions les plus inattendues de son épais corps blanchâtre. Ses cheveux étaient teints et seuls ses énormes sourcils étaient encore naturellement d'un noir de jais. Il n'arrivait pas à s'intéresser à l'histoire... Le cerveau gavé de chiffres, suite aux coups de téléphone qu'il avait donnés jusqu'à une heure avancée de la nuit à New York et à Chicago, profitant du décalage horaire.

Il tendit le bras vers l'assiette où s'empilaient des sandwiches au *pastrami* et en avala deux d'un coup. Son médecin lui avait recommandé de lever le pied sur la nourriture, mais il n'y parvenait pas. A soixante-huit ans, c'était plus fort que lui : il souffrait de boulimie permanente.

Cela remontait très loin, lorsqu'il s'appelait encore Lazar Abramovitch, fils aîné d'une famille de juifs orthodoxes comptant sept enfants, établie depuis des générations dans le petit village de Sanok, à l'ombre des Carpates, dans la zone mal définie entre la Pologne et l'Ukraine.

Depuis le 1^{er} Juillet 1923, jour de sa naissance, jusqu'en 1939, où il s'était enfui à cause des pogroms, il n'avait connu que la misère. Il se nourrissait de pommes de terre toute la semaine, attendant le Sabbat pour découvrir le goût de la viande et du *gefilte fisch*^[1]. Lazar, plus grand que les garçons de son âge, mourait littéralement de faim. L'arrivée des nazis n'avait rien arrangé. Il avait dû raser ses *peishes* et cacher sa calotte.

Heureusement, cette région avait été un peu oubliée au début, ce qui avait permis au jeune Lazar de partir à pied pour Lodz, en Pologne. De là, il avait suivi un circuit compliqué, arrivant en France juste à temps pour se faufiler à Dunkerque sur un bateau gagnant l'Angleterre. Lazar Abramovitch n'avait qu'un atout : il parlait huit langues, du yiddish au russe en passant par le polonais ou le hongrois et même l'hébreu.

C'était la guerre. Il s'était engagé dans le bataillon polonais de l'armée britannique. Sa connaissance des dialectes d'Europe centrale l'avait fait muter au 176^{ème} régiment d'Infanterie de Sa Très Gracieuse Majesté où un officier avait décidé que Lazar Abramovitch, ça ne faisait vraiment pas britannique...

Lazar était devenu James Cronin.

Nom qu'il avait conservé jusqu'en 1943 où il avait été versé dans la section "Intelligence" avec un nouveau nom bien neutre, John Miller.

Il était resté sous ce patronyme jusqu'à la fin de la guerre, où il s'était retrouvé à Berlin. Là encore ses langues lui avaient servi à occuper un poste relativement important à l'« Information Service Control », sorte de bureau de censure où il s'était fait beaucoup de relations, trafiquant de toutes les matières premières.

Les meilleures choses ayant une fin, il s'était retrouvé démobilisé en Angleterre et avait choisi le nom qu'il portait encore, Rupert Sheffield.

Il avait tenté de retrouver sa famille. En vain. A part son père que des SS facétieux avaient fait geler à mort en l'arrosant d'eau glacée, tous les Abramovitch avaient terminé dans les chambres à gaz du camp de Sobibor. Seul au monde, Rupert Sheffield s'était lancé avec rage dans le commerce des matières premières.

Après avoir été prêter main-forte, en 1948, aux Juifs de Palestine en train de créer Israël, il participa à de nombreuses actions “terroristes” contre les Anglais occupant encore la Palestine, et les Arabes, essayant d'en chasser les Juifs. En quarante ans, il était devenu un des hommes les plus en vue de Grande-Bretagne avec une fortune évaluée à sept milliards de dollars, un château historique, un gratte-ciel au cœur de la City, des affaires un peu partout dans le monde. Il avait été un des premiers à traiter avec l'Union soviétique pour commercialiser ses richesses naturelles, ce qui lui valait de puissants amis et de solides inimitiés.

Lorsque la tension devenait trop forte, il sautait dans son Falcon et gagnait son yacht de cinquante-six mètres, le *Discovery*, qui l'attendait toujours à Las Palmas des Canaries.

Il ferma les yeux, écoutant le très léger grondement des machines qui propulsaient le *Discovery* à quinze nœuds dans les eaux calmes de l'Atlantique. Il était parti la veille au soir de Santa Cruz de Tenerife pour aller tourner autour de la Grande Canarie et revenir s'ancrer au sud de Tenerife, dans la baie de Los Cristianos. En ce moment, il était environ à mi-chemin entre les deux îles et il restait quelque soixante milles nautiques à parcourir. Le somptueux yacht avait été construit selon les plans de Rupert Sheffield et lui servait de bureau flottant et de havre de paix. Avec ses deux satellites de télécommunication, ses onze membres d'équipage, sa salle à manger en acajou et ses cabines luxueuses, décorées par Claude Dalle, cela valait largement son appartement de Londres.

Rupert Sheffield ferma les yeux quelques instants, de nouveau tenaillé par la faim, comme chaque fois qu'il était stressé. Ces derniers jours, il avait dû prendre des décisions parmi les plus difficiles de sa vie. Depuis trois mois, il luttait avec opiniâtreté pour éviter l'écroulement de son empire financier, frôlant chaque jour le désastre. Cette tension le ramenait des dizaines d'années en arrière, dans le couloir sombre d'un hôtel de Jérusalem, alors qu'il venait de déposer

une bombe. Il avait encore dans les narines l'odeur de la peinture... L'homme qui l'accompagnait s'appelait Yitzhak Shamir, devenu depuis Premier ministre d'Israël.

Il prononça à haute voix quelques mots en yiddish, sa langue maternelle, pour s'amuser. Parfois, il ne savait plus très bien qui il était : il avait tant de fois changé de nom... Son cauchemar était qu'un jour, il ne se souvienne plus qui il était vraiment. Parfois sa véritable identité lui semblait tout aussi artificielle que les autres. Il s'était souvent promené dans les rues de Vienne, de Londres ou de Tel Aviv, en rêvant d'entendre un passant inconnu lui lancer : « Hé, Lazar, tu te souviens de moi ? »

Seulement voilà, c'était impossible, tous ceux de sa première vie étaient partis en fumée dans les cheminées des fours crématoires de Sobibor. Pour le monde entier, il était Rupert Sheffield, milliardaire britannique marginal connu par ses nœuds papillons, sa silhouette gargantuesque et sa voix de stentor, à la tête d'une fortune de plusieurs milliards de dollars, heureux de vivre et plein de projets.

Deux jours plus tôt, il se trouvait encore dans la City de Londres.

Maintenant, il était à une centaine de kilomètres des côtes africaines, au nord du Tropique du Cancer. Le temps était parfait, la mer d'huile. Rupert Sheffield, qui était fréquemment sujet au mal de mer, n'en souffrait pas depuis son départ.

La fille brune allongée sur sa couchette étroite ne dormait pas. N'arrivant pas à se décider. Elle regarda sa montre pour la centième fois et se dit que si elle attendait trop, ce ne serait plus la peine.

Elle se leva, attrapa une robe posée sur une chaise et l'enfila à même la peau. Elle était moulante comme un gant et elle dut la tirer pour dégager une partie de sa poitrine écrasée par le tissu en stretch.

Ses yeux se posèrent alors sur sa main droite où brillait un gros saphir entouré de brillants. La fille brune leva la main presque à la hauteur de son visage et, de la main gauche, appuya sur le chaton à un certain endroit. La partie supérieure de la bague comprenant le haut du saphir et son entourage de brillants pivota. Découvrant la surface plate de la deuxième moitié du saphir. Au milieu, un dard très fin avait jailli, dépassant de cinq millimètres.

La fille brune le contempla quelques secondes, la gorge serrée. Cette aiguille était creuse, permettant d'injecter une dose minime d'acide cyanhydrique. Celui-ci, passant dans le sang, empêchait l'hémoglobine de fixer l'oxygène, et tuait un homme en quelques secondes par suffocation, ne laissant aucune trace dans l'organisme après six heures.

Ce bijou était une petite merveille de technique : la partie inférieure du saphir recélait une cartouche de gaz carbonique propulsant le poison. Il suffisait de presser sur l'anneau de la bague pour le libérer.

Elle refit pivoter le chaton et la bague reprit son aspect normal. Après un coup d'œil à la glace pour vérifier que l'affolement de son cerveau ne se voyait pas dans son regard, elle sortit.

Rupert Sheffield allongeait le bras pour attraper un nouveau sandwich lorsqu'un coup fut frappé à la porte de sa cabine. Bien qu'il soit près de cinq heures du matin, cela n'avait rien d'étonnant. Deux membres de l'équipage demeuraient « *on watch* [2] » et, en plus, Rupert Sheffield avait parfois d'étranges caprices.

– Entrez !

Il ne prit même pas la peine de refermer les nombreux boutons de sa chemise de nuit entrouverte qui dévoilait la plus grande partie de son corps : on avait l'habitude de le voir se promener nu sur le pont et même de se baigner dans le jacuzzi transparent du pont supérieur, ce qui permettait à ceux qui passaient dessous d'admirer son intimité.

La porte de la cabine s'ouvrit sur une jeune femme aux longs cheveux noirs dénoués, vêtue d'une robe en stretch marron très décolletée qui présentait comme sur un plateau des seins plantureux. Elle était nu-pieds, ne portant comme ornement qu'une montre et une grosse bague avec un saphir à la main droite. Elle s'approcha du lit à baldaquin, une lueur amusée dans le regard, fixant les sandwiches.

– Vous allez grossir, remarqua-t-elle.

– Je m'en fous, grommela Rupert Sheffield.

Le *pastrami*, c'était sa folie. Il le préférait de loin au caviar. La brune s'assit sur le bord du grand lit, fixant distraitement quelques instants les images qui défilaient sur l'écran de la télé, Rupert Sheffield, négligeant sa visiteuse, avait fermé les yeux et semblait somnoler.

– C'est *corny* [3] remarqua la brune.

– Mets un autre film, grogna Rupert Sheffield.

La brune alla jusqu'à l'armoire qui contenait quatre cents cassettes et l'ouvrit. Elle savait où trouver ce qu'elle cherchait.

Elle remplaça *Autant en emporte le vent* par le film qu'elle venait de choisir. Après quelques secondes de défilement rapide l'image se stabilisa.

C'était un film porno, de très bonne qualité. Un spectacle à la fois répugnant et incontestablement érotique. Deux filles avec des bas noirs et des guêpières, assises sur des tabourets, étaient en train d'administrer une fellation contre nature à deux chevaux dotés d'une monstrueuse érection.

La musique syncopée accompagnant la séquence alerta Rupert Sheffield et il entrouvrit les yeux. Son rythme cardiaque s'accéléra et il sentit le sang se ruer dans son ventre. A soixante-huit ans, il avait encore des pulsions sexuelles violentes, bien qu'irrégulières... Il se redressa un peu sur ses oreillers de soie pour avoir une meilleure vue. Sa visiteuse avait repris place au bord du lit, lui tournant le dos, les jambes croisées, regardant le film, elle aussi.

Pendant un long moment, on n'entendit que la bande sonore du film, le chuintement de l'air conditionné et le ronflement lointain des moteurs. Le *Discovery* filait ses quinze nœuds sans mal et on aurait pu se croire au port.

La fellation chevaline terminée dans une gerbe d'éclaboussements blanchâtres, la caméra se braqua sur une fille, attachée à une sorte de bâti que l'on présentait à un âne en pleine érection. Elle avait de longs cheveux noirs collés à son visage par la transpiration, une grosse bouche et l'air effrayé. Cela avait été tourné dans un bordel de Cuernavaca au Mexique.

Machinalement, Rupert Sheffield posa la main sur son bas-ventre découvert par l'entrebâillement de sa chemise de nuit. Il se mit à suivre avidement la pénétration de l'énorme membre, qui s'enfonçait, centimètre par centimètre, entre les cuisses de la pute.

Il sursauta : une main venait d'écarter la sienne, se posant sur son sexe en demi-érection. Sa visiteuse avait allongé le bras derrière elle et, sans même le regarder, s'amusait à l'exciter.

D'habitude, il ne réagissait que mollement à ce genre de caresse, mais là, le film fit merveille : à peine les doigts eurent-ils effleuré son sexe qu'il se mit à durcir et à prendre du volume.

La fille brune le manuélisait machinalement, sans quitter l'écran des yeux.

Elle ne s'était pas retournée une fois ! Rupert Sheffield se mit à respirer rapidement. Son ventre blanc se soulevait de plus en plus et il commença à se tortiller sur le lit, aiguillonné par une sensation exquise. Maintenant, son sexe était assez dressé pour que la main aux ongles rouges puisse l'enserrer complètement. Lentement, elle tira la peau en arrière presque à lui faire mal, ne bougeant pratiquement plus.

Fasciné, Rupert Sheffield contemplait son propre sexe.

L'âne était maintenant enfoncé jusqu'à la garde dans la fille écartelée.

Rupert Sheffield, pris d'une brutale envie, se pencha en avant, passa le bras autour du torse de sa visiteuse et referma une de ses grosses mains sur un sein. Il le fit jaillir de la robe et en pinça le bout avec sadisme.

Aussitôt, la fille brune serra son sexe de toutes ses forces, enfonçant ses ongles dans sa chair. Rupert Sheffield poussa un grognement de

douleur et lâcha prise. Le message était clair... Ils continuèrent à se caresser plus lentement, toujours sans se regarder.

– Viens ici, grommela le milliardaire quelques instants plus tard.

Il la tirait vers lui, avec l'intention de l'empaler, tout en regardant la fin du film. Deux plaisirs en même temps.

La fille brune pivota, lâchant son sexe et se leva. Moqueuse, elle contempla le gros membre rouge sortant de la chemise de nuit, alla arrêter le magnétoscope Samsung puis lui envoya un baiser du bout des lèvres.

– Bonne nuit, Mr. Sheffield.

Rupert Sheffield explosa, ivre de frustration et hurla :

– Espèce de pute... viens ici !

La fille brune, sans se troubler, entrouvrit la porte de la cabine, se retourna, lui envoya un second baiser avec un sourire ironique et disparut dans la coursive.

Rupert Sheffield se leva d'un coup et plongea d'un bond jusqu'à la porte, empêtré par sa chemise de nuit. Il déboucha dans la coursive centrale peu éclairée et aperçut sa visiteuse en train de descendre l'escalier menant au pont inférieur. L'épaisse moquette blanche, comme la peinture du bateau, étouffait le bruit de leurs pas ; seul l'œil d'une caméra de télévision fixée au plafond de la coursive les voyait. Il y en avait ainsi dans tout le yacht, où l'on pouvait tout surveiller à partir de la passerelle du pont supérieur.

La fille brune déboucha à l'air libre, Rupert Sheffield sur ses talons. Le pont arrière était assez exigu, se terminant par une porte donnant accès à la plate-forme rasant l'eau qui servait pour les baignades.

La plus grande partie de l'espace libre était utilisée par les deux annexes du *Discovery*, des speed-boats de vingt-cinq pieds.

Le jour n'était pas encore levé. Bien qu'on soit en novembre, la température était supportable, mais, néanmoins Rupert Sheffield frissonna, ce qui fit légèrement fléchir son érection. Le silence était encore plus frappant à l'extérieur, troublé seulement par le bruissement de l'eau contre la coque.

Le milliardaire aperçut la brune en train de se faufiler entre le bastingage réduit à cet endroit à un simple filin métallique et la coque du speed-boat de tribord. Rupert Sheffield la suivit dans l'espace exigu, effleurant la coque glacée et humide, ce qui lui arracha un juron. La fille brune l'attendait, appuyée au filin d'acier, un sourire narquois aux lèvres.

– Cela fait du bien de prendre l'air ! dit-elle plaisamment.

Ce n'était certes pas la première fois qu'il allait la sauter, mais Rupert Sheffield en avait féroce envie. Tout à coup, elle se

décolla du bastingage et enlaça le corps à peine protégé par la chemise de nuit.

– Tu vas prendre froid ! dit-elle.

Elle se serrait contre lui, comme pour le réchauffer. Ce qui fit instantanément renaître l'érection du milliardaire. La brune pivota soudain et l'appuya au filin d'acier.

– Ce truc me fait mal, dit-elle, toi, tu es rembourré...

Rupert Sheffield se laissa faire, bien que le filin s'enfoncé désagréablement dans la graisse de son dos. En compensation, sa partenaire s'activait sur lui. Ses deux mains, glissées sous la chemise de nuit, lui agaçaient les seins habilement, tournant autour des mamelons, les griffant, les tirant, tandis qu'elle l'embrassait à petits coups, la langue sortie très loin de la bouche.

Rupert Sheffield adorait. De son côté, il malaxait maladroitement ses seins, ses hanches et ses fesses à travers la robe. Il ne sentait plus la fraîcheur de l'air.

Il grogna comme un verrat heureux : elle venait de prendre son membre à pleine main et recommençait à le manœuvrer. De l'autre, elle passait d'un sein à l'autre avec la légèreté d'un papillon. Rupert Sheffield, n'en pouvant plus, remonta la robe sur ses hanches, découvrant le ventre nu. Il plaqua brutalement sa grosse main sur le sexe, essayant de s'y introduire.

– Doucement ! gémit la fille brune serrant les jambes.

Elle continuait de l'exciter de son mieux.

Rupert Sheffield, comme un boxeur acculé dans les cordes, se lançait en avant, prenant appui sur le filin d'acier.

– Non ! fit-il.

Docilement, la brune se souleva sur la pointe des pieds. Il était beaucoup plus grand qu'elle et ce ne fut pas suffisant. Ils haletaient tous les deux, malgré la fraîcheur matinale. Le bateau sous leurs pieds semblait complètement immobile.

Rupert Sheffield plia un peu les genoux et poussa son gros ventre en avant.

Un soupir de contentement lui échappa lorsqu'il sentit son sexe entrer en contact avec celui de sa partenaire.

Un coup de reins, et il s'y enfonça presque entièrement. Son mouvement eut pour effet de décoller la jeune femme du sol. Rupert Sheffield sentit la gaine chaude et humide l'envelopper et en hennit de bonheur. La fille brune ne touchait plus le sol que par la pointe du pied gauche.

– Accroche-toi à moi ! ordonna Rupert Sheffield.

Elle passa le bras droit autour de son cou, se collant encore plus à lui.

Cette fois, il s'enfonça complètement et il sentit qu'il ne pouvait pas

aller plus loin.

Rupert Sheffield donna quelques coups de reins et il se dit que la journée commençait bien.

La jeune femme brune amena son bras gauche derrière lui. Elle tremblait légèrement quand, du pouce gauche, elle appuya sur le chaton qui pivota sans bruit, dégageant l'aiguille mortelle.

Tout à son plaisir, Rupert Sheffield n'avait pas remarqué la légère contraction de son avant-bras lorsqu'elle avait repoussé le chaton.

– C'est quand même une coïncidence bizarre laissa tomber John Fairwell, chef de station de la CIA à Londres.

Rupert Sheffield meurt juste au moment où il s'apprêtait à nous rendre service.

Le cadavre de Rupert Sheffield avec été retrouvé quatre jours plus tôt, flottant dans l'atlantique.

– Vous avez décidément des "stringers" de haut vol, remarqua Malko ironiquement. Un homme qui pèse sept milliards de dollars... Il pourrait racheter la Company.

– Attention ! corrigea l'Américain, il ne travaillait pas pour nous. Mais il était en mesure de nous retirer une sacrée épine du pied.

– Avez-vous des précisions sur la façon dont il est mort ? interrogea Malko.

Le bureau de John Fairwell, au quatrième étage de l'immeuble massif surmonté d'un aigle de bronze qui abritait l'ambassade américaine, à Grosvenor Square, était éclairé par de larges baies vitrées. Des coupures de presse relatives à la disparition du magnat de la bourse aux matières premières s'empilaient en face de lui. Il en souleva une poignée et les laissa retomber avec un sourire sceptique.

– Ce n'est pas clair. Pas clair du tout même... Sheffield effectuait une croisière solitaire sur son yacht, le *Discovery*, une petite bête de cent soixante-quinze pieds avec un équipage de onze personnes. Il ne lui avait coûté que vingt millions de livres sterling il y a deux ans. Rupert Sheffield a quitté son bureau en hélicoptère pour l'aéroport de Litton. Il a décollé dans son Falcon à destination de Gibraltar où l'attendait son yacht. De là, il a appareillé pour Santa Cruz de Tenerife. Il y est arrivé le dimanche. Il y a dîné et est reparti vers dix heures du soir pour une balade nocturne autour de la Grande Canarie, qui devait le ramener en début de matinée au sud de l'île de Tenerife, face à la baie de Los Cristianos. Le *Discovery* y a bien jeté l'ancre vers neuf heures trente, mais son propriétaire ne s'y trouvait plus... A onze heures, le capitaine a reçu un appel urgent du Japon et pris sur lui de le réveiller. Il n'y avait personne dans la cabine. L'équipage a fouillé tout le *Discovery* et finalement alerté les autorités espagnoles.

Celles-ci, étant donné la renommée du disparu, ont lancé des recherches massives, avec hélicoptère, avions et bateaux. On a retrouvé le corps de Rupert Sheffield vers cinq heures de l'après-midi, flottant à la surface, à mi-chemin entre la Grande Canarie et Tenerife. Il portait encore sa chemise de nuit, mais son visage était très abîmé, probablement par les hélices d'un navire.

– Il est donc tombé de son yacht.

– Ou quelqu'un l'en a jeté... corrigea le responsable de la CIA. Quand

vous verrez le bateau, vous comprendrez qu'il est difficile de faire une mauvaise glissade à partir de ce monstre... Mais il y a encore plus étrange ! Les médecins espagnols qui ont effectué l'autopsie affirment que les poumons du mort ne contenaient pas d'eau...

– Il ne s'est pas noyé ?

– Non. Selon toute vraisemblance, il était mort en touchant l'eau.

– Il portait des blessures ?

– A part celles causées par les hélices après la mort, aucune.

– Il a pu avoir un arrêt cardiaque ?

– Bien sûr ! ricana John Fairwell. Ou encore une crise foudroyante de béri-béri humide. Il paraissait en pleine santé la veille. D'après les calculs du capitaine, il a dû tomber à l'eau entre six et sept heures, quand il faisait encore nuit.

– Ce peut être un accident.

– OK, admit le chef de station. Admettons qu'il glisse et tombe. Il savait très bien nager. La veille, il avait tourné une heure autour de son bateau, rien que pour s'amuser. Son cardiologue, ici, à Londres, affirme qu'il avait un cœur et des coronaires de jeune homme. Donc, il nage. C'est un type de sang-froid qui est passé à travers pas mal de problèmes. Il se doute bien qu'on va s'apercevoir de sa disparition et revenir à sa recherche. Donc, il ne s'épuise pas à avancer, mais s'applique simplement à rester à la surface de l'eau. Il aurait pu, selon les spécialistes, survivre trois ou quatre heures, car l'eau de l'Atlantique, en cette saison, est à 18° environ.

– Où voulez-vous en venir ? demanda Malko.

– A deux choses, répliqua l'Américain. D'abord, dans ce cas, à la fin, il se noie, épuisé. Donc, il a de l'eau dans les poumons... Ensuite, ce jour-là, il faisait un temps de plomb pour la saison. Plus de 25°. Si Rupert Sheffield est resté plusieurs heures exposé à ce soleil, avant de mourir, il a forcément bronzé un peu.

– Probablement, reconnut Malko.

– Eh bien, conclut triomphalement John Fairwell, tout son corps présentait la même couleur blanche. Ce qui confirme le fait qu'il est mort sur le bateau... Les morts ne prennent pas de coups de soleil.

Un ange passa, légèrement bronzé... L'argumentation de l'Américain semblait imparable. Malko en tira sa conclusion.

– Il a pu avoir un malaise et tomber. Pourquoi penser qu'il a été liquidé ?

– Rupert Sheffield était en relations avec nous depuis plusieurs semaines. Au sujet de l'*Irangate*.

– En quoi y était-il impliqué ? s'étonna Malko.

C'était une sombre histoire qui remontait à 1986, lorsque la CIA était dirigée par le vieux William Casey, l'ami de Ronald Reagan. Ce dernier avait concocté une opération aussi secrète que sophistiquée, en

cache du Congrès américain. Il s'agissait de procurer des armes à l'Iran, en échange d'otages américains détenus au Liban. En apparence, cela paraissait lumineux, mais les détails étaient horriblement complexes.

D'abord, les Iraniens exigeaient des armes soviétiques. Donc, il avait fallu que la CIA se les procure clandestinement.

Ensuite, tout le processus passait par les Israéliens, qui avaient amené "l'affaire". C'est eux, toujours désireux d'aider l'Iran contre leur ennemi héréditaire, l'Irak, qui avaient eu l'idée de cette brillante opération...

Enfin, il avait fallu trouver des intermédiaires, car Iraniens et Américains ne pouvaient pas officiellement se parler.

Terry Waite, qui négociait au Liban pour la libération des otages, était l'un des intermédiaires, mi-américain, mi-iranien. Travaillant directement avec le lieutenant-colonel Oliver North qui, lui, se trouvait à la Maison Blanche. Un Israélien du Mossad, Amiram Nir faisait la liaison. En juillet 86, à la suite d'une transaction portant sur près de cinq cents millions de dollars, deux otages américains furent libérés. Jenco Weir et David Jacobson. Puis les gens du Hezbollah s'étaient dit que Terry Waite pouvait faire, lui aussi, un excellent otage et l'avaient enlevé.

L'Iranganate n'avait été découvert qu'en 1989 et embarrassait prodigieusement le gouvernement de George Bush : le nouveau directeur de la CIA, Robert Gates, avait été mouillé jusqu'aux yeux dans l'affaire et son maintien dépendait des révélations qui pouvaient tomber sur cette période fâcheuse.

Car, non seulement la CIA livrait des armes à l'Iran, mais elle faisait un petit profit dessus et, avec, achetait tout aussi clandestinement des armes pour les *contras*^[4] salvadoriens que la Maison Blanche n'avait plus le droit de soutenir officiellement...

– Rupert Sheffield a joué un rôle important dans *l'Iranganate*, expliqua le chef de station de la CIA. Juif ayant échappé à l'holocauste, il a toujours considéré Israël comme sa seconde patrie. En 1948, il était dans le même groupe terroriste sioniste qu'Yitzhak Shamir. Bénévolement.

– Les Britanniques ne sont pas rancuniers, remarqua Malko. Ils lui ont décerné un passeport britannique et la Military Cross.

– Il l'avait déjà, corrigea John Fairwell. Donc, Rupert Sheffield n'avait rien à refuser à Yitzhak Shamir. Et on en arrive à notre affaire.

« Récemment les Israéliens, par la voix du Mossad, lui ont demandé un nouveau coup de main. Shamir est furieux contre nous à cause de la conférence de Madrid^[5] Il cherche à se venger. Il a donc trouvé une idée amusante : pousser Rupert Sheffield à témoigner devant le Congrès au sujet de *l'Iranganate*. Révélant le rôle qu'il a joué et celui de

la CIA. Avec preuves à l'appui. Or, Rupert Sheffield a été sur le plan financier la cheville ouvrière de toute cette opération. C'est lui qui a donné les cautions nécessaires pour que les armes achetées en Roumanie, en Tchécoslovaquie et en Pologne, pour les petits calibres, soient livrées à l'Iran par l'intermédiaire de sociétés qu'il contrôlait. »

« Il avait donc tous les documents prouvant l'implication du gouvernement américain dans l'opération. Ainsi que quelques documents que lui a remis le Mossad pour étayer son témoignage, et qui sont de la dynamite pour le gouvernement Bush. »

– Comment connaissait-il les Iraniens ? demanda Malko.

John Fairwell eut un geste d'impuissance.

– Nous l'ignorons. Mais ils lui faisaient confiance. Comme les Israéliens. Il y a encore beaucoup de mystères dans *l'Irangate* que nous ne connaissons probablement jamais.

– Revenons à nos moutons, dit Malko. Vous m'avez dit tout à l'heure que Sheffield s'apprêtait à vous rendre service. C'est plutôt le contraire.

– Pas du tout, protesta John Fairwell, parce que nous sommes pratiquement certains que Rupert Sheffield avait refusé l'offre du Mossad.

– Qui l'aurait liquidé pour se venger ? continua Malko.

– Exact.

John Fairwell tirait nerveusement sur sa cigarette.

– Il y a une autre hypothèse, ajouta-t-il. Les Iraniens ont eu vent de ce qui se tramait et ils ont agi, parce qu'ils n'ont pas plus envie que nous de voir ressortir les documents de *l'Irangate*.

Malko était rêveur. Beaucoup de gens avaient des raisons d'en vouloir au milliardaire excentrique...

– Sheffield devait être sur ses gardes, objecta-t-il. Ce n'est pas facile sur un yacht en pleine mer... Comme son corps ne porte aucune blessure, apparemment, il a pu être empoisonné.

– Absolument, renchérit John Fairwell. Comme les Espagnols des Canaries ne sont pas accoutumés à ce genre de choses... Or, maintenant que Sheffield a été enterré à Jérusalem comme il en avait exprimé le souhait, il est à craindre que tous les indices aient disparu.

« Il ne reste plus qu'à faire une enquête sur place. D'abord pour tenter de récupérer les documents fournis par le Mossad incriminant la Maison Blanche. Ensuite, nous voulons savoir. Si c'est le Mossad qui a liquidé Sheffield, il ne l'emportera pas au paradis. Le Président lui-même a demandé une enquête. »

– Où se trouve son yacht ?

– Toujours à Santa Cruz de Tenerife. Les Espagnols n'ont pas encore les résultats de l'autopsie.

– Nous avons une “station” là-bas ?

– Non. Rien. Même pas un stringer. Ce n'est pas une zone à nous, cela appartient aux Cousins[6].

– Cela ne va pas être facile.

John Fairwell lui adressa un geste apaisant.

– Attendez, il y a un “joker” ! Nous avons réussi à faire engager à bord deux agents à nous. D'abord une femme, Nadia Kowalski, qui travaille pour la Company depuis sept ou huit ans. Sa spécialité, c'est de jouer les femmes de chambre. Nous l'avons placée déjà chez pas mal de “cibles”.

Comme elle est mignonne et pas conne, ça marche très bien. Entre deux jobs bidons, elle travaille comme serveuse au Waterclub, à New York. Ce qui lui donne des références contrôlables. C'est à partir de là qu'elle s'est fait engager depuis deux ans déjà sur le *Discovery* qui a l'habitude de jeter l'ancre juste en face.

– Mr. Sheffield ne s'est pas montré très méfiant, remarqua Malko. Et pourtant, on le disait parano...

John Fairwell sourit.

– Il était peut-être parano, mais les membres de son équipage étaient engagés n'importe comment, sans vérification, même de routine. C'est comme cela que Nadia Kowalski a pu faire enrôler un autre de nos agents, George Green, qui avait pas mal travaillé dans les Forces Spéciales au Salvador. Il avait envie de changer d'air.

– Dites-moi, interrompit Malko, pourquoi voulez-vous m'envoyer dans cette galère alors que vous avez déjà deux personnes sur place ?

– *Hold it !* Ces deux-là avaient un job précis. Surveiller Sheffield en mettant des écoutes dans sa cabine. Ce ne sont pas des cerveaux.

– Ils ont quand même assisté à la disparition de Rupert Sheffield.

Vous n'avez eu aucun écho de leur part ?

– Si, admit l'Américain, George Green a pu contacter la Company en appelant un numéro de secours. Il a seulement dit qu'il y avait quelques trucs bizarres. Et qu'il attendait qu'on envoie du renfort.

– Et le renfort, c'est moi...

– Malko, fit John Fairwell, l'affaire Sheffield met en jeu des intérêts énormes. Ni Nadia Kowalski ni George Green ne peuvent la traiter.

En plus, vous ne devriez pas vous plaindre, il paraît que les Canaries, c'est le Paradis.

– Si c'était le cas, ça se saurait, soupira Malko.

Tout ce qu'il savait de l'archipel espagnol situé près des côtes africaines, c'est qu'il s'agissait d'un des hauts lieux du tourisme de masse et qu'au mois de novembre ce devait être particulièrement sinistre.

John Fairwell profita de son silence pour enchaîner :

– Donc, vous partez là-bas aussi vite que possible. Je vous ai réservé

un Londres – Paris –Madrid sur Air France. Je connais vos goûts de luxe. Ensuite, pour Tenerife, c'est Iberia. Le *Discovery* se trouve dans le port de Santa Cruz, ancré dans le bassin le plus à l'est, la Darsena Pesquera. George Green, à partir d'aujourd'hui, ira boire un verre tous les soirs, vers sept heures, à l'unique troquet qui se trouve au bord de ce bassin. Il n'a pas de nom, mais il y a une cabine téléphonique devant et un terrain de basket derrière. Vous ne pouvez pas le louper.

– George Green non plus ?

– George mesure 1.90m. et pèse 110 kilos. Il a un visage rond avec une couronne de cheveux roux. Il portera un T-shirt orange. Ça vous suffit ?

– Il faut bien, conclut Malko en se levant.

– Attendez ! lança John Fairwell. Nous avons rendez-vous tous les deux.

– Où ?

– Chez les Cousins. Ils nous font l'honneur insigne de collaborer avec nous sur cette affaire et vont même jusqu'à vous mettre en contact avec quelqu'un de chez eux qui pourrait aux Canaries. Probablement un vieil ivrogne retraité de l'armée des Indes qu'ils ont mis là pour qu'il y termine ses jours tranquillement. Avant votre départ, Sir Douglas Osborn tient absolument à fumer avec vous le calumet de la paix.

La Buick de John Fairwell stoppa le long de St James Park, en face d'une ruelle en pente douce, bordée d'élégants hôtels particuliers. Une vieille grille de fer forgé, maintenant rabattue contre le mur, avait dû jadis fermer la ruelle. Une plaque, scellée dans un mur, annonçait : "Queen Ann's Gate".

– Attendez-nous là, lança John Fairwell à son chauffeur.

Les deux hommes s'enfoncèrent dans la ruelle, tournant le dos aux frondaisons de St James Park. Exceptionnellement, il ne pleuvait pas et Malko avait presque trop chaud avec son pardessus de cachemire. Au bout de vingt mètres, ils débouchèrent dans une petite rue provinciale, bordée de maisons en brique sombre, continuation à angle droit de Queen Ann's Gate.

Le numéro 21 était semblable aux autres, un hôtel particulier de trois étages, avec des rideaux aux fenêtres du rez-de-chaussée. Seule différence avec les maisons voisines : une ligne jaune interdisait le stationnement devant.

John Fairwell monta les trois marches menant à une porte rouge vif sur laquelle une plaque de cuivre annonçait « Commission for local administration ». Il sonna.

Ce petit immeuble discret était le siège du MI6, les Services secrets

britanniques. Personne n'imaginait que le 21 Queen's Ann Gate communiquait avec un énorme bâtiment de six étages occupant les numéros 50 à 64 de Broadway qui, sous l'enseigne innocente du *Ministry of Land and Natural Ressources*, abritait les services administratifs du MI6.

La porte écarlate s'ouvrit sur un personnage en civil au physique tellement neutre qu'on l'oubliait cinq secondes après l'avoir vu.

– Nous avons rendez-vous avec Sir Douglas, annonça John Fairwell.

– Par ici, Sir, dit l'appariteur.

Ils le suivirent dans un petit couloir. Il frappa deux coups à une porte après les avoir débarrassés de leurs manteaux. Le battant s'écarta sur une magnifique bibliothèque, révélant un personnage plus britannique que nature. De rares cheveux grisonnants, une légère couperose, une tête de joueur de polo, la veste taillée comme un sac et l'inévitable cravate club.

Un “gentleman” comme on n'en faisait plus. Il serra chaleureusement la main de ses deux visiteurs, ajoutant à l'intention de Malko :

– Je suis ravi de vous rencontrer, Mr. Linge, d'autant qu'il me semble qu'une cousine à moi a bien connu votre mère.

Ce qui n'avait rien d'impossible étant donné l'inextricable enchevêtrement des aristocraties britannique et germanique. Malko répliqua d'une phrase aimable à Sir Douglas Osborn dont il connaissait parfaitement le pedigree. Directeur de la section « Europe » au MI6, il apparaissait dans le *Who's Who* comme haut fonctionnaire de la Défense de Sa Très Gracieuse Majesté, membre du Garrick's et du Jockey Club, Knight Commander of the British Empire, D.S.O. M.C., ayant sa demeure de famille dans un bled perdu du Staffordshire.

Sir Douglas invita ses hôtes à prendre place dans un canapé de cuir en face d'une table basse. Un feu de cheminée brûlait dans l'âtre avec d'agréables craquements et la pièce ne comportait qu'une fenêtre avec d'épais rideaux protégée par un système électronique perfectionné.

– J'ai tenu à vous rencontrer personnellement, mon cher Linge, dit Sir Douglas Osborn, afin que vous transmettiez mon meilleur souvenir à ma nièce. Ann Langtry, qui est actuellement employée à notre consulat de Tenerife. Elle sera peut-être à même, d'autre part, de vous rendre certains petits services au cours de la mission dont m'a entretenu notre ami John.

John Fairwell opina silencieusement, visiblement surpris. Malko répliqua avec son sourire le plus charmeur :

– Je serai ravi de rencontrer votre nièce. Sir Douglas. Et j'espère trouver l'explication de cette affaire.

Le Britannique eut un léger hochement de tête.

– Rupert Sheffield était un personnage curieux, très curieux. De

grandes qualités, certes, mais de larges zones d'ombre. Enfin...

Le téléphone sonna sur le bureau dépourvu de tous papiers. Sir Douglas Osborn alla répondre, posa l'appareil sur le cuir fauve et revint vers ses visiteurs avec un sourire aussi désolé que contrôlé.

– Je vais être obligé de vous laisser. Je crois que nous nous sommes dit l'essentiel. Bon voyage, mon cher Linge. Revenez-nous vite.

Le temps de deux poignées de main, John Fairwell et Malko se retrouvèrent dans le couloir... Ce n'est qu'une fois sortis que Malko demanda à l'Américain :

– Comment expliquez-vous ce soudain amour pour la Company ?

John Fairwell retint de justesse un ricanement iconoclaste.

– Les Cousins sont dans le potage et l'affaire Sheffield leur donne des boutons. Ils espèrent bien que, contre quelques babioles, nous leur balancerons tout ce que vous allez découvrir.

– Quelle va être mon attitude avec Ann Langtry ?

– Vous ne lui direz que ce que je vous autoriserai à lui dire, fit sèchement le chef de station de la CIA.

Ils remontèrent dans la Buick, retournant à Grosvenor Square. Malko était perplexe.

John Fairwell glissait pudiquement sur un aspect inquiétant de l'affaire.

Si la CIA avait réussi à introduire deux agents à bord du *Discovery*, elle n'était peut-être pas la seule. La première précaution était de "cribler" les neuf autres membres de l'équipage si c'était possible.

De la route menant à San Andres, à l'est de Santa Cruz de Tenerife, Malko aperçut en contrebas, ancré dans le dernier bassin du port – la Darsena Pesquera – la longue silhouette racée d'un blanc éblouissant d'un yacht ultra-moderne.

Le *Discovery*, yacht de feu Rupert Sheffield. Joyau de l'océan, jurant avec les rafiots rouillés qui encombraient le quai de la Darsena Pesquera, en compagnie d'une dizaine de voiliers de plaisance y relâchant pour quelques jours. Malko, au volant de sa Ford Escort de location, s'engagea sur la rampe menant au bassin, laissant un grand poste d'essence à sa droite. Au bout, il découvrit le café-restaurant décrit par John Fairwell, avec la cabine téléphonique. Suivant le quai, il passa devant plusieurs chalutiers en piteux état, dont un qui avait brûlé, quelques voiliers, un pétrolier hollandais qui ne tenait plus que par la peinture, et, juste à côté du *Discovery*, un gros chalutier arborant un drapeau soviétique en loques, tacheté comme un léopard, avec du linge et des filets en train de sécher partout.

Un vrai cimetière marin.

Arrivé au bout du quai, il s'arrêta pour observer le *Discovery*, sans y déceler le moindre signe de vie.

L'atmosphère de ce bassin était sinistre, l'impression d'abandon, de décharge nautique, encore aggravée par le ciel gris et bas. La haute jetée qui séparait la Darsena Pesquera de l'océan accentuait le sentiment d'étouffement, de cul-de-sac. Etrange port d'attache pour un yacht de luxe.

Malko était arrivé trois heures plus tôt à l'aéroport de Los Rodeos, après avoir troqué le confort d'Air France pour celui plus approximatif d'Iberia.

S'installant dans le seul hôtel convenable de Santa Cruz, le Mencey, vieux palace au luxe vieillot qui faisait penser à Marienbad, érigé à l'extrémité est de Santa Cruz, face à des collines pelées et à des ruelles qui n'aurait pas déparé Naples.

Tenerife semblait hors du temps en dépit du million d'Anglais et de Scandinaves qui se ruait tous les ans sur les rochers noirs du sud de l'île, défiguré par des alignements de béton qui rappelaient le Mur de l'Atlantique en moins pimpant.

Santa Cruz, aux rues étroites et escarpées comme à Gibraltar, avait le côté endormi d'une bourgade de province.

Ayant assez contemplé le *Discovery*, Malko revint sur ses pas pour se garer en face du café-restaurant. Derrière, sur le terrain de basket, des joueurs disputaient une partie acharnée. L'établissement semblait bondé. Le bar était plein, peut-être que le stringer de la CIA s'y trouvait déjà.

Du jazz tonitruant sortait de deux haut-parleurs fixés au comptoir en U, arrosant du même coup les tables à l'extérieur, quelques jeunes androgynes à l'accent cockney péroraient devant des bières au comptoir, à côté d'un policier espagnol en uniforme. Derrière, un vieux loup de mer au chandail troué s'escrimait contre une machine à sous de mauvaise foi qui lui crachait parfois à contrecœur quelques pièces de 25 pesetas. Il n'y avait pas une place au bar où les conversations se déroulaient en une demi-douzaine de langues. L'établissement remplissait plusieurs fonctions : bar, restaurant, et même *shipchandler*^[7] pour les bateaux de passage. Des assortiments de plats cuisinés à la fraîcheur relative s'empilaient au centre du bar, dominés par des alignements de bouteilles d'alcool allant du Cointreau au Johnnie Walker. Visiblement, l'air marin donnait soif...

Un jeune en T-shirt s'éloigna, portant assez de boîtes de bière pour faire trois fois le tour du monde.

Plusieurs tables en terrasse étaient occupées grâce à la température clémente. Malko regarda autour de lui. Rien qui ressemble à George Green.

Il s'accouda au bar et commanda un café. La nuit était presque

tombée et vingt minutes s'écoulèrent avant qu'il n'aperçoive trois hommes venant du quai qui se dirigeaient vers le bistrot. Celui du centre dépassait les deux autres d'une bonne tête. Lorsqu'il passa dans la lueur d'un réverbère, Malko aperçut une bouille ronde, une couronne de cheveux roux, et un hideux T-shirt orange.

Si ce n'était pas George Green, c'était son sosie...

Les trois marins prirent une table à l'extérieur et commandèrent des bières. Les deux compagnons de Green étaient jeunes, avec des têtes de Scandinaves. Le T-shirt orange brillait dans la pénombre comme un phare... Malko attendait.

Impossible d'aborder le stringer en présence de tiers... Dix minutes plus tard, l'homme au T-shirt orange se leva et pénétra à l'intérieur du bar. Il passa derrière Malko, allant vers les toilettes. Coup de chance, celles-ci étaient occupées et George Green s'immobilisa devant. Malko descendit de son tabouret et s'approcha. Il était invisible de la table en terrasse.

– George Green ?

Le colosse au T-shirt orange se retourna. Ses cils étaient presque de la couleur de son T-shirt, orange. Ses yeux très enfoncés.

– Yeah ?

– Je crois que vous attendiez quelqu'un, dit Malko. C'est moi.

Le gros homme se détendit imperceptiblement.

– OK, fit-il, pas maintenant. Sortez d'ici et suivez le quai. Le premier bateau amarré est un chalutier espagnol désarmé, le Mar Caribe. La coupée est ouverte. Grimpez dedans et attendez-moi, je vais me démerder.

La porte des toilettes s'ouvrit et il y disparut. Malko regagna son tabouret, paya et sortit.

Le chalutier Mar Caribe amarré en bout de quai était énorme, une grosse bête noire avec un plan incliné à l'arrière, le pont n'étant qu'un amas de ferraille. Malko vérifia que le quai était vide et sauta sur le pont. En quelques mètres, il fut avalé par l'obscurité et s'accroupit derrière un treuil rongé de rouille qui n'était pas près de tourner, totalement invisible d'en bas.

Une pensée désagréable le traversa. Il n'était pas armé. Impossible d'emporter son pistolet extra-plat. Sur Air-France, la sécurité était trop stricte pour prendre même le risque de le mettre en soute.

Une demi-heure s'était écoulée et Malko, tapi derrière son treuil, commençait à s'impatisser. Des gens passaient régulièrement sur le quai, continuant vers les voiliers amarrés plus loin. Il aperçut soudain une silhouette sauter d'un bond souple sur le pont du Mar Caribe et se

fondre aussitôt dans la pénombre. Il attendit quelques secondes avant d'appeler à mi-voix.

– George !

L'ancien des Forces Spéciales devait avoir des yeux de chat car il déboula presque contre Malko sans que ce dernier l'ait vu arriver. Un fauve. Il s'accroupit en face de lui, protégé par le gros treuil.

– On n'a pas beaucoup de temps, lança George Green. Le capitaine est un chieur. Il exige que tout le monde soit à bord pour huit heures alors qu'il n'y a rien à foutre.

– Bien, dit Malko, vous avez mentionné au téléphone avoir été témoin de faits bizarres. De quoi s'agit-il ?

George Green attendit quelques secondes avant de laisser tomber de sa voix traînante :

– Les Espagnols ont bien dit qu'en dehors de Mr. Sheffield et des onze membres de l'équipage, il n'y avait personne d'autre à bord du *Discovery* ?

– C'est ce que j'ai lu, en effet, confirma Malko.

– Eh bien, c'est faux, laissa tomber l'Américain de sa voix traînante. Il y avait quelqu'un d'autre à bord la nuit où il a disparu.

Brutalement, Malko oublia ses crampes et la brise aigre qui balayait le pont du Mar Caribe. Dégustant le délicieux petit frisson éprouvé chaque fois qu'il progressait dans une mission. Finalement, George Green ne volait pas ses dollars.

– Avec qui se trouvait Rupert Sheffield ? demanda Malko.

L'ancien des Forces Spéciales continua de la même voix basse et étouffée :

– La veille de la disparition de Mr. Sheffield, nous avons mouillé au sud de l'île, en face de Los Cristianos, là où il y a tous les hôtels et les condominiums. Mr. Sheffield s'est baigné tout nu, comme d'habitude, avec son gilet de sauvetage et ses palmes. Avant de remonter, il les a jetées, comme toujours.

– Comment aurait-il fait la fois suivante ?

– Oh, il y a un stock de gilets, de palmes et de masques dans un placard du pont arrière, répliqua George Green.

« Donc, après s'être baigné, Mr. Sheffield a fait mettre une des deux annexes à la mer et il est parti avec le capitaine. Ils sont revenus une heure plus tard, avec une sacrée jolie fille. Une brune avec des seins énormes et une gueule de salope pas possible. Elle avait l'air de bien connaître Mr. Sheffield. On a remonté l'annexe et le *Discovery* est reparti. »

« Mr. Sheffield et la dame sont descendus et on n'en a plus entendu parler. Nous sommes revenus ici et, vers huit heures, Mr. Sheffield est allé à terre, il ne l'a pas emmenée. Le cuisinier m'a dit qu'il lui avait servi du caviar dans sa cabine en face de celle de Mr. Sheffield, avec une bouteille de Dom Pérignon et une de Cointreau. Elle regardait un film sur la vidéo. »

– Que s'est-il passé ensuite ?

– Mr. Sheffield est revenu à bord vers dix heures. Je ne sais pas ce qui s'est passé pendant la nuit. Quand nous avons jeté l'ancre en face de Los Cristianos, le lendemain matin, la première chose que le capitaine a faite c'est de mettre une annexe à la mer et de faire raccompagner la dame.

– Qui l'a raccompagnée ?

– Moi.

– Où ?

– A la Playa del Bobo, Playa de Las Americas. En pleine zone touristique.

– Elle vous a parlé ?

– Pas un mot ! fit d'un air dépité George Green. Elle m'a juste mis ses gros nénés sous le nez et m'a dit *thank you* en débarquant. Mais je sais quand même qu'elle s'appelle Cindy. Elle portait un bracelet avec

« *Cindy* » écrit en diamants.

– C'est tout ?

– Heuh, non. Je l'ai débarquée à Bobo, mais elle avait demandé au capitaine si on pouvait la larguer à l'hôtel Jardin Tropical. C'était impossible, il n'y avait aucun endroit pour accoster. J'ai supposé qu'elle y habitait.

Cette rencontre semi-secrète intriguait Malko. Cela ne ressemblait pas vraiment à une escapade amoureuse. Rupert Sheffield ne s'était guère préoccupé de sa conquête. Quand on invite sur son yacht une jolie créature, généralement on ne la plaque pas pour aller dîner seul en ville...

La brièveté de son séjour sur le *Discovery* n'avait pas été motivée par la disparition de Sheffield puisqu'elle avait été raccompagnée avant qu'on la découvre.

– Pourquoi le capitaine n'a-t-il pas signalé la présence de cette jeune femme ? insista Malko.

George Green étouffa un ricanement.

– Il nous a dit qu'il ne fallait pas salir la mémoire de ce *dirty old bastard*. Les Espagnols n'avaient aucune raison de soupçonner quelque chose. Il n'y avait personne sur le quai de la marina Bobo quand je l'ai déposée.

Sinon, il y aurait eu une émeute.

– Pourquoi ?

– Vous auriez vu ce cul ! soupira George Green, débordant de poésie. Elle portait un truc collant, un caleçon rose vif qui lui rentrait dans la raie du cul. On voyait tout. Et cette démarche. Putain, je l'aurais bien tringlée sur le port... Le capitaine nous a juré que le premier qui parlait de la dame aux espingoins, il l'étranglait de ses propres mains. Alors, on n'a pas moufté. Il est deux fois comme moi. Il a dit qu'il fallait protéger la vie privée du patron, même s'il était mort.

– Vous n'avez aucune idée de qui est cette fille ?

George Green cracha sur le pont rouillé.

– *The lady is a tramp* [8]. Il paraît que de temps en temps, Sheffield s'en payait une.

– Nadia Kowalski ne sait rien de plus ? interrogea Malko.

– Elle ne sait rien de plus que moi, trancha George Green, je lui ai demandé.

Malko regarda le ciel étoilé. L'histoire de la belle inconnue était bizarre. Bien sûr, cela pouvait n'être qu'une aventure galante. D'autre part, si Rupert Sheffield avait été assassiné, c'était probablement avec du poison. Il devait être méfiant et une femme pouvait l'approcher plus facilement qu'un homme. Malko avait déjà rencontré des “exécutrices” professionnelles avec le profil de cette Cindy qui travaillaient sous couverture de call-girl, pour le compte de différents

services de renseignement.

– Combien y a-t-il de femmes à bord ? interrogea Malko.

– A part. Nadia, une seule, répliqua George Green en faisant craquer ses articulations. Mary Callaghan. Une Irlandaise. Plutôt bandante. Pas causante. Je crois qu'elle fricote un peu avec le capitaine. C'est lui qui l'a fait engager.

– Aucun contact privilégié avec Mr. Sheffield ?

– Pas que je sache.

– Où étiez-vous à l'heure présumée de sa disparition ?

– Dans ma couchette, à l'avant. Enfin, je suppose. J'avais pris le quart jusqu'à minuit.

– Et Nadia Kowalski ?

– Elle dormait, elle aussi, je pense.

Où est-elle maintenant ?

– Sur le *Discovery*. Elle en sort très peu. Il n'y a rien à faire dans ce putain de port.

– J'aimerais la rencontrer aussi, suggéra Malko.

George Green sembla modérément enthousiaste.

– OK. Je vais lui transmettre, fit-il de sa voix traînante, mais ce n'est pas facile, à cause de ce putain de capitaine. Il nous interdit de sortir à cause des journalistes.

– Il paraît que vous aviez installé un système d'écoute dans la cabine de Sheffield ? Cela ne vous a pas donné d'informations sur sa mort ?

– Ça aurait pu, lâcha George Green. Seulement, depuis sa mort, Nadia n'a pas pu retourner dans sa cabine. Ce serait trop dangereux. Le capitaine a pris la clef. Il y a peut-être quelque chose sur la bande, mais on n'en sait rien.

Malko se souvint d'une caméra vidéo qu'il avait aperçu en passant près du yacht.

– Il y a un système de surveillance vidéo ? demanda-t-il.

– C'est exact. Des caméras disposées un peu partout sur le *Discovery*. Tout est automatique. De temps en temps, quelqu'un jette un œil sur les écrans de contrôle mais rien n'est enregistré. Ça m'étonnerait que quelqu'un ait regardé cette nuit-là. On s'en occupe seulement quand il y a beaucoup de gens à bord.

Malko commençait à s'ankyloser. Cette conversation à voix basse dans l'ombre, avec les relents de mazout et de peinture, n'avait rien de folichon.

– Vous ne pouvez donc rien me dire d'autre sur la disparition de Rupert Sheffield ? insista-t-il. Vous étiez pourtant supposé le surveiller, vous et Nadia Kowalski.

– On n'était pas chargé de passer des nuits blanches, contra d'une voix furieuse l'ancien des Forces Spéciales. Je vous l'ai dit, je suis resté de quart jusqu'à minuit. La nuit était belle, il n'y avait pas de mer et le

vent ne dépassait pas trois nœuds, on se serait cru sur un lac...

Comment est-ce que je pouvais savoir qu'il allait arriver quelque chose ?

– Vous avez une idée de ce qui a pu se passer ?

George ne répondit pas tout de suite, la tête baissée.

– Non, finit-il par dire.

– Qu'est-ce que la Company vous avait demandé d'observer exactement ? demanda Malko.

George Green eut un geste évasif.

– Les gens qu'il recevait, les messages satellites, si je pouvais, les carnets d'adresse. Là-dessus, j'ai pas pu faire grand-chose tout était bouclé dans la cabine, tout le temps. Tous les deux ou trois jours. Nadia récupérait la cassette du magnétophone qu'on avait planqué dans sa cabine.

– Qu'est-ce que vous en faisiez ?

– La dernière, je l'ai envoyée à Langley d'ici. Juste avant sa mort.

– Il faut tout faire pour récupérer la cassette qui a enregistré les événements de la dernière nuit, dit Malko.

– Je vais en parler à Nadia, grommela George Green. Il n'y a qu'elle qui peut.

– Cela peut être un accident ?

– Ça lui arrivait de se balader la nuit sur les ponts, finit-il par dire, mais je ne vois pas comment il a pu tomber à la mer. Surtout que c'était vachement calme.

– Donc, on l'a aidé.

– C'est bien possible.

Pour George Green, pousser un homme à la plein océan semblait être une chose banale.

– Vous connaissez les autres membres de l'équipage ?

– On ne se parle pas beaucoup... Mais je n'ai rien remarqué d'anormal.

L'Américain redressa sa haute silhouette.

– Faut que j'y aille maintenant. Vous avez un téléphone à Santa Cruz ?

Malko lui donna le numéro de l'hôtel Mencey et celui de sa chambre. George Green nota dans l'obscurité, précisant aussitôt :

– Si vous avez besoin de moi, je suis au bar tous les soirs vers huit heures. J'essaierai d'amener Nadia.

L'ancien des Forces Spéciales traversa silencieusement le pont du Mar Caribe et disparut. Malko attendit un peu avant de sauter à son tour sur le quai et de s'éloigner dans la direction opposée. Ses deux prochaines cartes s'appelaient « Cindy » et Ann Langtry, la nièce de Sir Douglas. Pas vraiment la même tasse de thé.

Il y avait une petite chance sur un million que la mystérieuse

compagne de Rupert Sheffield soit encore à Tenerife.

– *British Consulate, may I help you ?*

La voix féminine avait un accent oxfordien plus vrai que nature qui devait rassurer les brebis égarées de Sa Très Gracieuse Majesté, en perdition chez les Espagnols.

– Je souhaite parler à Miss Langtry, annonça Malko.

– C'est moi. Qui... ?

Il y avait une bonne dose de surprise maîtrisée dans la voix.

– Je m'appelle Malko Linge. Je suis un ami de votre oncle. Sir Douglas Osborn. Je lui ai promis de vous saluer de sa part.

– Oh, mais c'est une excellente idée !

Cette fois, la voix était nettement plus chaleureuse. Malko enchaina :

– Voulez-vous que je passe au consulat ?

– Nous serons plus tranquilles pour boire un verre à côté. Au café Atlantico, plaza de Weyler, au numéro 12. Voulez-vous dans une demi-heure ?

– Avec plaisir.

Pourvu qu'Ann Langtry ne ressemble pas à la Britannique moyenne...

Il sortit de l'hôtel après avoir consulté son plan et traversa en diagonale le parc Garcia Sanabria, ombragé de splendides arbres tropicaux et continua à pied. La terrasse de l'Atlantico était déserte, à deux pas du consulat signalé par l'Union Jack et de la Barclay's Bank. A peine était-il installé qu'il vit sortir du bâtiment une rousse qu'il découvrit avec de plus en plus de goût au fur et à mesure qu'elle approchait. D'étonnants yeux bleu porcelaine, le visage rond constellé de taches de rousseur, les cheveux raides comme la justice. Une frange lui mangeait le front et un rang de perles égayait le pull saumon bien rempli. En dépit de son attitude digne et de sa jupe plissée, elle dégageait un petit côté sulfureux auquel Malko ne fut pas insensible.

Ann Langtry avançait droit sur lui, avec un sourire radieux.

– Mr. Linge ?

Elle ne risquait pas de se tromper, il était le seul client...

– Ravi de vous rencontrer, dit Malko, tandis qu'elle prenait place.

Ses jambes un peu fortes étaient moulées par des bas d'un noir opaque et brillant. Elle commanda un café et examina Malko.

– Mon oncle m'a prévenu de votre venue, par un télégramme chiffré. Vous enquêtez sur la mort de Rupert Sheffield ?

– Exact, confirma Malko. Il y a longtemps que vous êtes à Tenerife ?

Ann Langtry leva les yeux au ciel.

– Trop longtemps. Comme je suis sa nièce, Sir Douglas a cru utile de

me faire effectuer mon stage de chef de poste dans l'endroit le plus pourri de tout le Département. Pour me former le caractère, paraît-il. Il ne s'y passe rien, il pleut tout le temps et les golfs sont épouvantables. Quant aux gens d'ici, à part parler entre eux, on se demande ce qu'ils aiment...

« En plus, le travail officiel du consulat est déprimant. Je passe mon temps à visiter en prison des sujets britanniques qui ont contrevenu aux lois locales. *Disgusting...* »

Visiblement, l'arrivée de Malko la ravissait.

– Que savez-vous de l'affaire Sheffield ? demanda-t-il.

Elle eut un soupir qui gonfla le pull saumon de façon émouvante.

– Rien de plus que les journaux, avoua-t-elle. Depuis que j'ai appris votre arrivée, j'essaie de débriefer mes contacts dans la police locale. J'ai un déjeuner aujourd'hui.

– Et du côté de nos homologues, s'avança Malko, vous n'avez identifié personne de suspect ?

Ann Langtry secoua la tête.

– Non. J'ai envoyé à Londres un certain nombre d'indications à vérifier et j'attends leur réponse. S'il y a quelque chose, je vous le ferai savoir, bien entendu.

C'était vraiment l'amour fou entre le MI6 et la Company...

– Rupert Sheffield était un personnage en vue en Grande-Bretagne, remarqua Malko. Votre Service ne s'est jamais intéressé à lui ?

Les yeux porcelaine ne frémirent pas une fraction de seconde.

– Pas que je sache, dit Ann Langtry, mais je suis un tout petit rouage, ajouta-t-elle modestement.

– Charmant rouage, corrigea Malko.

Elle rit, de ce rire léger et haut perché que seuls les Britanniques bien élevés maîtrisent parfaitement. Malko enfonça encore son clou, juste pour voir. Il venait de décider de ne pas parler tout de suite de « Cindy ». Ann Langtry semblait vraiment trop transparente, trop innocente. Ou elle n'avait rien à faire dans ce métier et, dans ce cas, il était étonnant que Sir Douglas l'y pousse, ou elle méritait la médaille d'or de l'hypocrisie.

– Il paraît que Rupert Sheffield amenait souvent des dames de petite vertu sur son yacht, avança-t-il. Vous n'avez eu aucun écho de cela ?

Le visage d'Ann Langtry s'empourpra.

– *What a shame !* Sur son yacht.

Victorienne jusqu'au bout des ongles. Elle consulta ostensiblement une petite montre ronde ornée de brillants.

– Peut-être pourrions-nous prendre un verre et manger quelques tapas[9] ce soir ? Il y a un endroit sympa, le Central Café, derrière le palais de Justice. J'aurais peut-être appris des choses. Je vous y retrouve vers neuf heures.

– Avec joie, accepta Malko.

Il se leva pour lui serrer la main et la regarda s'éloigner d'une démarche de grenadier, concession à l'éducation anglaise.

Avant d'entrer dans le consulat, elle se retourna et lui adressa de la main un signe joyeux. Elle était quand même fichtrement sexy, avec ses yeux bleus pleins d'innocence. Tout à fait le genre de personnage que le MI6 pouvait mettre sur son chemin à seule fin de s'en faire un allié. A moins qu'elle ne s'ennuie à mourir sur son île et ne trouve Malko à son goût.

L'avenir le dirait.

Il regagna le Mencey, prit sa voiture et descendit les Ramblas. Dix minutes plus tard, il roulait sur l'Autopista del Sur, dominant une côte rocailleuse pelée et noirâtre, battue par une mer grise. La plupart des constructions semblaient inachevées, avec des pans de murs en béton brut. A cause d'une loi fiscale bizarre, les propriétaires ne payaient pas de taxes si leurs maisons n'étaient pas considérées comme terminées. Ce qui donnait à Tenerife l'allure d'un immense bidonville. Entre Santa Cruz et le sud de l'île urbanisé à outrance, avec ses milliers de résidences et ses hôtels de simili-luxe, il n'y avait rien.

Malko se demanda ce qu'il allait trouver à Las Americanas, le Miami de Tenerife. Si la pulpeuse Cindy ne s'étaient pas évanouie dans la nature c'est que Dieu était vraiment de son côté.

Le Jardin Tropical ressemblait à une monstrueuse hacienda d'un blanc éblouissant isolé au milieu de hideux cubés de béton grisâtres aux noms enchanteurs. Des dégoulinades de plantes luxuriantes achevaient de lui donner un air exotique.

Autour, c'était Metropolis, avec en rangs serrés les condominiums, les hôtels, les shopping-centers, de gigantesques tours écrasant les modestes plages de sable noir ou de cailloux. En plein été, des dizaines de milliers de touristes se pressaient dans ce ghetto, serrés entre l'autoroute et la côte.

Malko s'était perdu trois fois avant d'arriver au Jardin Tropical.

Après s'être garé, il pénétra dans le hall, grand comme une cathédrale.

L'hôtel était immense, s'étalant sur plusieurs niveaux, avec au moins deux mille chambres.

Malko descendit, suivant un itinéraire compliqué le long des jardins en terrasses. A chaque niveau se trouvaient des centaines de chambres. Il longea une piscine alimentée par une cascade, ensuite, plus bas, en découvrit une seconde encore plus grande, avec une rivière artificielle serpentant entre les rochers le long d'une esplanade

dominant la mer, un restaurant et un bar en plein air. Le soleil venait enfin de sortir et quelques touristes essayaient de bronzer sur des chaises longues. Malko prit une table au bar, après s'être promené partout. Difficile de demander « Cindy » à la réception du Jardin Tropical... Selon toute vraisemblance, elle était partie depuis longtemps. Il commanda des gambas et attendit. Peu à peu, les clients apparaissaient, comme des escargots sortant de leur coquille. Pas vraiment beaux. Des Anglais et des Scandinaves blancs comme des navets. Il fallait avoir l'âme chevillée au corps pour venir aux Canaries au mois de novembre... D'autant qu'il n'y avait pratiquement pas d'arrière-pays. On aurait dit que les Canaries n'existaient pas cinquante ans plus tôt...

Malko était plongé dans ses pensées moroses lorsque des exclamations bruyantes s'élevèrent de la table voisine occupée par un groupe de Britanniques aussi chevelus que jeunes.

– *Pretty woman !*

Suivi un concert de sifflements et de commentaires salaces. Malko tourna la tête, suivant le regard de ses voisins.

Une splendide brune était en train de descendre l'escalier longeant la cascade artificielle, comme elle aurait descendu celui du Casino de Paris.

Altière, avec d'énormes lunettes noires mettant en valeur la grosse bouche rouge, de longs cheveux roulant sur les épaules, elle était vêtue uniquement d'un maillot une pièce en fausse panthère pratiquement transparent à la hauteur de la poitrine et juchée sur des escarpins fuchsia.

Discrète comme une voiture de pompiers.

Elle passa devant le restaurant sans tourner la tête, balançant négligemment une serviette Hermès et une croupe somptueuse, dans un silence de mort. Le dos valait le devant : reins creusés, jambes interminables et une croupe qu'on mourait d'envie de perforer rien qu'à la voir. Créature totalement déphasée dans la masse des touristes anonymes du Jardin Tropical.

L'inconnue alla s'allonger sur une chaise longue au bord de la rivière, descendit son maillot, le roulant autour de sa taille et se plongea dans un journal.

Malko avait eu le temps de remarquer le gros bracelet qui brillait à son poignet gauche – or et diamants –, mais il était trop loin pour en voir les détails.

Malko, en dépit de la serviette jetée sur ses épaules, n'avait pas chaud...

Il lui avait fallu un quart d'heure pour remonter et, grâce aux boutiques de l'hôtel, s'équiper en vacancier, après avoir loué une chambre pour la journée. Il continua le long de la rivière artificielle et repéra la chaise longue de l'inconnue au bracelet de diamants : vide. Il retrouva la fille en train de nager dans la rivière. Elle avait quitté ses lunettes noires, ce qui permit à Malko d'admirer de superbes yeux bleus tranchant sur ses cheveux d'ébène. Tranquillement, il s'installa sur le siège voisin et déplia un vieux New York Herald.

Trois minutes plus tard, l'inconnue rejoignait son siège, s'enroulait dans une serviette et se remettait à lire. Ils s'ignorèrent quelque temps, puis Malko se jeta à l'eau.

– Il fait toujours aussi froid ? demanda-t-il aimablement.

La brune le dévisagea en silence, puis, décidant sans doute qu'il n'avait pas une tête de plouc, lui répondit en anglais avec un léger accent.

– Je suis habituée au froid.

– Ah bon, pourquoi ?

– Toute petite, je me baignais dans la Baltique, expliqua-t-elle.

L'eau ne dépassait jamais seize degrés.

– Vous êtes allemande ? interrogea Malko.

– Non, d'origine polonaise, mais je vis à Londres depuis très longtemps.

Elle bougea et Malko put enfin apercevoir le bracelet en diamants. Son pouls s'accéléra. Contre toute attente, il avait gagné le jack-pot.

– Cindy, ce n'est pas polonais, remarqua-t-il avec un sourire.

– Vous venez souvent en vacances ici ? demanda Malko.

– C'est la première fois, avoua Cindy. J'ai profité de dix jours de liberté pour changer de cadre, voir d'autres têtes. Grâce à l'avion, c'est facile et pas cher. Quand il n'y a pas de soleil, je vais à la salle de culture physique...

Malko sauta sur l'occasion.

– Si déjeuner avec moi peut distraire votre ennui, dit-il, ce sera avec plaisir.

Elle accepta sans hésiter et demanda :

– Que faites-vous aux Canaries ?

– Je m'occupe de transport, mentit Malko, je travaille pour Lauda Air, une compagnie autrichienne de charters, nous essayons de mettre quelque chose sur pied avec cet hôtel. Je suis autrichien et je m'appelle Malko Linge.

Elle ne fit aucun commentaire. Malko éprouvait une impression bizarre.

Cindy ressemblait à toutes les demi-mondaines qu'on rencontrait dans les grandes capitales, juste assez *flashy* pour attirer le regard des hommes.

Cependant, elle était quand même en tête de la liste des suspects dans la disparition de Rupert Sheffield. Le fait qu'elle ne se soit pas enfuie pouvait être simplement la preuve d'un grand sang-froid...

– J'ai faim, annonça-t-elle, allons au bar de la piscine, c'est un peu moins mauvais qu'ailleurs.

Cindy avait les yeux qui brillaient, entre le lourd vin espagnol et les deux Cointreau "on ice" qu'elle avait longuement dégustés. De nouveau, le temps s'était couvert et les abords de la piscine étaient déserts. Elle bâilla.

– Encore une journée foutue. Ce pays, c'est de la merde. Même la télé n'est pas regardable.

– Voulez-vous venir faire un tour à Santa Cruz ? demanda Malko. Je dois y retourner.

La Britannique fit la moue.

– Je connais, c'est pire qu'ici. Non, je vais lire et faire la sieste.

Ils remontèrent vers le haut de l'hôtel, passant devant une salle de sport où se démenaient une vingtaine de clients. La chambre de Cindy était à côté. Malko l'y suivit, découvrant un désordre incroyable, des vêtements jetés partout. Il remarqua sur la table une énorme pile de journaux principalement anglais. Tous traitaient de la mort de Rupert Sheffield...

Cindy alla au mini-bar et sortit des verres.

– Un gin ? Je vais me changer.

Elle disparut dans la salle de bains. Aussitôt, Malko se rua sur le passeport britannique posé sur la table de nuit et l'ouvrit à la première page, photographiant mentalement ce qu'il contenait : Cindy Panufnik, née le 23 septembre 1955 à Gdansk, naturalisée, habitant 38 South Mews, London WC12. Il l'avait reposé depuis longtemps quand elle ressortit de la salle de bains, portant le caleçon fuchsia qui avait tant impressionné George Green, avec un haut en dentelle noire quasi-indécant.

Arrosée de parfum. Décidément, l'irruption de Malko dans sa vie n'avait pas l'air de lui déplaire. Ils burent un verre en admirant l'océan.

Cindy regarda sa montre et bâilla :

– Je crois que je vais faire une petite sieste.

Malko, galant, se leva.

– J'aurais aimé vous inviter ce soir, dit-il, mais je suis coincé par un dîner d'affaires horriblement ennuyeux à Santa Cruz. Peut-être pourrions-nous boire un verre plus tard ?

– Après ! s'exclama Cindy. Mais il sera horriblement tard. Et il y a une heure de route entre Santa Cruz et ici. Tant pis.

– Ecoutez, proposa Malko, je vais essayer de me libérer plus tôt. Vers dix heures.

– Si vous voulez, dit-elle. Quand vous serez là, appelez-moi du hall.

– Je monterai.

Il se leva et elle le raccompagna à la porte.

– A ce soir, dit-elle d'une voix caressante.

Malko n'avait qu'une idée : passer la mystérieuse Cindy Panufnik dans le computer de la CIA pour voir ce qui allait en sortir.

Malko couvait des yeux le fax qui vomissait avec une lenteur exaspérante ses feuillets en provenance de Londres. La réponse aux informations qu'il avait transmises par téléphone trois heures plus tôt. Il se trouvait dans le local des télécommunications de l'hôtel Mencey, le modeste « business center », désert. Ce n'était certes pas la méthode la plus « protégée », mais il n'avait pas le choix. La CIA ne possédant aucune infrastructure aux Canaries, c'était ça ou passer par les Cousins.

La dernière feuille arrachée de la machine, il fila dans sa chambre pour lire à son aise la biographie de Cindy Panufnik.

C'était très révélateur.

Cindy Panufnik, née à Gdansk le 23 septembre 1955, naturalisée le 8 décembre 1970, actuellement divorcée. Profession réelle : cover-girl. A vécu aux crochets de différents membres du *business establishment*, s'est ensuite occupée d'une association de Polonais réfugiés à Londres, après avoir été la maîtresse de leur président. Le MI6 s'est intéressé à elle à ce moment, car plusieurs agents des services polonais y avaient été infiltrés, impossible de savoir si elle était au courant ou non.

On la retrouve ensuite patronne de discothèque, à la City, puis décoratrice. Elle installe à Londres plusieurs appartements pour des Arabes très riches, en liaison avec un grand dessinateur parisien. Claude Dalle. Elle collabore même à l'aménagement d'un palais au Qatar créé par le même décorateur. Elle a eu une brève aventure avec un des fils de l'Emir. On ignore l'origine d'une partie de ses ressources, car elle reçoit des fonds de l'étranger via des circuits bancaires compliqués.

Depuis cinq ans, Cindy Panufnik voyage beaucoup, principalement en Europe de l'Est, dans son pays natal et même en Union soviétique. Elle s'est rendue également deux fois en Israël. Il est très difficile de connaître toutes ses relations car elle rencontre énormément de gens très différents. Le MI6 nous dit avoir abandonné la surveillance dont elle était l'objet, faute d'un axe de recherche précis. Mais elle effectue régulièrement des sondages. Elle n'avait jamais été condamnée et les enquêtes de voisinage effectuées à son domicile n'ont rien donné.

Malko tourna le feuillet suivant et son cœur se mit à battre plus vite.

Cela s'intitulait : « Relations avec Mr. Rupert Sheffield ».

Miss Cindy Panufnik a rencontré Mr. Rupert Sheffield au cours d'une soirée et l'a ensuite souvent accompagné dans des voyages d'affaires, officiellement comme sa secrétaire. Il semble que Mrs Sheffield ait pris ombrage de ces voyages qui ont cessé. Il est probable que Mr. Sheffield et Miss Panufnik aient eu des relations sexuelles, mais il n'existe aucune preuve.

Malko pouvait au moins éclaircir ce dernier point. Une chose était certaine : Cindy Panufnik était l'une des maîtresses occasionnelles de Rupert Sheffield.

Ce qui n'interdisait pas de penser qu'elle l'ait tué. S'il avait été assassiné, comme le pensait la CIA. Elle semblait avoir des relations partout et pouvait parfaitement avoir été recrutée par un Service connaissant ses liens avec le milliardaire.

La nuit était tombée et il allait être temps de retrouver Ann Langtry en essayant d'écourter.

Il y avait plus à sortir de la pulpeuse Cindy Panufnik que de la nièce de Sir Douglas.

Un groupe compact de clients, verre à la main, débordait sur le trottoir et même sur la chaussée, ne parvenant pas à se glisser dans la minuscule salle du Central Café, en contrebas de l'énorme palais de Justice. Malko se fraya un chemin parmi eux, assourdi par les conversations bruyantes. Quand deux Espagnols bavardent, ils semblent toujours prêts à en venir aux mains...

Derrière un comptoir en fer à cheval, une barmaid au physique de danseuse de flamenco et un moustachu essayaient bravement d'endiguer le flot des clients montant à l'assaut du bar.

C'était le classique bar à tapas espagnol. Debout, les gens dégustaient les tapas avec du vin rouge ou de la bière, serrés comme des sardines.

D'énormes jambons pendaient du plafond, au milieu des chorizos, des fromages, des morceaux de viande. Malko ne vit pas Ann Langtry et s'enfonça dans la foule, parvenant jusqu'au comptoir. C'est en se retournant qu'il l'aperçut. La jeune Britannique était assise dans un box latéral surélevé, et on ne voyait d'elle que son buste moulé dans un pull jaune canari et sa frange cuivrée. Elle agita le bras dans la direction de Malko qui la rejoignit.

– Je suis arrivée tôt ! expliqua-t-elle, sinon, on reste debout toute la soirée. Il n'y a que quatre places assises. J'ai déjà commandé, j'espère que vous aimez les tapas...

Dans le box exigü, ils dominaient les gens debout. Ann Langtry se tourna vers Malko, collant contre lui une cuisse musclée gainée des mêmes bas opaques qui émergeaient de la sage jupe plissée. Un verre de gin était posé devant elle et il sembla à Malko que ce n'était pas le premier...

La serveuse à l'œil charbonneux leur apporta des tapas de jambon et de fromage, des petits plats de viande et un nouveau verre de gin.

– Vous avez découvert des choses intéressantes aujourd'hui ? demanda Ann Langtry.

– Rien, hélas, dit Malko. Je me demande même par quel bout commencer.

Ann avala la moitié de son gin, d'un coup.

– La Company pense que Rupert Sheffield a été assassiné ?

– Elle se pose des questions, dit Malko. Mais que disent les Espagnols ?

– Ils s'en posent aussi, fit la jeune Britannique. Je crois qu'ils nagent un peu. Ils ne sont pas habitués ici à des cas aussi difficiles, mais plutôt aux *chimpanzees cases*...

– C'est-à-dire ?

– Ceux qui pourraient être résolus par un chimpanzé un peu doué...

Heureusement qu'elle parlait anglais. Malko chercha son regard.

– Et vous, qu'en pensez-vous ?

– Je vous le dirai tout à l'heure, répliqua-t-elle.

Malko se dit qu'elle n'avait surtout rien à lui apprendre et qu'elle trompait son ennui en sa compagnie. Intérieurement il trépignait, pensant à Cindy Panufnik en train de l'attendre au Jardin Tropical.

Ils continuèrent une conversation à bâtons rompus. Trois gins passèrent sur la table et la salle devint de plus en plus bruyante. Malko, discrètement, regarda sa montre : il allait rater son rendez-vous avec Cindy. Les yeux bleus d'Ann Langtry étaient légèrement fixes, et sa voix plus haute. Il s'apprêtait à trouver une excuse pour filer lorsqu'elle se tourna vers lui.

– Il faudrait qu'on rentre, dit-elle, j'attends un coup de téléphone important à la maison. Cela vous concerne, ajouta-t-elle.

– Moi ! s'exclama Malko, surpris.

Ann Langtry sourit, plus mystérieuse que jamais.

– C'est la vérification d'une information qui pourra sûrement vous intéresser. *Vamos*.

Malko laissa sur la table un paquet de pesetas et ils gagnèrent sa voiture.

Les rues étaient vides, contraste saisissant avec l'animation de la journée. Ann Langtry habitait la calle Enrique Wolfson, petite voie calme et mal éclairée bordée de ce qui sembla à Malko être des cottages anglais.

Avant d'entrer, elle se retourna, le doigt sur les lèvres.

– Attention, ma propriétaire est très pudibonde ! Elle va à la messe tous les jours et je n'ai pas le droit d'amener des hommes.

Elle prit sa main et le guida le long d'un couloir sombre. Ils se retrouvèrent dans un faux deux-pièces, avec des murs marron et des lampes Tiffany de bazar. Toute l'alcôve était occupée par un grand lit recouvert d'une couverture de fourrure, les murs décorés d'affiches touristiques et de photos d'acteurs. Ann Langtry ôta son imperméable. Avec ses jambes un peu fortes émergeant de la jupe plissée et le pull

canari bien rempli, elle était plus appétissante que la plupart des Britanniques. Malko s'assit dans un fauteuil en tapisserie, tandis que la jeune femme ouvrait un petit bar.

– Désolée, dit-elle, je n'ai que du gin et de la bière.

Il se promit de lui offrir une bouteille de Cointreau. Les Anglais avaient appris à manger, ils pouvaient aussi découvrir la boisson. Il la regarda se servir et venir s'installer sur le bras de son fauteuil, dans une attitude très familière. La jupe plissée glissa, révélant le bas chatoyant. Brutalement, l'atmosphère s'était chargée d'érotisme.

– Le médecin légiste m'a fait une confidence aujourd'hui, avoua Ann Langtry. J'avais été le voir à la place du consul pour lui demander des nouvelles de l'autopsie de Rupert Sheffield. Sans doute pour m'impressionner, il m'a emmenée dans la chambre froide et...

– Et quoi ?

– My God ! fit Ann d'une voix faussement effrayée, il avait des yeux de fou. Il a voulu m'embrasser, me toucher.

A voir l'expression de ses yeux bleus, cela ne l'avait pas traumatisée.

– Et ensuite ? réclama Malko, peu enclin à écouter les exploits amoureux d'un médecin légiste espagnol.

– Il m'a confié sous le sceau du secret que Rupert Sheffield avait une marque de piqûre au milieu de la nuque. Comme s'il avait reçu une injection, juste avant sa mort.

C'était un endroit bizarre pour une injection. Ann Langtry continua :

– Cela m'a donné une idée.

– Laquelle ? demanda Malko, intrigué.

– Levez-vous, intima Ann Langtry d'un ton à la fois autoritaire et mystérieux.

Malko obéit. Elle vint se placer en face de lui, si près que les pointes de ses seins moulés par le pull jaune canari effleuraient sa veste. Les lèvres de la jeune Anglaise se retroussèrent sur un sourire faussement innocent, découvrant de véritables petites perles.

– Supposez, dit-elle, que Mr. Rupert Sheffield soit allé faire une promenade sur le pont avec une des femmes de l'équipage. Il y a deux stewardesses à bord.

– Une promenade ? objecta Malko. Il était en chemise de nuit.

La Britannique pouffa.

– Appelez cela comme vous voulez... Bref, supposons qu'ils se retrouvent quelque part sur le bateau dans la position, disons où nous sommes...

– Oui.

Il recevait en plein visage son haleine parfumée au gin, mais ce n'était pas désagréable.

– Je vais vous expliquer la suite, fit suavement Ann Langtry.

Son corps se rapprocha encore de Malko, se collant à lui, elle passa

un bras autour de sa nuque. Leurs deux visages se trouvaient à quelques centimètres. D'une voix un peu plus rauque, elle lui souffla :

– Supposons toujours que cette femme dissimule dans sa main une aiguille enduite de poison, et détourne l'attention de M. Sheffield comme ceci.

Sa voix était si posée qu'il ne s'attendait pas à la tornade sexuelle qui s'abattit sur lui. La bouche d'Ann Langtry s'écrasa sur la sienne. Son bassin bascula en avant, collant son pubis à Malko tandis que ses seins s'imprimaient en creux sur sa poitrine. Le tout parachevé par un léger roulement de hanches hypersexuel.

En effet, Malko sentit à peine la pointe de l'ongle d'Ann Langtry s'enfoncer dans sa nuque... Tout son sang était en train de refluer vers son ventre... La jeune Britannique se détacha de lui aussi soudainement qu'elle s'était ruée à l'assaut. Légèrement essoufflée, elle demanda :

– J'ai appelé Londres aujourd'hui. Ils m'ont dit que c'était une hypothèse tout à fait plausible. Il y a eu de nombreuses liquidations à l'aide de poison. Etes-vous convaincu ?

Sans doute pour ne pas perdre le fil de sa démonstration, son ventre ne s'était pas détaché de celui de Malko.

– Vous êtes très convaincante, dit ce dernier.

Se demandant si cette brillante démonstration était le fruit de l'imagination d'Ann Langtry ou si elle avait vraiment obtenu une information. Le MI6 britannique avait été jusqu'à affecter comme officier traitant au sultan d'Oman, pédéraste comme tout Sodome, un authentique homosexuel dont le sultan était tombé fou amoureux et à qui il mangeait dans la main. Pour le prix de quelques étreintes contre nature les intérêts de Sa Très Gracieuse Majesté étaient soigneusement préservés dans le golfe d'Oman. Et honni soit qui mal y pense.

Il vit les prunelles d'Ann se voiler. Son ventre était toujours collé au sien et ses hanches bougeaient légèrement, bien que sa démonstration soit en principe terminée.

Cette fois, c'est Malko qui prit l'initiative. Ann ne pouvait plus ignorer l'état dans lequel l'avait mis cette démonstration. La tornade se déclencha à nouveau et il s'aventura le long d'une cuisse gainée de noir pour découvrir que, sous la jupe plissée, Ann Langtry ne portait absolument rien. Ils oscillèrent quelques minutes en position verticale, pour terminer sur le grand lit. La jeune Britannique ne devait pas avoir goûté beaucoup d'Espagnols, car elle se rua sur Malko avec la fougue d'une affamée. Après avoir arraché son membre de sa prison de tissu, elle bascula sur le dos, l'attirant sur elle.

La force de gravité fit le reste : le tissu sec de la jupe plissée remonta jusqu'à l'aîne, et le sexe de Malko, guidé d'une main sûre, trouva

facilement celui de sa partenaire qui l'engloutit en une fraction de seconde. Les bras d'Ann Langtry s'étaient refermés sur lui, l'écrasant contre elle, un voile trouble obscurcissait ses yeux bleus et elle supplia :

– *Please ! Slowly ! Please !*

Il obéit et aussitôt le ventre d'Ann Langtry s'anima d'une houle horizontale et régulière. Elle poussa des gémissements saccadés jusqu'à ce qu'elle se soulève avec un cri de parturiente, le corps tout entier secoué par la houle du plaisir. A peine fut-elle retombée qu'elle voulut le repousser, l'arracher d'elle, suppliant d'une voix mourante :

– *Please, don't come. Please*[10].

Malko n'était pourtant pas loin de l'explosion... Sentant le danger immédiat, Ann bascula sur le côté, l'expulsant !

Perfide Albion...

Frustré et furieux, il la rattrapa alors qu'elle s'éloignait à quatre pattes sur le lit et l'immobilisa en s'écrasant sur elle. Solidement ancré entre ses cuisses ouvertes, il s'apprêta à reprendre son orgasme là où il l'avait laissé. Aussitôt, Ann Langtry couina d'une voix pathétique :

– *No ! Please, not here ! I am not on the pill*[11] !

En même temps, elle ne se débattait plus, offrant ses fesses pleines et cambrées à Malko, en sacrifice expiatoire.

Ce dernier reçut le message muet avec ravissement, n'hésita plus. Lorsqu'il effleura l'ouverture des reins d'Ann Langtry, elle ne se déroba pas, sans pourtant s'offrir. Malko s'appuya contre l'ouverture étroite et pesa de toutes ses forces. La jeune femme résista quelques secondes, puis son sphincter céda d'un coup et Malko s'engloutit en elle de toute sa longueur.

Il s'attendait à un hurlement hystérique, il n'entendit qu'un soupir. Puis Ann commença à remuer sous lui, une houle follement érotique. Il se retira lentement avant de replonger dans l'étroit canal. La jeune femme se laissait faire sans la moindre résistance et Malko en conclut, peut-être hâtivement, que ce n'était pas la première fois que la nièce de Sir Douglas se faisait sodomiser.

Débarassé de tout scrupule, il décida d'en profiter. Bien abuté en elle, il prit Ann par les hanches pour la relever. Une fois à genoux, il passa une main sous le pull jaune canari, dégrafa le soutien-gorge et emprisonna la peau soyeuse de ses seins lourds entre ses doigts. La jeune Britannique sembla s'ouvrir encore plus, avalant le membre planté en elle avec voracité, se resserrant autour de lui.

Dans la même position, Malko saisit les longues pointes des seins, les faisant rouler entre ses doigts, arrachant à Ann des grognements ravis. Ses seins étaient ronds et fermes comme deux gros fruits.

– *Fuck my ass !* murmura-t-elle. *Again, again !*

Malko se retira presque entièrement, éprouvant un vertige de

jouissance en sentant l'ouverture secrète l'aspirer à nouveau. Il se mit à la défoncer de plus en plus vite, mais, hélas, explosa rapidement. Ann continua à gémir comme s'il la battait, pourtant, il ne bougeait plus, mais il sentait ses parois les plus secrètes palpiter contre lui. Ou le MI6 avait un dossier vraiment bien documenté sur lui et Ann Langtry ne faisait que son devoir d'agent bien dressé, ou la nièce de Sir Douglas était une salope comme seules les Anglaises peuvent l'être quand elles s'y mettent...

Ils se séparèrent enfin et la jeune femme se releva, fit retomber sa jupe plissée et remit en place son soutien-gorge avec des contorsions méritoires. Les yeux bleu porcelaine avaient repris une expression angélique.

– Vous ne direz à personne ce qui s'est passé ! adjura-t-elle. Je suis désolée, je ne prends pas la pilule, ajouta-t-elle d'un ton d'excuses, je ne la supporte pas, cela me fait grossir.

Peut-être aussi qu'elle aimait cette façon de faire l'amour. De nouveau, elle lampa une rasade de gin, puis disparut dans la salle de bains. Elle en ressortit irréprochable et vint nouer ses bras sur la nuque de Malko.

– *I love your prick in my ass*, dit-elle d'un ton mondain. *I do love it* [12]

Avec cela, il avait raté le rendez-vous avec Cindy... Il s'écarta un peu d'Ann Langtry et demanda :

– C'était délicieux, mais si vous me l'aviez demandé gentiment... Pourquoi toute cette comédie ?

– Mais ce n'est pas une comédie, protesta Ann Langtry, indignée.

L'histoire de la piqure, c'est vrai et vous êtes le seul à le savoir. Je n'ai même pas encore prévenu Londres.

– Et le coup de téléphone ?

Ann Langtry eut un sourire innocent.

– Ça, ce n'était pas vrai. J'avais honte de vous demander de venir ici.

– Bien, dit-il, je vais vous laisser vous reposer.

Il n'avait toujours pas envie de parler de Cindy à Ann. Même s'il venait de la sodomiser comme un fou, ils ne travaillaient pas pour la même maison.

– Nous avons encore quelque chose à faire, dit Ann.

Malko la regarda, surpris.

– Quoi donc ?

– Je vous avais promis une information, fit-elle avec un sourire désarmant.

C'était vrai, mais elle ne venait pas par le téléphone.

– Il faut aller la vérifier.

Ils redescendirent ensemble dans la petite rue sombre.

– Où allons-nous ? demanda Malko.

– A la Darsena Pesquera, dit Ann Langtry. Là où se trouve le *Discovery*.

Dix minutes plus tard, ils y étaient.

– Garez-vous là, dit la jeune Britannique, désignant un espace découvert devant un hangar à bateaux.

Le long du quai se trouvaient plusieurs petits voiliers privés. Une partie des équipages se trouvaient à la guinguette, d'autres dînaient sur le pont de leurs bateaux. Ann, descendue de voiture, prit le bras de Malko.

– Venez.

Enlacés comme des amoureux, ils longèrent le quai, croisant d'autres promeneurs ou des plaisanciers regagnant leur bord, chargés de bouteilles d'alcool. Quelques voitures circulaient à petite vitesse. Des curieux venus voir le *Discovery* qui, un peu plus loin, brillait de toute sa peinture blanche.

– Où allons-nous ? demanda Malko.

– Nous sommes arrivés, dit Ann Langtry à voix basse, mais ne vous arrêtez pas. Regardez seulement le voilier à votre droite.

Malko obéit et aperçut un ketch d'environ cinquante pieds, battant pavillon canadien le nom inscrit sur le tableau arrière était Sundowner.

Contrairement à beaucoup de ses voisins, il n'y avait aucune lumière à bord. Ann continua quelques mètres, puis s'arrêta, fit face à Malko et approcha son visage du sien comme si elle voulait l'embrasser, lui soufflant à voix basse :

– Il y a une équipe du Mossad à bord de ce bateau.

Malko tourna imperceptiblement la tête, fixant avec attention le voilier endormi semblable à tous les autres amarrés à quai. Des plaisanciers britanniques ou français qui faisaient escale aux Canaries. Il entraîna Ann et ils revinrent sur leurs pas jusqu'à la voiture.

– Comment le savez-vous ? demanda-t-il, après s'y être installé.

Ann Langtry ne se démonta pas.

– Une partie importante de mon job à Tenerife consiste à relever les noms et ports d'attache de tous les bateaux qui passent ici. Je les envoie au "Cirque", à Londres, et ils vérifient grâce à leurs banques de données.

« Je l'ai fait pour ce voilier, le Sundowner, et j'ai reçu la réponse aujourd'hui. Il appartient à une infrastructure répertoriée du Mossad qui se trouve à Montréal. On l'a déjà repéré une fois à Chypre, en soutien à une importante action de liquidation physique menée par une équipe du Mossad. »

– Vous savez combien de personnes il y a à bord ?

– Trois hommes.

– Leurs noms ?

– Aucun intérêt. Ce sont les identités de trois Juifs canadiens qui ont émigré en Israël. Les physiques et les âges ne correspondent absolument pas.

– Quand est arrivé ce bateau ?

La question principale.

– Trois jours avant le *Discovery*, annonça Ann Langtry. Depuis, il n'a pas bougé. Son équipage a dit à des voisins qu'il repartait ensuite pour Antigua dans les Antilles et procédait avant à quelques réparations.

– Comment savez-vous tout cela ?

– Je suis venue me renseigner moi-même.

Rupert Sheffield a donc pu avoir un contact avec ces gens.

– Evidemment, fit-elle, mais nous n'en savons rien. Comme il est parti seul dîner en ville, il a pu les rencontrer n'importe où, à l'hôtel Mencey même.

Les choses commençaient à prendre tournure. A la connaissance de Malko, il y avait déjà deux équipes sur place, une Mossad, une CIA.

Plus Cindy, la pulpeuse. Etait-elle liée au Mossad ou à un autre service ?

Il n'avait pas encore répondu à la question quand il déposa Ann Langtry devant chez elle, après un chaste baiser, lèvres fermées. La nièce de Sir Douglas n'avait finalement que des qualités.

– Qu'allez-vous faire ? demanda-t-elle.

– Je ne sais pas encore, avoua Malko. Pour l'instant, je vais me coucher.

– Appelez-moi demain, proposa Ann Langtry.

Il le lui promit et redescendit vers les Ramblas. Au moment de regagner le Mencey, une impulsion irrésistible le poussa à redescendre vers l'Avenida Francisco La Roche, puis à se diriger vers la sortie de la ville et l'Autopista del Sur.

Cindy ne l'attendait plus, car il était presque minuit. Si elle dormait, il en serait quitte pour un aller et retour.

Le quartier de Las Americas ressemblait au château de la Belle au Bois Dormant, les restaurants étaient fermés, comme les boutiques. Pas un piéton en vue, à peine quelques voitures. Les grands blocs de béton évoquaient des monstres endormis. Un vague clair de lune éclairait l'Atlantique piqueté dans le lointain des lumières de l'île de Gomera.

Malko se gara en face du Jardin Tropical et pénétra dans le hall désert.

L'autoroute avait été avalée en quarante minutes. Il inspecta le bar où quelques ivrognes s'accrochaient encore à leur bière, différentes salles et même la discothèque totalement vide. Il descendit, gagnant le bâtiment intermédiaire où se trouvait la chambre de Cindy. Il le contourna et déboucha littéralement sous son balcon surplombant une des piscines. Levant la tête, il aperçut de la lumière.

C'était trop tentant...

Il examina les lieux, réalisant qu'en empruntant une grosse corniche surplombant la piscine, il pourrait aisément se hisser jusqu'au balcon. Le tout était de l'atteindre. Il y parvint en escaladant une vénérable glycine accrochée à la façade. Le corniche était presque assez large pour y marcher normalement. Au pire, s'il tombait, il amerrirait dans la piscine en contrebas et en serait quitte pour un bain de fraîcheur. Ce qu'il faisait était complètement irrationnel, mais, parfois, il fallait se laisser guider par son instinct. Bien sûr, il eût été plus simple de frapper, mais Cindy n'était pas forcément seule. De cette façon, si c'était le cas, il découvrirait peut-être quelque chose d'intéressant. De plus en plus, il avait le sentiment que Rupert Sheffield n'était pas mort de sa belle mort.

Raclant le mur de crépi blanc, évitant les épines des plantes tropicales qui débordaient de partout, il atteignit enfin le balcon de Cindy dont il enjamba le rebord. La fenêtre était entrouverte, des rideaux cachant l'intérieur de la pièce.

Une seconde plus tard, il avait l'oreille collée à l'entrebâillement. Très vite, il entendit une conversation : il y avait deux personnes. Cindy et un homme. Tous deux parlaient assez fort. Malko, stupéfait, réalisa qu'ils s'exprimaient tous les deux en persan !

Il demeura collé à la vitre, le cerveau en ébullition. Qui était l'interlocuteur de Cindy Panufnik, un homme qu'elle recevait dans sa chambre à minuit ? Il était à mille lieues de se douter que Cindy parlait persan, langue quand même peu répandue. La conversation continuait, sans éclats de voix, sans tension. D'après le ton, cela ressemblait plus à une discussion d'affaires qu'à un dialogue d'amoureux... Impossible d'en comprendre davantage !

Malko se demandait s'il n'allait pas décrocher, lorsque le niveau sonore des voix changea comme si les deux interlocuteurs s'éloignaient. Il comprit en entendant une porte s'ouvrir : le mystérieux visiteur de Cindy Panufnik s'en allait, à toute vitesse, Malko longea la corniche avant de sauter à terre et de courir vers l'escalier. Il y arriva à temps pour voir un homme, de dos qui remontait le long de la cascade.

Il le rattrapa au moment où il sortait de l'hôtel. Toujours sans avoir vu son visage. L'inconnu tourna à gauche, se dirigeant vers une petite place circulaire en face de l'entrée du parking de l'hôtel. Il monta dans une Fiat, alluma ses phares et démarra. Malko vit passer devant lui la voiture qui se dirigeait vers la voie principale menant hors du lotissement. Au passage, il aperçut le profil du conducteur éclairé par un réverbère. Il eut juste le temps de relever le numéro d'immatriculation. TF54-874. Les feux rouges disparurent dans la nuit et il fit demi-tour, rentrant dans l'hôtel. Il n'avait plus du tout envie de revenir à Santa Cruz.

Cindy Panufnik pouvait très bien s'envoler le lendemain matin, et il n'avait alors aucun moyen de la retrouver. Qu'elle soit liée à l'Iran éclairait l'histoire d'une façon différente. Après tout, les Iraniens avaient peut-être une bonne raison d'éliminer Rupert Sheffield.

Dans ce cas, une fille comme Cindy représentait un vecteur parfait.

Malko se déplaçait maintenant le long du mur avec l'aisance d'un lézard. Il mit deux fois moins de temps que la première fois à gagner le balcon de Cindy. Il y avait toujours de la lumière dans la chambre. Il écouta. Plus de bruit de voix, simplement un murmure de fond : la télévision ou la radio. Il avait hésité à venir frapper à sa porte. Elle pouvait très bien l'envoyer promener. Le balcon lui offrait une issue romantique et crédible.

D'autant que Cindy Panufnik ne dormait pas.

Elle avait eu à son égard une attitude assez encourageante pour qu'elle ne se choque pas de le trouver sur son balcon à une heure du matin.

La fenêtre était toujours entrouverte. Il voulut écarter silencieusement le battant qui résista, retenu sans doute par le rideau.

A travers ce dernier, il aperçut une silhouette qui se dressait sur le lit.

Puis, il entendit la voix de Cindy :

– *What... ?*

Là, il commit une erreur : au lieu de répondre, il tenta de se glisser à l'intérieur. Il n'en eut pas le temps. Cindy Panufnik bondit vers un grand sac, y plongea la main et la ressortit tenant un long pistolet noir. Le pouls de Malko monta à 150 en une fraction de seconde. Il n'avait pas prévu une réaction aussi violente. Elle ne craignait quand même pas pour sa vertu ! La jeune femme, sans hésiter, venait de tirer la culasse du pistolet en arrière, faisant monter une balle dans le canon.

Sans dire un mot, elle tendit le bras, bien campée sur ses jambes. Son doigt pressa la détente au moment où Malko s'aplatissait contre le mur et le projectile s'enfonça dans un des montants de la fenêtre.

Il n'y avait pas eu détonation. Seulement un « plouf » sourd. L'arme était munie d'un silencieux.

D'un bond, Malko se rua sur le balcon et, du même élan, plongea par-dessus au moment où un second « plouf » lui parvenait. Le choc de l'eau fraîche le sonna. Il coula, puis revint à la surface juste à temps pour voir Cindy Panufnik penchée au balcon, arme au poing. Dès qu'elle aperçut sa tête, elle visa et tira à nouveau. Malko remercia le ciel la balle avait seulement effleuré le rebord de pierre de la piscine, ricochant plus loin. Mais la prochaine, il pouvait la prendre dans la tête.

Où Cindy Panufnik n'aimait vraiment pas les hommes, ou elle avait une raison impérieuse de se conduire ainsi. De toute la force de ses poumons, il cria :

– Cindy, c'est moi. Malko !

Il perçut une légère hésitation et répéta :

– Ne tirez pas !

Prenant délibérément un risque, il remonta sur la margelle et se redressa.

Sensation horrible que d'avoir des vêtements trempés. Il se plaça dans la lumière d'un lampadaire, conscient de constituer une cible idéale, et leva la tête vers le balcon.

– Qu'est-ce que vous faites là ? lança la jeune femme d'une voix sèche.

– Je vous expliquerai, dit Malko. Si vous me laissez entrer.

Elle hésita puis finit par dire :

– Bien, je vais vous ouvrir.

Il se hâta de contourner la piscine. Cindy Panufnik l'attendait sur le

pas de sa porte, moulée dans un déshabillé de satin ivoire, son pistolet toujours à la main, le front soucieux. Elle ne sourit même pas lorsque Malko se glissa à l'intérieur, laissant une traînée humide derrière lui...

Avec précautions, il ôta sa veste, puis sa chemise, demeurant torse nu.

– Que faisiez-vous sur mon balcon ? demanda la jeune femme.

Malko lui adressa un sourire aussi innocent que possible.

– Mon dîner d'affaires s'est prolongé, je m'en voulais, alors je suis venu. J'espérais que vous ne seriez pas couchée.

– Pourquoi ne pas m'avoir téléphoné ?

– Je pensais que vous seriez furieuse, je préférais m'expliquer de vive voix.

– Pourquoi n'avez-vous pas frappé à la porte ?

– J'avais peur que vous ne répondiez pas et j'avais très envie de vous revoir.

Son ton sembla la calmer un peu et elle posa le pistolet sur la table en verre.

– J'aurais pu vous tuer, fit-elle simplement.

– Vous avez essayé de votre mieux, corrigea Malko, avec une pointe d'humour, mais je ne vous en veux pas. Vous êtes une femme très farouche.

Elle le fixa, surprise.

– Farouche, pourquoi farouche ?

– Il n'y a peu de femmes qui accueillent leur soupirant avec une arme à feu, remarqua-t-il.

Il avait identifié un Hi-Standard calibre 22 avec silencieux incorporé. Une arme qu'on ne trouvait pas dans les supermarchés.

Un léger sourire éclaira le visage de Cindy qui s'humanisa.

– Allez vous déshabiller dans la salle de bains, dit-elle, vous ne pouvez pas rester comme ça.

Malko ne se fit pas prier, revenant drapé dans une serviette. Cindy l'attendait avec un verre de Johnnie Walker.

– Buvez, ça vous fera du bien.

Effectivement, l'alcool le réchauffa. Cindy, assise sur le lit, les jambes croisées, l'observait.

– Vous étiez depuis longtemps sur mon balcon ? demanda-t-elle.

– Non, je venais d'arriver, dit-il. Pourquoi ?

– Oh, pour rien.

Le silence retomba. Epais. Malko s'étira.

– Je crois que je vais aller demander une chambre à l'hôtel, fit-il, je n'ai pas envie de retourner dans cet état à Santa Cruz. Demain, mes vêtements pourront être repassés.

Il se leva, mais Cindy l'arrêta d'un geste.

– Attendez. Vous pouvez rester ici.

Malko se força à sourire.

– C'est risqué. Si vous tirez sur moi quand j'essaie d'entrer dans votre chambre, qu'allez-vous faire si je viens dans votre lit ? Or, je n'en vois pas d'autre et je n'ai pas l'intention de dormir sur cette belle moquette blanche.

– Vous n'avez pas non plus l'intention de coucher avec moi ?

Elle avait employé un ton tellement naturel qu'elle le prit de court. Une lueur ironique, avec quelque chose en plus, flottait dans ses prunelles bleues. Malko se serait engagé dans un flirt verbal s'il n'avait pas brutalement remarqué un détail qui le glaça.

A la main gauche, Cindy Panufnik portait une énorme bague, un diamant rond entouré de petits brillants. Il repensa à l'hypothèse énoncée par Ann Langtry. Cette bague était assez importante pour dissimuler un dard enduit de poison...

– Ce serait une joie, fit-il, mais je ne me sens pas bien après ce qui est arrivé.

Il se baissa, commençant à ramasser ses affaires trempées. En se redressant, il trouva Cindy entre la porte et lui. Elle avait repris son pistolet et le braquait à hauteur de son estomac.

– A cette distance-là, fit-elle, je ne peux pas vous manquer.

Il réussit à sourire. Jaune.

– Vous voulez à ce point que je reste ?

Un sourire sensuel écarta les lèvres épaisses de Cindy Panufnik. Elle posa son pistolet et enlaça Malko, pesant de tout son corps. C'était décidément son jour. Ses formes étaient encore plus épanouies que celles d'Ann Langtry.

– Je me sens idiot, expliqua-t-elle, d'une voix pleine de douceur. Je ne pensais pas que vous seriez assez fou pour faire tout le voyage, simplement pour me dire bonsoir. Et puis, j'ai de bonnes raisons de réagir comme je l'ai fait. Il y a quelques jours, j'ai été victime d'une agression, un homme m'attendait dans le couloir en face de la salle de sport et a voulu m'étrangler. Je m'en suis sortie de justesse parce que des gens sont arrivés. Alors, des amis m'ont donné cette arme afin de me rassurer. Heureusement, je n'ai pas l'habitude de m'en servir, sinon, vous seriez mort.

Malko avait écouté ce conte de fées sans broncher. Cindy Panufnik avait l'air d'accepter le rôle d'amoureux transi qu'il lui servait sans soupçonner sa véritable qualité. Evidemment, il n'était pas censé faire la différence entre une arme normale et un pistolet utilisé seulement par des Services. Le Hi-Standard n'était en vente nulle part... La façon dont elle avait voulu le tuer en disait long sur sa panique, qui n'était pas celle d'une femme simplement effrayée elle aurait dû se contenter, une fois Malko tombé dans la piscine, d'appeler la réception. Seulement elle craignait qu'il ait vu ou entendu quelque chose...

Elle le regarda, une lueur amusée dans les yeux.

– Je vois que vous ne grelottez plus...

Cindy noua soudain ses bras autour de sa nuque. Il sentit alors un contact froid : le gros diamant rond de sa bague, juste sous son oreille. Tous ses muscles se tétanisèrent. Ann Langtry avait raison ! C'est ainsi que cela avait dû se passer avec Rupert Sheffield. Il continuait à sentir la houle du ventre de Cindy venant à sa rencontre, mais son cerveau était glacé.

Elle entrouvrit ses yeux bleus avec une expression trouble, provocante.

– Qu'attendez-vous ? demanda-t-elle.

Elle se balançait contre lui, faisant sentir son désir, les mains toujours nouées dans la nuque de Malko.

Brutalement, l'angoisse fut trop forte. D'un sursaut violent et rapide, Malko s'écarta, saisit le bras gauche de la jeune femme, l'éloignant de lui. Il lui immobilisa le poignet et, de l'autre main, lui arracha sa grosse bague qu'il jeta dans un coin de la pièce.

Avec une rapidité imprévisible, Cindy lui échappa et plongea vers le guéridon où se trouvait le pistolet. Malko se trouva tout à coup face au trou noir du canon.

Cindy Panufnik ne savait peut-être pas se servir d'une arme, mais elle tenait son pistolet avec fermeté et son doigt avait déjà poussé la détente à mi-course. Malko était à une fraction de seconde de l'éternité.

La fraction de seconde s'étira pendant ce qui sembla à Malko une éternité.

Ses yeux rivés à ceux de Cindy Panufnik, il avait l'impression de retenir son doigt sur la détente par la seule force de sa volonté.

Enfin, il vit l'index crispé sur la détente se relâcher imperceptiblement.

Le canon du long pistolet noir s'abaissa de quelques millimètres.

Les yeux bleus de Cindy flamboyaient encore d'un mélange de fureur et de crainte, mais il n'y avait plus dans ses prunelles cette envie de meurtre.

Enroulé dans sa serviette, Malko se sentait particulièrement vulnérable. Il fallait casser ce tête-à-tête explosif. Le mieux était d'attaquer.

– Cindy, depuis quand connaissiez-vous Rupert Sheffield ?

Les pupilles de la jeune femme se rétrécirent, mais elle ne baissa pas son pistolet. Après quelques secondes de silence, elle répliqua d'une voix chargée d'agressivité :

– Qu'est-ce que vous voulez dire ? Je ne connais personne de ce nom.

Malko garda son regard vrillé au sien.

– Cindy, martela-t-il, vous avez rencontré Sheffield à Londres et l'avez souvent revu depuis. Vous l'avez rejoint sur le *Discovery*, la veille de sa mort.

Elle ne répondit pas, lui jetant un regard noir. Puis sa main gauche se posa sur le téléphone.

– Je pense, dit-elle d'une voix lente, que vous risquez d'avoir pas mal d'ennuis avec la police espagnole quand ils sauront que vous vous êtes introduit dans ma chambre par effraction, que vous avez tenté de me violer et de me voler mes bijoux.

Malko ne se démonta pas.

– Cindy, vous êtes trop intelligente pour faire cela. D'abord, parce que vous aurez beaucoup de mal à justifier la possession de votre pistolet.

Ensuite, les marins du *Discovery* témoigneront. C'est vous qui risquez de gros ennuis. Parce qu'il y a de fortes chances pour que Rupert Sheffield ait été assassiné. Par une femme.

Cette fois, son regard se brouilla et le sang se retira de son visage.

– Vous êtes fou ! lança-t-elle.

– Appelez donc la police, suggéra Malko.

– Qui êtes-vous ? aboya Cindy Panufnik, le pistolet toujours braqué sur lui.

– Je travaille pour une compagnie d'assurances qui a un énorme

contrat sur Rupert Sheffield. Ils veulent savoir comment il est mort.

– Vous pouvez prouver ce que vous dites ?

Malko haussa les épaules.

– Dès demain matin, oui. Et vous savez bien que je n'en veux pas à vos bijoux. C'est vous qui êtes armée, pas moi.

Après une longue hésitation, Cindy Panufnik posa le pistolet sur le guéridon en verre et alluma une cigarette. Malko se plaça entre elle et l'arme avant de demander :

– Voulez-vous ramasser votre bague et me la donner, s'il vous plaît ?

Elle s'exécuta, le visage fermé, après avoir resserré son peignoir.

Malko prit la bague entre deux doigts et l'examina soigneusement, la triturant dans tous les sens, essayant de voir si elle ne comportait pas un ressort permettant de faire pivoter le chaton.

Après plusieurs minutes, il dut se rendre à l'évidence. Telle qu'elle était fabriquée, cette bague ne pouvait être truquée. Il la tendit à sa propriétaire.

– Vous n'avez pas d'autre bague, ici ?

Cindy Panufnik secoua la tête, en remettant sa bague.

– Non. Que signifie cette comédie ?

– Rupert Sheffield a peut-être été empoisonné, expliqua Malko. Une des façons de le tuer aurait pu être de lui injecter du poison avec un dard dissimulé dans une bague comme la vôtre. Son cadavre portait la trace d'une piqûre à la nuque. Comme vous étiez sur le *Discovery* la nuit où il est mort et que vous avez eu l'occasion de l'approcher de très près. Vous auriez pu facilement lui injecter ce poison.

Cindy Panufnik avait l'air sincèrement accablée.

– C'est fou ! soupira-t-elle. Ce n'est pas moi et je croyais qu'il était mort de mort naturelle, qu'il était tombé à l'eau et s'était noyé.

– Vous étiez bien sur le *Discovery* avec lui ?

Elle ne répondit pas directement, demandant à nouveau :

– Qui êtes-vous ?

– Je vous l'ai dit. Racontez-moi ce qui s'est passé.

Cindy Panufnik tira sur sa cigarette un long moment avant de reprendre.

– Il y a un peu plus d'une semaine, Rupert Sheffield m'a téléphoné en me disant qu'il avait envie de prendre quelques jours de repos sur son bateau et que cela lui ferait plaisir de me retrouver.

– Ça lui arrivait souvent de vous “convoquer” ainsi ?

– De temps en temps. Je l'aimais bien et il m'aimait bien.

– Vous avez donc accepté ?

– Oui. Il m'a offert un séjour de dix jours à cet hôtel. Il ne savait pas quel jour il arriverait. Dimanche, il m'a téléphoné ici, me prévenant qu'on viendrait me prendre mais qu'il ne resterait pas longtemps dans les parages.

« Cela s'est fait comme il m'avait dit. J'ai passé la seconde partie de la journée avec lui, dans sa cabine. »

« Il m'a dit qu'il ne pouvait pas dîner avec moi parce qu'il avait un rendez-vous d'affaires à Santa Cruz et ne pourrait pas m'emmener. »

– Vous ne lui avez pas demandé avec qui ? Cindy Panufnik lui jeta un regard ironique.

– On voit bien que vous ne connaissiez pas Rupert. Il avait horreur des gens trop curieux...

« J'ai diné dans ma cabine, et je me suis endormie. Rupert ne m'a pas fait signe. C'est le capitaine qui m'a réveillée le lendemain matin en m'annonçant que Rupert avait donné des ordres pour qu'on me ramène à terre. »

J'ai pensé qu'il dormait encore. Il avait souvent des sautes d'humeur.

C'est en lisant les journaux, le lendemain, que j'ai appris ce qui était arrivé.

– Pourquoi avoir caché votre présence à bord à la police ?

– Personne ne m'a rien demandé, fit-elle avec un sourire en coin.

– Pourquoi êtes-vous restée ici, à Tenerife ?

– J'ai un billet à date fixe. Ça me coûterait 500 livres de le changer. Je ne suis pas plus mal qu'à Londres. Tout mon séjour est payé d'avance. C'est son dernier cadeau à ce pauvre Rupert.

Tout cela collait parfaitement, à quelques détails près.

– Vous n'étiez pas étonnée qu'il ne vienne pas vous retrouver dans votre cabine ? interrogea Malko.

Cindy Panufnik eut une moue charmante.

– Bof ! Il avait soixante-huit ans... Et il était assez fantasque. Et puis, je n'allais pas m'envoler.

– Il y avait deux stewardesses à bord. Savez-vous s'il avait des rapports sexuels avec elles ?

Elle leva les sourcils.

– Je n'en sais fichtre rien, mais ce n'est pas impossible. Rupert aimait bien tirer un coup comme ça, sans préavis. En plus, comme il était vraiment très riche, on n'osait pas trop lui refuser. Surtout quand on travaillait pour lui.

– Vous n'avez rien entendu de spécial, cette nuit-là. Vous n'êtes pas sortie de votre cabine ?

– Non, j'avais pris de la *nautamine*. J'ai le mal de mer. Ça m'a assommée. On aurait pu le découper à la tronçonneuse, j'aurais rien entendu.

– Il avait l'habitude de se lever la nuit ?

– Il n'avait pas d'habitudes. Il faisait n'importe quoi. Quand il avait des soucis, il ne dormait pas de la nuit et s'effondrait ensuite.

Elle bâilla ostensiblement, nettement plus détendue.

– OK ! Maintenant que vous savez que je vais pas vous trucider avec

ma bague, et moi que vous n'allez pas m'étrangler, on pourrait peut-être se coucher, non ? Je suis crevée, après toutes ces émotions.

Malko faillit lui parler de son visiteur iranien, mais s'abstint. C'était son joker : il était intéressant de voir ce que Cindy Panufnik lui dissimulerait.

– Encore une chose, dit-il, cette histoire d'agression, c'est vrai ?

Le regard de la jeune femme s'assombrit.

– Et comment ! Regardez.

Elle s'approcha, désignant son cou où Malko distingua plusieurs taches violacées du côté des carotides.

Cela ressemblait effectivement à une tentative d'étranglement.

– Ça s'est passé comme je vous l'ai dit, expliqua-t-elle. Je rentrais du bar, seule. Le type m'attendait dans le passage couvert en face de la salle des sports. Une vraie bête. Il m'a mis les mains autour du cou et m'a poussée dans un renfonceur. D'abord, j'ai cru qu'il voulait me violer.

« Mais ce n'était pas ça qui l'intéressait... Alors, j'ai paniqué et réussi à hurler. Heureusement, deux mecs arrivaient. Il m'a lâchée. »

– On ne l'a pas rattrapé ?

– Non, il a filé.

– Vous ne l'avez pas reconnu ?

– Non, il avait un bas de femme sur le visage. Il était seulement très costaud.

– Aucune idée de la raison pour laquelle il a voulu vous tuer ?

– Aucune, il y a des dingues partout.

– Et ce pistolet ?

– Je vous l'ai dit, j'ai des copains ici, ils me l'ont prêté.

Là, on retombait dans le mensonge. Malko n'insista pas : d'ailleurs, Cindy, bâillant ostensiblement, se leva et fit glisser le satin de ses épaules avec un geste gracieux.

– On va faire dodo, dit-elle d'une voix de petite fille.

Il la rejoignit dans le lit ; classant mentalement ses nouvelles informations. Rupert Sheffield avait eu un rendez-vous la veille de sa mort, dont la police ne semblait pas être au courant. Selon toute vraisemblance, Cindy Panufnik ne l'avait pas tué, mais elle en savait assez pour inquiéter les assassins. Sa tentative de liquidation n'était pas une coïncidence. Cela n'existait pas dans le métier de Malko.

A son avis, elle avait encore beaucoup à dire. Et lui devrait retrouver son mystérieux visiteur iranien.

Il se glissa dans les draps et, aussitôt, Cindy vint se coller contre lui.

Elle lui rappelait Mandy la Salope, autre femelle douée pour la survie qui se fourrait toujours dans des histoires incroyables où elle n'était qu'à moitié coupable et n'avait pas plus de scrupules qu'un ayatollah en rut.

Ann Langtry sortit toute pimpante du consulat britannique et rejoignit Malko à la terrasse de leur café favori.

Toujours en jupe plissée.

– Vous m'avez fait raconter un gros mensonge, dit-elle gaiement.

Il l'avait appelée au consulat deux heures plus tôt, lui demandant de retrouver le propriétaire de la Fiat conduite par le visiteur de Cindy Panufnik.

A la Britannique, il avait expliqué avoir vu la voiture rôder autour du *Discovery*.

– Comment vous êtes-vous débrouillée ? demanda Malko.

– Oh, j'ai prétendu que le conducteur de cette voiture avait eu un accrochage avec un citoyen britannique qui voulait le retrouver.

– Bravo, approuva Malko. Vous avez pu l'identifier ?

Ann Langtry sortit un petit papier de sa poche.

– Oui. C'est une voiture de location, de chez *Budget*, conduite par un Turc. Cobori Hurayet. Touriste. Il est descendu à l'hôtel Plaza. Je pense qu'il n'a rien à faire dans cette histoire.

– Probablement, admit Malko.

Un Turc qui parlait persan et passait des vacances aux Canaries au mois de novembre, quand on savait que la Savama, les services de renseignements iraniens, utilisaient fréquemment des passeports turcs... Cela faisait un ennemi potentiel de plus, qui aurait pu liquider Rupert Sheffield. Le tout était de le retrouver. S'il ne s'était pas encore envolé. Et de savoir ce qu'il faisait avec Cindy Panufnik.

– Vous avez l'air déçu, remarqua Ann Langtry. On ne peut pas taper dans le mille à chaque fois. A propos, vous ne vous êtes pas intéressé à nos homologues du Mossad ?

– Pas encore, dit Malko. Mais je vais le faire.

Il fallait évidemment éclaircir la raison de la présence de cette équipe du Mossad à Tenerife. Mais Malko ne pouvait quand même pas se rendre sur le *Sundowner* pour se présenter. Pour l'instant, il n'avait qu'une idée en tête : filer à l'hôtel Plaza enquêter sur le mystérieux Cobori Hurayet.

Ann Langtry regarda sa montre.

– Il faut que je retourne au consulat maintenant, annonça-t-elle. Si je peux vous être utile à quelque chose...

Elle avait l'air si innocent que Malko eut du mal à lui poser la question suivante.

– Dites-moi, Ann, le Mossad est ici. Moi, je représente la CIA. Les services britanniques n'ont personne ?

Les yeux bleu porcelaine ne cillèrent pas.

– Et moi, remarqua-t-elle. Cela ne suffit pas ?

Elle se leva, lui adressa un sourire un peu coincé et s'éloigna. Malko regarda sa silhouette un peu lourde s'engouffrer dans l'immeuble du consulat. Elle mentait.

Le MI6 ne se fierait jamais à une débutante, fût-elle la nièce de Sir Douglas, pour une affaire aussi importante.

Apparemment, plusieurs Services attendaient Rupert Sheffield aux Canaries.

Où se trouvaient les Britanniques et que faisaient-ils ? Peut-être avaient-ils tout simplement recruté un membre de l'équipage du *Discovery* ce qui était encore plus simple. Malko se promit d'appeler Londres pour demander à la station si les Cousins avaient du nouveau. Maintenant, il voulait s'occuper du mystérieux Turc avec l'avantage de la surprise. Rupert Sheffield mort, qu'est-ce qui pouvait retenir tant de gens à Tenerife ?

Des gens allaient et venaient sans cesse dans le petit hall en marbre de l'hôtel Plaza, modeste établissement dans le haut de la Plaza de la Candelaria tout en longueur, non loin du port et de la Plaza España. La voiture de Cobori Hurayet était garée sur le terre-plein central, juste en face de l'hôtel. Malko, installé dans la sienne depuis près d'une heure, attendait que son propriétaire se montre.

Son poulx s'accéléra. Deux moustachus venaient d'émerger du Plaza

et se dirigeaient vers la Fiat. L'un d'eux était Cobori Hurayet. Le teint clair, les cheveux clairsemés, une fine moustache et de grosses narines rondes.

Son compagnon avait plus le type oriental avec la classique grosse moustache et les cheveux noirs épais. Au moment où ils entraient dans la voiture, il furent rejoints par un troisième homme, véritable "clone" du compagnon de Cobori Hurayet. Celui-ci descendit vers la Plaza España et vira ensuite dans l'Avenida Francisco La Roche.

Malko démarra aussitôt à leurs trousses.

Les deux véhicules suivirent la grande avenue longeant le port, puis, deux kilomètres plus loin tournèrent à gauche, montant la rambla del General Franco, en direction du Mencey. Au lieu de tourner à droite dans la petite rue menant à l'entrée principale de l'hôtel, la Fiat stoppa en face, là où il n'y avait aucune issue. Le "clone" descendit et s'éloigna à pied, s'engouffrant aussitôt dans la rue menant au Mencey.

Malko suivit la voiture qui avait redémarré. Celle-ci remonta encore un peu la Rambla, puis fit demi-tour au carrefour suivant, vers l'hôtel. Elle se gara ensuite sur le trottoir en face du Parc Garcia Sanabria et ses deux occupants en sortirent.

Ils se séparèrent aussitôt. Le moustachu s'éloigna dans une allée du parc tropical et Cobori Hurayet monta à pied vers le Mencey. Malko demeura dans sa voiture, intrigué que signifiait ce manège ?

Cinq minutes plus tard, le moustachu revint sur ses pas et passa devant lui se dirigeant à son tour vers le Mencey où il entra.

Cette fois, c'était clair, les trois hommes avaient rendez-vous à l'hôtel, mais ne voulaient pas y arriver ensemble !

A son tour, il alla se garer devant l'hôtel et pénétra dans le hall où un groupe de touristes juste arrivés s'ébrouaient, excités à l'idée de tout ce qu'ils allaient découvrir. Aucune trace des trois hommes. D'un regard rapide il inspecta le bar vide, à gauche, puis les grands salons, à droite, le jardin d'hiver et même le local des cabines téléphoniques. Il se maudit d'avoir trop attendu. Ils devaient déjà se trouver dans une chambre et cela allait être très difficile de les repérer dans cet hôtel immense.

Il n'avait plus qu'à regagner sa chambre. D'abord pour appeler Cindy Panufnik qu'il avait quittée à l'aube. Ensuite pour prévenir la station de Londres des derniers développements.

Il emprunta le grand couloir longeant la "breakfast room" et les salles de conférence, puis tourna à gauche. Plusieurs ascenseurs desservaient les étages à différents endroits, toujours vides.

Il descendit au troisième, croisa une femme de chambre et se dirigea vers sa chambre.

Un glissement de pas derrière lui le fit se retourner. Un flot d'adrénaline envahit ses artères. Le "clone" venait de surgir,

probablement arrivé par un autre ascenseur. Malko fut frappé par la largeur de ses épaules et son air méchant. Il avançait en direction de Malko, un vague sourire aux lèvres.

D'un coup, Malko comprit la raison de la présence des trois hommes au Mencey.

Hâtant le pas il tourna l'angle du couloir et s'arrêta net. Deux hommes devisaient à voix basse, à cinq mètres de sa chambre. Cobori Hurayet et l'autre moustachu. Une femme de ménage était en train de s'affairer dans le couloir avec un énorme chariot, entrant et sortant des chambres. Malko en profita pour se diriger vers le fond. Sa chambre était la dernière. Pour la rejoindre, il devait passer devant les deux hommes qui continuaient à bavarder sans s'occuper de lui.

Il les frôla, sentit une odeur d'eau de toilette trop forte, puis s'arrêta pour mettre la clef dans sa serrure, tous ses sens en éveil. Du coin de l'œil, il aperçut le "clone" qui s'approchait. La tension était brusquement montée. Cobori Hurayet avança alors vers lui, avec un sourire chaleureux. Si le regard de Malko était resté fixé sur son visage, il n'aurait pas vu le poignard très fin qui venait de surgir au bout de son bras, descendant de l'intérieur de sa manche.

Le "Turc" fit un pas de plus, son bras balaya l'air et la pointe de son poignard passa à quelques millimètres de la gorge de Malko !

Ce dernier fit un bond en arrière. Piégé. Les trois hommes lui coupaient toute retraite. Il tourna la tête et aperçut, à travers la fenêtre du couloir, un escalier d'incendie extérieur, comme aux Etats-Unis. Le chariot de la bonne était toujours là, le long du mur. Malko s'en empara et, s'en servant comme d'un bélier, coinça violemment son agresseur contre le mur. Frappé en pleine poitrine, Cobori Hurayet poussa un « han » de douleur, le souffle coupé.

Le temps d'ouvrir la fenêtre et de bondir sur la plate-forme métallique extérieure, le moustachu s'élança et tenta de le rattraper par sa veste.

Cobori Hurayet lança une interjection en persan, sur un ton furieux.

Malko fonça, déchirant sa veste mais réussissant à poser le pied sur le premier barreau de l'échelle verticale. Juste à temps. Hurayet, ayant repoussé le chariot, avait bondi sur la plate-forme métallique. Il se pencha, tentant de trancher les doigts de Malko agrippé à l'échelle.

Celui-ci descendit comme un singe. Arrivé au dernier échelon, il se pendit par les mains et se laissa tomber à terre dans la ruelle bordée de vieilles maisons. Il leva la tête.

Ses trois agresseurs avaient disparu.

Le pouls encore en folie, il fit le tour de l'hôtel en courant. Maintenant, il comprenait pourquoi les trois hommes avaient pris tant de précautions pour entrer au Mencey, évitant d'être repérés ensemble : ils venaient tout simplement l'assassiner...

Lorsqu'il déboucha sur les Ramblas, la Fiat avait disparu. Il rejoignit sa voiture, garée en face de l'hôtel. Il avait désormais une très bonne raison de revoir la pulpeuse Cindy Panufnik. Il était certain que le faux Turc ne l'avait pas repéré au Jardin Tropical. Donc, c'était la douce Cindy qui lui avait mis ces tueurs aux trousses.

Un soleil radieux arrivait à rendre presque gaies les plages artificielles de sable noir de Los Cristianos. Sur le grand aéroport international Reina Sofía, en contrebas de l'autoroute, un charter était en train d'atterrir.

Depuis que deux Boeing 747 s'étaient malencontreusement heurtés en manœuvrant sur le minuscule aéroport Los Rodeos, tuant environ six cents personnes, les promoteurs immobiliers de Tenerife avaient consenti à investir une petite partie de leurs profits pour construire cet aéroport ultra-moderne : un touriste mort est un client perdu.

Malko se gara en face du Jardin Tropical. Un arrivage de Danois encombrait le hall et il put vérifier sans se faire remarquer que la clef du 776 n'était pas au tableau. Cindy Panufnik était encore dans sa chambre.

Il emprunta le dédale des escaliers et des terrasses, passa devant la salle de sports bourrée d'athlètes en pleine action et frappa à la porte de la chambre. Aucune réponse. Il descendit alors inspecter la piscine, le bar et la rivière. Pas de Cindy... Il se souvint soudain qu'elle avait mentionné son goût pour la culture physique et revint sur ses pas. Son calcul était bon. Cindy, un bandeau rose retenant ses cheveux noirs, était allongée sur un instrument de torture chromé, retenue par une large ceinture de cuir à la hauteur de la taille. Le jeu consistait à se redresser en tirant sur des barres lestées d'énormes poids. Après cela, elle pourrait participer à des championnats de sumo.

Son maillot une pièce détaillait ses formes avec précision et tous les mâles présents semblaient sérieusement perturbés dans leurs exercices. Malko observa la scène un moment. Il y avait bien des vestiaires, mais le peignoir ivoire de Cindy était pendu à une patère accrochée au mur, juste à côté d'elle, avec ses mules transparentes. Elle était venue en voisine.

Il s'avança, aussitôt accueilli par un balèze moustachu en tricot de corps à grosses mailles qui lui lança :

– *Buenas dias, señor, que quieres ?*

Il désignait d'un geste large l'éventail des instruments de torture.

Malko sourit sans répondre et se dirigea droit vers Cindy, en train de soulever une centaine de kilos, le visage déformé par l'effort. Elle réussit quand même à lui adresser un sourire plein de sensualité. Les

poids reposés, elle lança avec ironie :

– Je me fais belle pour vous...

Le tricot de corps déboula :

– Señor ! dit-il, vous ne pouvez pas rester ici, si vous ne faites pas de sport.

– Allez m'attendre au bar, proposa Cindy.

Malko allongea la main vers le peignoir et plongea la main dans la poche.

Sentant aussitôt les contours d'une clef qu'il sortit d'un geste naturel.

– Je t'attends dans ta chambre, *querida* ! lança-t-il avec désinvolture.

Il tourna le dos sans attendre la réaction de Cindy et fonça vers le couloir.

A peine dans la chambre, il s'y enferma, laissant la clef dans la serrure.

Il lui fallut moins d'une minute pour trouver le pistolet, dissimulé au fond d'un vanity-case en crocodile, sous une pile de produits de beauté garantissant une jeunesse éternelle. Il y avait aussi un stock impressionnant de préservatifs de toutes les couleurs. Il examina l'arme.

C'était bien un Hi-Standard calibre 22, dont le chargeur comptait encore six cartouches. Le numéro de série avait disparu, rongé à l'acide. Une arme intraquable.

Comment Cindy s'était-elle procurée une telle arme ? Seul le faux Turc avait pu la lui avoir donnée.

Il glissa le pistolet dans sa ceinture, à la hauteur de la colonne vertébrale et remit le vanity-case en place.

Cindy Panufnik était déjà en train de tambouriner à la porte. Dès qu'il ouvrit, elle fit irruption dans la pièce comme une furie et Malko ne sauva ses yeux que de justesse.

– Qu'est-ce qui vous prend ? rugit-elle.

– Vous m'aviez dit de vous attendre, fit suavement Malko.

Sans répondre, elle se rua sur le vanity-case et le renversa carrément sur le lit, tournant ensuite vers Malko un regard assombri par la fureur.

– Rendez-le-moi tout de suite.

Il s'approcha et lui montra la déchirure qui transformait sa veste en robe de chambre.

– Vous voyez ceci ? Ce sont vos amis iraniens qui me l'ont fait. Si j'avais eu moins de chance, je serai mort égorgé. Ils m'attendaient à mon hôtel. Vous êtes la seule à avoir pu les renseigner.

Les traits de Cindy Panufnik s'étaient tirés, son menton tremblait, son regard ne savait plus où se poser. Nerveusement, elle alluma une cigarette et lança enfin d'une voix croassante :

– Je ne comprends pas, je ne pensais pas qu'ils vous voulaient du

mal.

Malko s'assit en face d'elle dans un fauteuil.

– Cindy, j'étais sur le balcon lorsque Cobori Hurayet vous a rendu visite dans la chambre hier soir... Comme je ne parle pas le persan, je n'ai pas compris ce que vous vous disiez, mais je suis certain que vous allez me l'expliquer.

Le visage de Cindy s'était encore défait. Elle releva la tête.

– Vous ne travaillez pas pour les assurances ?

– Non.

Elle fondit en larmes. Vieille défense féminine. Malko la laissa se calmer puis demanda d'une voix douce mais ferme :

– Racontez-moi tout depuis le début, ce sera plus facile. Et ne mentez pas.

Il fallut encore à la jeune femme quelques secondes pour se décider.

– C'est très simple, expliqua-t-elle, ma mère est iranienne. Elle a connu mon père qui était polonais lorsqu'elle était à Varsovie exclue à cause de son appartenance au parti Toudeh. J'ai appris le polonais et l'iranien en même temps.

« Un jour, il y a longtemps, j'ai dit à Rupert que je parlais iranien. Il a été très intéressé. Il m'a emmenée à une réunion d'affaires à Zurich et a pu vérifier que je disais vrai. »

– Qui y avait-il à cette réunion ?

– Des businessmen iraniens et des gens proches de l'ayatollah Khomeiny, dit-elle. C'était en 1985.

– Il s'agissait d'armes ?

– Oui.

On revenait à l'*Irangate*.

– Après, continua-t-elle, je me suis occupée des liaisons pour des affaires que je ne comprenais pas toujours. Cela partait d'un trust au Liechtenstein et se répartissait sur des sociétés à un peu partout dans le monde. Certaines étaient contrôlées par Rupert, d'autres par les Iraniens : il y avait de très grosses sommes engagées. Voilà.

– Comment voilà ! Nous sommes six ans plus tard.

– C'est vrai, avoua-t-elle de mauvaise grâce. J'ai revu les Iraniens à plusieurs reprises. Ils m'utilisaient comme intermédiaire lorsqu'ils désiraient contacter Rupert discrètement et aussi pour aider certains de leurs amis à Londres, quand ils étaient de passage.

– Et ensuite ?

– Ils m'ont proposé de l'argent pour travailler pour eux. Les renseigner sur ce que faisait Rupert.

– Et vous avez accepté ?

– Non, non, protesta-t-elle mollement.

Le tableau commençait à être plus clair.

– Que s'est-il passé ces dernières semaines ?

– Je ne sais pas comment. Ali, celui qui a un passeport turc – c'est toujours lui que je voyais –, a appris que Rupert venait aux Canaries. Il m'a parlé à Londres et m'a demandé de m'y rendre pour eux.

– Pourquoi ?

– Pour servir d'intermédiaire. Ils cherchaient depuis un moment à joindre Rupert qui les évitait.

– Pourquoi ?

– Je ne sais pas.

– Donc, conclut Malko, vous avez accepté de venir. Ils vous ont payé le voyage.

– Oui, avoua-t-elle dans un souffle. Cela s'appelait manger à tous les râteliers. Les cigarettes s'empilaient dans le cendrier, à peine fumées.

– Vous avez parlé à Rupert Sheffield de la présence des Iraniens ?

– Oui. Il est entré dans un violente colère. C'est pour ça qu'il n'est pas venu me voir dans ma cabine. Il m'a dit que c'étaient des salauds et des menteurs, qu'il ne voulait plus travailler avec eux.

– Ce n'est pas eux qu'il est allé voir, le soir où il était à terre ?

– Non. Ou alors Ali m'a menti. Mais je ne crois pas, il était comme fou quand il a débarqué chez moi, le jour où les journaux ont annoncé la disparition de Rupert. Il croyait que c'était un trick pour leur échapper.

Il ne s'est calmé que lorsqu'on a retrouvé le corps.

On avançait.

– Et le pistolet ? demanda Malko.

– C'est Ali qui me l'a donné.

– Vous avez vraiment été attaquée ?

– Oui. Et j'ai l'impression de savoir par qui.

Le sang battit plus vite dans les artères de Malko.

– Par qui ?

– Un des marins du *Discovery*. Un énorme type qui s'appelle George. Je l'ai reconnu à sa carrure.

George Green, le stringer de la CIA ! Ça devenait de plus en plus touffu...

Si elle disait la vérité. A vérifier.

– Pourquoi ce George vous aurait-il attaquée ?

Cindy écrasa un nouveau mégot dans le cendrier.

– Je ne sais pas. Il travaille pour les Américains.

– Qui vous a dit cela ? sursauta Malko.

– Ali. Il pense que les Américains ont assassiné Rupert. Il est furieux.

– Pourquoi lui avoir parlé de ma visite ?

– J'ai eu peur qu'il l'apprenne. C'est un type dangereux.

On tournait en rond.

– Que leur avez-vous dit à mon sujet pour qu'ils essaient de me tuer ?

Cindy répondit tellement dans un souffle qu'il eut du mal à la comprendre.

– Que vous ne deviez pas être ce que vous disiez. Et que vous aviez peut-être écouté ma conversation avec Ali.

Voilà pourquoi ils s'étaient attaqué à lui immédiatement.

– Vous savez s'ils ont une infrastructure sur place ? demanda-t-il.

– Non.

Elle s'était reprise et il n'en tirerait rien de plus. Pour le moment.

– Très bien, dit-il. Je retourne à Santa Cruz. Je reviendrai vous voir ce soir.

Elle ne réagit pas quand il sortit de la chambre. Coûte que coûte, il fallait établir un contact avec les Iraniens. A fond sur l'autoroute, il ne mit pas plus de trente minutes pour rejoindre Santa Cruz. Il se gara en double file devant l'hôtel Plaza et fonça à la réception.

– Le señor Hurayet, demanda-t-il.

La fille arbora un sourire désolé.

– Il est parti avec ses deux amis, il y a juste une demi-heure ! Ils ont dit qu'ils quittaient l'île.

CHAPITRE VIII

Malko réussit à dissimuler sa déconvenue sous un sourire.

– Je suis un de leurs amis. Savez-vous où ils sont partis ?

L'employée de l'hôtel, probablement séduite par ses yeux d'or, ne se fit pas prier.

– Le señor Hurayet m'a dit qu'il prenait le vol de Madrid qui part de l'aéroport Los Rodeos. Si vous vous dépêchez, vous pouvez peut-être les rattraper.

Trente secondes plus tard, il dévalait l'avenida Jose Antonio Primo de Rivera, pour rattraper Tres de Mayo, l'immense avenue menant à l'Autopista del Norte et à l'aéroport. Le calme plat. Pas le moindre vol en partance.

Par acquit de conscience, il téléphona à l'aéroport international. Là, il y avait deux vols, un Lufthansa pour Francfort, et un British Airways. Son prochain coup de fil fut pour Ann Langtry. Cela ne le réjouissait pas de mettre le MI6 au courant de son enquête, mais il n'avait plus le choix.

Dès qu'il eut la jeune femme en ligne, il lui annonça :

– C'est encore au sujet de ce Turc. Cobori Hurayet, que j'avais vu rôder autour du *Discovery*. Il aurait quitté Tenerife ce matin, soit par Lufthansa, soit par British Airways. Pouvez-vous le vérifier ?

– Je vais essayer, promit la jeune Britannique. Rappelez-moi dans deux heures. Mais je crois que vous faites fausse route... Ou que vous n'aimez pas les Turcs.

– Je les adore, affirma Malko, pensant à Elko Krisantem.

A peine l'appareil raccroché, il se rua de nouveau dans sa voiture. Il avait décidément beaucoup de questions à poser à Cindy Panufnik. Elle en savait sûrement plus sur ce commando iranien.

Tout en roulant sur l'autopista du bord de mer, il se mit à réfléchir.

Rupert Sheffield mort, qu'est-ce qui poussait les Iraniens et le Mossad à demeurer à Tenerife ?

Cindy Panufnik finissait de s'habiller lorsqu'on frappa à sa porte. Elle ouvrit, laissant l'entrebâilleur, et aperçut le visage souriant de l'homme qui se faisait appeler Cobori Hurayet.

– Il faut que je te parle ! lança l'Iranien. C'est urgent.

La jeune femme referma le battant pour dégager l'entrebâilleur et rouvrit.

Le faux Turc était accompagné d'un de ses compagnons, Salameh.

– Que se passe-t-il ? demanda-t-elle. Ali entra sans répondre, allant vers la fenêtre. Cindy le suivit des yeux automatiquement, ne prêtant

aucune attention à l'autre. Elle n'eut même pas le temps d'avoir peur. Salameh leva le bras et sa manchette lancée à toute volée frappa Cindy à la nuque, l'assommant net. Salameh plongea vers elle, la rattrapant avant qu'elle ne touche le sol. La tenant sous les aisselles, il la tira alors jusqu'à la salle de bains, tandis que le chef du commando, après avoir enfilé une paire de gants, commençait une fouille en règle.

Salameh allongea la jeune femme sur le carrelage, sortit de sa ceinture un poignard à lame mince jumeau de celui utilisé contre Malko, et se plaça debout derrière elle. Réunissant ses cheveux dans sa main gauche, il lui tira la tête en arrière et, de la droite, lui trancha la gorge, comme on égorge un mouton.

Cindy émit un faible gargouillement, son corps tressaillit et le sang jaillit des deux carotides à l'horizontale. Salameh jeta une serviette sur l'affreuse plaie et rentra son poignard, après l'avoir essuyé à la serviette. Il quitta la salle de bains, refermant la porte derrière lui.

Cobori Hurayet lui adressa un regard dépité.

– Je n'ai rien trouvé, annonça-t-il en persan. Et le pistolet a disparu.

A vrai dire, il n'avait guère d'espoir de trouver quoi que ce soit.

L'exécution de Cindy Panufnik était une précaution pour couper la piste remontant jusqu'à eux. Après avoir vérifié que le couloir était vide, les deux hommes quittèrent la pièce. Le chef du commando emportait avec lui le carnet d'adresses de la jeune femme contenant plusieurs numéros de téléphone la reliant à eux.

Au moment où Malko arrivait devant la porte de Cindy Panufnik, une femme de chambre l'ouvrait avec son passe pour faire le lit. Elle s'effaça devant Malko et ce dernier pénétra dans la pièce. Le désordre qui y régnait le frappa immédiatement. Son pouls s'accéléra. La clef de la chambre était sur le guéridon. Il frappa à la porte de la salle de bains. Aucune réponse.

Lorsqu'il poussa le battant, l'odeur fade et écoeurante du sang lui apprit ce qui s'était passé, avant même qu'il découvre le corps exsangue baignant dans une mare rouge.

Malko contempla le visage figé de Cindy Panufnik, écoeuré. Qui était responsable de ce massacre ? La méthode utilisée semblait écarter d'emblée le Mossad.

Ses tueurs utilisaient exclusivement des armes à feu de petit calibre.

Il repensa à l'agression dont Cindy Panufnik prétendait avoir été la victime et qu'elle attribuait à George Green. Il serait facile de savoir si le stringer de la CIA était à bord au moment du meurtre. Et puis, quelle raison avait-il de liquider Cindy ? C'est lui qui avait mis Malko sur sa piste... Il ne restait plus que les Iraniens. C'était bien dans leur

méthode. Le meurtre de Cindy pouvait être une vengeance ou plus probablement une mesure de prudence.

Après avoir vérifié que la femme de chambre n'était pas en vue, il ressortit de la chambre et traversa l'hôtel.

Les Iraniens allaient-ils quitter Tenerife ou se planquaient-ils quelque part ? Cindy morte, il n'avait plus qu'un seul moyen de découvrir la raison de leur présence dans l'île : les retrouver et les faire parler. Sans négliger le fait qu'ils avaient déjà essayé une fois de le liquider. Là aussi, pourquoi ?

Plus son séjour se prolongeait, plus les points d'interrogation se multipliaient. Il ignorait toujours qui avait tué Rupert Sheffield. Le Mossad ? Les Iraniens ? Le MI6 ? L'assassinat brutal de Cindy prouvait que la mort du milliardaire n'avait pas réglé le problème. Le mystère le ramenait toujours au *Discovery*. Couvé par l'équipe du Mossad.

Le cerveau de Malko bouillait lorsqu'il s'engagea dans la rampe menant à la Darsena Pesquera. Son seul informateur sûr était George Green. Il fallait le recontacter coûte que coûte. Peut-être sortait-il du *Discovery* avant le soir, heure du rendez-vous prévu. Hélas, le bar-restaurant était vide.

Malko alla jusqu'à la cabine téléphonique en face et appela Ann Langtry.

– Votre ami turc ne s'est pas embarqué sur les vols indiqués, annonça-t-elle. Il doit se dorer au soleil de Las Americas.

Malko remercia et raccrocha.

Ou bien les Iraniens avaient une infrastructure locale, ou ils avaient trouvé refuge dans une des milliers de chambres d'hôtels vacantes en cette saison.

Il n'avait pour l'instant aucun moyen de les retrouver.

Dépité, il s'assit à une table extérieure du bistrot, réchauffée par un pâle soleil d'hiver.

En attendant George Green.

Au bout d'une heure, il n'avait vu personne, à part quelques bruyants navigateurs britanniques. Il décida d'aller faire un tour du côté du *Discovery*. Alors qu'il se trouvait à une vingtaine de mètres du yacht, une brune apparut à la coupée et sauta sur le quai. Les cheveux noirs tirés, un pull ample et des jeans. Elle s'éloigna à pied. A peine était-elle passée devant le *Sundowner* qu'un homme brun à la mâchoire chevaline émergea du voilier du Mossad et sauta sur le quai. D'un pas nonchalant, il emboîta le pas à la fille en jeans...

Quelques secondes plus tard, un taxi apparut et stoppa en face du bistrot.

La brune s'en approcha, échangea quelques mots avec le chauffeur et y monta. Malko eut tout juste le temps de regagner sa voiture. Il s'apprêtait à faire demi-tour quand il entendit frapper à sa vitre.

Souriant, le brun à la mâchoire chevaline lui faisait signe de la baisser.

Malko s'exécuta.

– Pardon, sir, demanda l'autre en mauvais anglais, vous n'allez pas en ville ? Mon amie ne m'a pas attendu, elle vient juste de partir en taxi...

C'était un comble...

– Montez, dit Malko.

Quelques minutes plus tard, ils eurent rattrapé le taxi. Ils remontèrent les Ramblas, l'un suivant l'autre, et le taxi tourna dans la petite rue menant au Mencey, s'arrêtant devant l'entrée.

– Vous pouvez me laisser là, proposa le passager de Malko.

– Je vais aussi à l'hôtel, annonça ce dernier.

L'homme brun grimpa le perron où la fille en jeans avait disparu. Malko alla se garer plus haut et revint sur ses pas, de plus en plus intrigué. Il ne vit pas son passager dans le hall, par contre, après avoir tourné dans le bar et les salons, il aperçut la brune coincée dans une cabine téléphonique du local de télécommunications.

Sans hésiter, il pénétra dans le réduit à son tour et demanda à la standardiste la station de Londres. Surveillant du coin de l'œil l'autre cabine. L'employée nota son numéro juste sous celui de la brune. Malko n'eut guère le temps de parler, la brune avait déjà terminé. Ils sortirent en même temps de leurs cabines respectives et elle lui décocha un regard perçant. Elle avait un beau visage ovale, sans maquillage, et une grosse poitrine.

Ce ne pouvait être qu'une des deux stewardesses du *Discovery*. D'après son physique, Nadia Kowalski.

Elle s'éloigna après avoir payé et se retourna alors que Malko était en train de regarder à l'envers la feuille où la standardiste inscrivait les numéros demandés. Il arriva à déchiffrer celui qu'elle avait appelé 91-202-9735-120. Un numéro à Washington D.C., la capitale fédérale des USA.

Malko la suivit, la rejoignant au moment où elle montait dans un des taxis en stationnement devant l'hôtel. Il prit sa voiture et fila le taxi.

La brune le mena droit au *Discovery*. Malko s'arrêta et descendit de voiture pour se trouver pratiquement nez à nez avec George Green, appuyé au bastingage du pont inférieur.

Le stringer de la CIA ne broncha pas. Malko lui adressa un regard appuyé, espérant qu'il comprendrait le message... Il repartit, stoppa en face du bistrot et s'installa à nouveau à l'une des tables de la terrasse.

George Green arriva un quart d'heure plus tard, l'air furieux, et s'assit à côté de Malko.

– Faut pas venir si près du bateau, grogna-t-il. Le capitaine pourrait vous repérer.

– J'avais pris en filature la brune qui est sortie du taxi. C'est bien Nadia Kowalski ?

– Oui.

– J'ai retrouvé Cindy, annonça Malko.

– Qu'est-ce qu'elle vous a dit ?

– Pas grand-chose. Et elle a été assassinée ce matin...

Il raconta au stringer de la CIA les derniers événements. Ce dernier sembla estomaqué par la présence des Iraniens.

– Des Iraniens ! J'en ai jamais vu dans les parages.

– Ils ne sont pas les seuls, ajouta Malko. Quand Nadia Kowalski est partie, elle a été suivie par un agent du Mossad.

La mâchoire du gros homme faillit se décrocher. De nouveau, il fallut que Malko s'explique. Aussitôt, l'Américain explosa :

– C'est eux qui ont fait la peau de Rupert Sheffield ! Ces salauds nous détestent.

Malko coupa net sa fureur en demandant :

– Qu'allait faire Nadia en ville ?

– Téléphoner à son copain, dit le marin. Elle avait demandé l'autorisation au capitaine. Il ne veut pas qu'on passe des communications privées à partir du bateau. Alors, qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

– Je vais essayer de retrouver ces Iraniens, dit Malko. J'aurai peut-être ensuite besoin de vous. Voyons-nous demain matin ici à la même heure.

– Je suis convoqué chez la juge espagnole, annonça George Green. C'est au bout du monde, dans un petit bled du sud, Granadilla, dans la montagne. On pourrait se retrouver dans le café juste en face du palais de Justice. C'est plus discret qu'ici, surtout si les *Schlomos* sont dans le coin. Vers quatre heures.

– Va pour Granadilla, accepta Malko. Ils se séparèrent aussitôt.

En remontant dans sa voiture, Malko accrocha un reflet éblouissant : un rayon de soleil qui se réfléchissait dans ce qu'il prit d'abord pour un miroir sur le pont du *Sundowner*. Une fraction de seconde plus tard, il réalisa qu'il s'agissait d'une paire de jumelles tenue par un des Israéliens.

Malko se trouvait dans sa chambre lorsqu'un message fut glissé sous sa porte. Quelques mots en anglais. « On vous attend au bar ».

Ce pouvait être Ann Langtry. Ou un piège. Après avoir glissé le pistolet de Cindy dans sa ceinture, il descendit. Il y avait pas mal de

monde au bar en L et il en fit le tour sans voir personne de connaissance. Finalement, il s'installa dans un des sièges bas qui se trouvaient face au comptoir.

Observant les gens. Beaucoup d'Espagnols. Le bar du Mencey était un des endroits "in" de Santa Cruz.

Presque toutes les femmes avaient les jambes dissimulées par d'étranges fuseaux de ski, très collants sur les fesses, ce qui donnait au bar une allure insolite de station de sports d'hiver, en plein océan Atlantique.

Qui pouvait bien désirer le rencontrer ? Il était encore en train de se le demander lorsqu'une femme d'une quarantaine d'années, habillée, elle, d'un tailleur sombre et de bas noirs, les poignets cliquetant de bracelets, fit son apparition. Elle balaya la salle du regard, aperçut Malko et marcha sur lui d'un air décidé comme si elle l'avait connu toute sa vie.

Il se leva instinctivement et elle lui tendit la main avant de s'asseoir.

– Pouvez-vous me commander un Cointreau "on ice" avec trois glaçons, demanda-t-elle d'une voix bien timbrée, sans préambule.

Son accent était indéfinissable.

– Qui êtes-vous ? demanda Malko.

L'inconnue eut un geste nonchalant qui fit cliqueter ses bracelets.

– Appelez-moi Sarah. Cela n'a pas beaucoup d'importance.

Sarah. Un prénom juif... Malko passa la commande au garçon, puis se tourna vers l'inconnue.

– Que voulez-vous ?

– Ce sont vos gens qui ont éliminé Rupert Sheffield, dit-elle à voix basse. Ils ne se sont pas contentés de le tuer. Ils ont dérobé les documents que nous lui avions remis la veille au soir. Ceux-ci sont extrêmement confidentiels et pourraient être dommageables pour un pays qui nous a fait confiance s'ils étaient rendus publics. Nous les voulons.

– Vous travaillez pour Israël ?

– Oui.

– Et l'autre pays, c'est l'Iran ?

– Oui.

Les Ayatollahs ne devaient pas tenir plus que les Américains à voir surgir les fantômes de l'*Irangate*.

Malko scruta Sarah avec encore plus d'attention.

– Vous savez donc qui je suis ?

Sarah laissa tomber avec un sourire amusé.

– Vous appartenez à la CIA. Vous vous appelez Malko Linge et vous êtes un chef de mission renommé.

– D'accord, dit Malko, mais je n'ai rien à voir avec la mort de Rupert Sheffield. Et encore moins avec ces documents.

Sarah eut un léger haussement d'épaules et se pencha par-dessus la table avec un sourire ironique.

– Mr. Linge, je sais que vous n'avez pas tué Mr. Sheffield. Nous savons aussi que vous êtes venu à Tenerife pour récupérer les documents volés par votre équipe. Nous les voulons.

Malko était stupéfait par son culot.

– Vous vous prépariez à torpiller l'administration Bush à l'aide de ces documents, remarqua-t-il. Même si je les avais, je ne VOUS les remettrais pas. Pour que vous recommenciez...

– Nous ne recommencerons pas, promit l'israélienne. Cela ne pouvait se faire qu'avec Rupert Sheffield. Mais nous ne voulons pas que vous vous en serviez contre les iraniens. Les conséquences seraient extrêmement graves.

– Pourquoi vos chefs n'ont-ils pas dit cela aux responsables américains ? objecta Malko. C'est à ce niveau que cela doit se traiter.

Sarah secoua la tête.

– Non, dit-elle fermement. Si ces documents quittent Tenerife, nous ne les reverrons jamais. Nous exigeons que vous nous les remettiez.

Malko sonda son regard impassible.

– Même si je les avais, et si je voulais vous les rendre, observa-t-il, ce n'est pas de mon ressort.

L'israélienne lui adressa un sourire plein de fiel.

– Nous le savons. Aussi, nous avons décidé de vous motiver. Vous avez trois jours pour nous remettre les documents transmis par notre Service à Rupert Sheffield.

– Et si je n'en fais rien ?

Malko était partagé entre la fureur et la stupéfaction.

– Vous le paierez, dit-elle. Du prix le plus élevé...

– Il suffit qu'en sortant d'ici j'appelle Langley et que je rapporte cette conversation pour créer un sérieux problème, dit-il. En principe, nous sommes alliés.

– Vous êtes très naïf, Mr. Linge, laissa tomber Sarah. Il est évident que dans ce cas, nous jurons n'avoir jamais tenu de tels propos. Et ne me dites pas que vous ne pouvez pas, vis-à-vis de vos chefs. Nous pourrions très bien avoir trouvé ces documents avant vous. J'espère pour vous, d'ailleurs, que vous ne vous êtes pas vanté auprès de ceux qui vous ont envoyé ici qu'ils étaient en votre possession. Cela rendrait votre position très très difficile...

Elle se leva, après avoir pris le temps de finir son Cointreau “on ice”.

Malko l'observait, songeur. Israël avait toujours nié officiellement avoir frappé ses ennemis dans des actions antiterroristes.

Cependant, le Mossad avait une branche ultra-secrète, le Kidon, qui ne comportait que trois équipes de douze hommes. Ceux-ci parcouraient le monde, divisés en *meisadas*, éliminant les ennemis

d'Israël. La femme qui avait abordé Malko devait être une *sayan*, agent dormant, obligatoirement juif, à qui l'on confiait des missions de liaison.

Enfin Sarah ajouta de la même voix posée :

– Bien sûr, il nous est difficile de vous empêcher de quitter Tenerife. Mais vous savez qu'Israël a le bras long. Bonsoir Mr. Linge.

Elle sortit du bar et se perdit dans la foule du hall. Malko se rassit. La vodka avait un goût amer. Il se trouvait pris malgré lui dans un imbroglio incroyable.

Il fallait que le Mossad veuille vraiment ces documents pour tenter de le faire chanter. Après la conversation avec Sarah, la présence des Iraniens s'expliquait plus : ils ne faisaient peut-être pas entièrement confiance aux Israéliens. Là encore, il y avait un mystère car les Iraniens étaient arrivés à Tenerife avant la mort de Rupert Sheffield. Ils avaient donc une autre motivation que la récupération de ces documents brûlants.

Il termina son verre et remonta dans sa chambre. John Fairwell, le chef de station de la CIA à Londres, était encore à son bureau. Malko lui expliqua la situation en clair, ne pouvant faire autrement. L'Américain bondit.

– Les Israéliens sont fous ! Ou alors, vraiment très très forts !

– Pourquoi ?

– Nous savons de façon certaine que Rupert Sheffield s'apprêtait à leur refuser ce qu'ils lui demandaient.

– Comment en êtes-vous sûr ?

– Nous avons enregistré une conversation qu'il a eue à Londres avant son départ pour Gibraltar avec un représentant de la Company. Il réclamait une somme énorme pour ne pas témoigner, et nous avions accepté.

– Je croyais qu'il pesait plusieurs milliards de dollars ?

– Il avait aussi des milliards de dettes et sa situation financière semblait critique, ces derniers temps.

– Vous pouvez me faire parvenir cet enregistrement ?

– Impossible. Moi-même, je n'y ai pas accès.

Malko sentit la moutarde lui monter au nez.

– Ecoutez, c'est de ma vie qu'il s'agit.

– Le Mossad bluffe, affirma le chef de station de Londres. Il faut vous accrocher. Ces documents sont bien quelque part. Rupert Sheffield ne les a pas avalés avant de mourir. Dites à Nadia Kowalski et à George Green de regarder partout sur le *Discovery*.

Il raccrocha, laissant Malko furieux et perplexe. Tout était bizarre dans cette affaire. D'abord, il était presque certain que Cindy Panufnik n'était pour rien dans la mort du milliardaire. Les Israéliens non plus. Et les Iraniens encore moins. Cela restreignait le champ des

possibilités. Si Rupert Sheffield avait été assassiné par une femme, il restait deux possibilités Nadia Kowalski, et la seconde stewardesse du *Discovery*, Mary Callaghan. Il reprit son téléphone et composa le numéro qu'elle avait appelé à Washington. Une voix anonyme de standardiste annonça aussitôt :

– Ici le Pentagone, à qui voulez-vous parler ?

Malko raccrocha, de plus en plus étonné. Pourquoi Nadia Kowalski téléphonait-elle au Pentagone ? Il faudrait lui demander des éclaircissements sur ce point.

Il entreprit de faire le point. Ce n'était pas brillant. Il n'avait toujours aucune idée de l'identité de ceux qui avaient liquidé Rupert Sheffield, les documents qu'il était chargé de retrouver avaient disparu et deux équipes de tueurs étaient à ses trousses. Les Iraniens et le Mossad.

Celui-ci étant le plus redoutable. Il lui restait trois jours pour résoudre une énigme dont il ne possédait pas la clef. Sinon, il risquait le sort de ceux condamnés par Jérusalem : huit balles dans le corps et une dans la tête.

George Green sauta sur le quai de la Darsena Pesquera, regarda autour de lui et se dirigea vers la voiture qu'il avait louée, une Fiat 1500. La juge espagnole l'avait convoqué à 14h. à Granadilla, village perdu dans la montagne au sud de l'île. Une bizarrerie administrative avait placé là le palais de Justice dont dépendait l'affaire Sheffield. L'Américain allait monter dans son véhicule lorsqu'il aperçut deux hommes se diriger vers lui.

Habillés en jogging, ils ressemblaient à tous les navigateurs du coin. L'un d'eux, trapu, sombre de peau, une lourde mâchoire chevaline, demanda avec un sourire d'excuse :

– Vous pourriez nous donner un coup de main ? Nous sommes sur le voilier là-bas, le *Sundowner*, et on a un problème avec notre moteur auxiliaire. A deux, on n'arrive pas à le soulever. Il n'y en a pas pour plus de cinq minutes.

George Green allait accepter quand il se souvint de ce que lui avait appris le chef de mission envoyé de Londres. Le *Sundowner* appartenait au Mossad...

– Désolé, j'ai pas le temps, lança-t-il d'un ton grognon.

Il ouvrit sa portière, se préparant à monter dans la voiture.

Aussitôt, l'homme qui lui avait adressé la parole lui saisit le bras droit.

Avec une force insoupçonnée, il le lui tordit derrière le dos ! L'autre s'apprêtait à en faire autant au bras gauche quand George Green l'étendit d'un formidable coup de tête, lui écrasant les cartilages du nez et l'assommant aux trois quarts. Le premier n'était pas de taille à retenir tout seul l'ancien des Forces Spéciales qui se dégagea. Voyant briller un couteau dans la main de son agresseur, il fit un bond en arrière, vers la haute digue cernant le bassin. Plusieurs échelles de fer permettaient d'accéder à un chemin de ronde. George Green se rua sur la première et l'escalada comme un singe.

Celui de ses agresseurs dont il s'était débarrassé d'un coup de tête se releva, le visage en sang, et s'accrocha à l'échelle derrière lui. Arrivé en haut, George Green se retourna, se baissa et, d'un effort surhumain, parvint à arracher l'échelle du mur, la repoussant dans le vide. La lourde structure métallique bascula et tomba sur le quai, écrasant sous son poids l'homme qui y était accroché. Son compagnon se précipita pour le dégager, laissant à George Green le temps de sauter de la digue un peu plus loin et de rejoindre sa voiture. Il démarra en trombe et, alors qu'il négociait le virage au bout du quai, il vit l'homme qui lui avait parlé sauter dans une Escort verte en compagnie d'un troisième et se lancer à sa poursuite.

L'Américain remonta la rampe, pied au plancher. A droite, vers San

Andres, c'était un cul-de-sac. Il fila en direction de Santa Cruz, grillant les feux rouges, zigzaguant entre les voitures, s'attirant de furieux coups de klaxon. L'Escort verte réussit néanmoins à se rapprocher. George Green s'engagea dans l'avenue montant vers l'Autopista del Norte. L'autre voiture gagnait du terrain. Affolé, il s'engouffra dans la première sortie débouchant dans un dédale de routes s'égaillant dans toutes les directions.

Sans même s'en rendre compte, il repassa au-dessus de l'autoroute, sur une route étroite qui serpentait le long du massif montagneux occupant tout le centre de l'île. Deux voies seulement, des virages incessants et des trous comme dans une piste africaine.

L'œil glué au rétroviseur, l'ancien des Forces Spéciales conduisait aussi vite que possible. Sa tension commençait à se relâcher lorsque le museau vert de l'Escort pointa à la sortie d'un virage. George Green poussa un juron effroyable et fit une embardée qui faillit l'envoyer dans le décor.

Il reprit le contrôle de sa Fiat et accéléra au maximum. Peu à peu le paysage changeait. La montagne à vaches laissait la place à une épaisse forêt de sapins, des arbres immenses et tout droits montant vers le ciel comme des poteaux télégraphiques, tandis que la pente s'accroissait encore.

George Green passa devant un écriteau indiquant qu'il se trouvait déjà à 1600 mètres.

Mais ce n'est pas cela qui l'empêchait de respirer...

Il arrivait à maintenir la distance entre l'Escort et lui, sans plus. Or, il n'y avait même pas de feintes à tenter, pas d'embranchements, seuls quelques sentiers forestiers.

– Les salauds ! marmonna-t-il.

Il n'était pas armé, alors que les hommes lancés à ses trousses étaient sûrement décidés à le tuer. Il maudit son imprudence.

Accroché au volant, il se demanda où cette route allait le conduire. Il était maintenant en pleine montagne, sans doute à plus de deux mille mètres d'altitude. On ne voyait plus rien du reste de l'île, dissimulé sous une couche épaisse de nuages, dans laquelle il se trouvait plongé. On se serait cru en plein brouillard.

Peu de circulation et pas le moindre policier en vue. Implacable, l'Escort ne le lâchait pas. Il émergea soudain au-dessus des nuages, au milieu d'un soleil radieux. La route longeait une profonde vallée à sa droite, dissimulée par la mer de nuages sur laquelle on avait envie de marcher...

De nouveau, le paysage changea, les sapins laissant la place à un décor sauvage de roches noires et torturées. Sans la moindre végétation. Cela tenait de la surface lunaire, de l'Arizona et du Pinatubo. Au loin, devant lui, il aperçut le volcan – Pico de Teide –

culminant à 3718 mètres, orgueil de Tenerife. Ce qui lui redonna espoir. En continuant cette route, il allait fatalement redescendre sur Granadilla et pouvoir se réfugier au palais de Justice. A la sortie, son chef de mission serait là pour le protéger.

La vue était fabuleuse mais l'Américain n'avait pas vraiment le cœur à la regarder. C'était une autre Tenerife, sauvage, belle, peu peuplée, avec quand même quelques touristes émerveillés devant ces paysages rugueux...

Soudain, la Ford Escort, profitant d'une descente, accéléra pour le dépasser. Pendant quelques centaines de mètres, George Green lutta, les dents serrées, tandis que le conducteur de l'autre véhicule tentait de le jeter dans le ravin. Une voiture qui arrivait en face mit fin au duel...

Le revêtement s'améliora d'un coup, ce qui lui permit d'accélérer. La route serpentait dans le fond de l'ancien cratère de Las Cañadas, de seize kilomètres de large. Une beauté. Dans le lointain, le Teide dressait ses pentes rocailleuses. George Green aperçut un panneau indiquant Granadilla, 30 kilomètres...

L'Escort verte était toujours là, mais il avait réussi à mettre une voiture entre elle et lui.

Légère déclivité, l'Américain se prépara à négocier un virage et sentit soudain un flottement dans sa direction.

– Shit ! Shit ! Shit ! hurla-t-il.

Il avait crevé.

Il réussit à ne pas perdre le contrôle de sa voiture, cherchant où s'arrêter. Il aperçut alors une station-service, instinctivement braqua à droite, et s'y dirigea, s'immobilisant en face des pompes.

Elle était fermée.

L'Escort n'était qu'à une centaine de mètres.

Il bondit hors de sa voiture et partit en direction de l'embranchement qui montait vers le départ du téléphérique menant au sommet du volcan. Un gros bus était en train de négocier péniblement le virage, avançant au pas.

L'Escort était à vingt mètres. George Green se lança derrière le lourd véhicule et d'un bond sauta sur l'énorme pare-chocs arrière, puis se hissa sur l'échelle du toit. Provisoirement sauvé.

La station de départ du téléphérique grouillait d'une foule joyeuse dans une ambiance de kermesse. Des touristes vomis par d'énormes bus se partageaient entre le restaurant, les marchands de dentelle, de souvenirs.

D'abord, George Green pensa qu'il allait pouvoir profiter du monde

pour semer ses poursuivants, mais réalisa très vite qu'il était dans un cul-de-sac... Les pentes abruptes de la montagne commençaient au ras de l'esplanade. Aucune autre voie d'évasion que la cabine du téléphérique.

L'Escort venait de s'arrêter sur le terre-plein, en face du bâtiment, minuscule à côté des bus énormes. George Green s'engouffra dans le bâtiment, prit un ticket à la volée et se mêla aux touristes qui attendaient la prochaine cabine. Sa carrure lui évita trop de protestations et il parvint à faire partie du lot suivant admis à monter. Il se retourna : cette fois, il avait réussi à prendre une longueur d'avance...

Le balancement de la cabine s'élevant le long de la pente rocheuse ne le rassura pas. Il avait le vertige. Au-dessous d'eux, ce n'était que coulées de lave noirâtre, sans une once de végétation... Le seul chemin de retour était le téléphérique. Ses adversaires allaient l'attendre en bas et le cueillir ou le liquider tranquillement : il n'y avait aucun policier en vue... Autour de lui, les touristes se photographiaient, riaient, admiraient le spectacle, tous chaudement vêtus.

Lui, dans son blouson de toile, il commençait à grelotter. A l'arrivée, il trébucha sur le sol verglacé et se sentit brutalement comme un poisson hors de l'eau. L'air manquait à ses poumons. Il regarda le panneau indiquant l'altitude : 3407 mètres. Pris d'un vertige, il dut s'asseoir sur un banc à l'extérieur. Son cœur cognant contre ses côtes. En dépit du soleil radieux, il faisait un froid de gueux. Les gens défilaient devant lui, s'engageant dans le sentier de chèvre menant au cratère, 300 mètres plus haut. Lui avait assez grimpé et n'avait qu'une idée échapper à ses poursuivants.

Il regarda autour de lui en claquant des dents. Réprimant une furieuse envie de reprendre le téléphérique. Ne voyant aucune issue de ce côté, il se lança à son tour dans le sentier hérissé de roches noires menant au cratère ; au bout de quelques pas, il dut s'arrêter et s'asseoir, pris de vertiges.

Lorsqu'il repartit, il titubait : l'altitude ne lui valait rien... Cent mètres plus loin, il s'arrêta. De ce côté, la montagne était moins abrupte et le sol plus régulier. Avantage supplémentaire, ce versant se trouvait hors de vue de la station inférieure du téléphérique. Il quitta alors le sentier, s'engageant sur une piste rudimentaire tracée par des randonneurs courageux...

Mille cinq cents mètres plus bas, elle se perdait dans un bois de sapins.

Au-delà, George Green aperçut le ruban asphalté de la route menant à Los Gigantes, à l'ouest de l'île. A environ six kilomètres de l'endroit où il était.

S'il y parvenait, il trouverait bien une voiture qui le prendrait en

stop.

Le tout était de semer les *schlomos*. Les dents serrées, trébuchant sans cesse, le souffle court, des mouches lumineuses passant devant ses yeux, il commença à descendre.

Gil Rabitz rabaissa ses jumelles. Depuis dix minutes, il suivait la petite silhouette qui rampait comme une fourmi au flanc de la montagne. Il se retourna vers son compagnon, Arik Kauly, et dit simplement en hébreu :

– Maintenant, cela va être facile.

Arik Kauly approuva d'un signe de tête. Les deux hommes faisaient partie du Kidon, un groupe tellement secret qu'il n'apparaissait dans aucun organigramme. Le Kidon était chargé des missions secrètes à l'étranger pouvant comporter l'élimination physique d'adversaires d'Israël, les terroristes arabes, et les abattait, où qu'ils se trouvent... La décision d'activer le Kidon était toujours prise au plus haut niveau, dans des réunions de Cabinet restreintes.

Gil Rabitz avait trente-quatre ans, était marié avec un enfant, savait naviguer, piloter un hélicoptère, un avion, était breveté de parachutisme et expert en plusieurs sport de combat. Il avait subi un entraînement draconien et sa famille ignorait totalement où il se trouvait. Il ne discutait pas les ordres, sachant seulement qu'il travaillait pour son pays, qu'il n'aurait jamais aucune récompense officielle, qu'il risquait sa vie, mais que, s'il tombait prisonnier dans un pays hostile, toute la puissance du Mossad se déploierait pour le sortir d'affaire.

– Pourvu que Eiten ne soit pas trop abîmé, fit tristement Gil Rabitz.

Eiten Riif était l'Israélien écrasé par l'échelle métallique. Vingt-six ans, célibataire, *sabra*[\[13\]](#), passionné de violon. En tant que chef du commando, Gil Rabitz était responsable de ses hommes.

– Je crois qu'il a le nez, une clavicule et des côtes cassés, dit Arik Kauly.

Les deux hommes demeurèrent silencieux, observant à l'œil nu la silhouette de George Green se déplaçant avec lenteur au flanc de la montagne. Ils n'éprouvaient même pas de haine à l'égard de celui qui avait blessé leur camarade. C'était un adversaire, un point c'est tout. Un homme que Tel Aviv leur avait désigné, d'abord à surveiller, ensuite à enlever. Bien que cette dernière procédure soit rare lorsqu'une exfiltration n'était pas prévue comme c'était le cas.

– Tu crois que Gidon ne nous fait pas faire une connerie ? demanda soudain Arik Kauly.

Gidon Naftaly, c'était le “contrôleur” de leur mission, installé dans

une salle très spéciale, au quatorzième étage du QG du Mossad à Tel Aviv. C'est de là qu'il leur expédiait des messages chiffrés sur une longueur d'onde convenue à l'avance, commençant tous par *This is for Charlie*. « Charlie », c'était leur commando. Parti d'Israël depuis déjà deux mois. Dont six semaines de navigation.

Gidon Naftaly leur avait longuement expliqué leur mission. D'abord, remettre à Rupert Sheffield certains documents dans une enveloppe scellée.

Ce qui avait été fait. Ensuite, le protéger contre les agissements possibles d'agents d'autres services. Le Mossad savait que la CIA avait introduit à bord du *Discovery* un ou plusieurs agents. Or, à la demande d'Israël, Rupert Sheffield se préparait à faire un sérieux croc-en-jambe aux Américains... Gil Rabitz broyait du noir. Cette partie-là de sa mission était un échec. Rupert Sheffield était mort.

Il restait à le venger et, surtout, à retrouver ces documents, si c'était encore possible. Le *Discovery* faisait depuis son arrivée l'objet d'une surveillance constante de la part du commando israélien, Aucun membre de son équipage n'avait expédié quoi que ce soit à la poste. Donc la précieuse enveloppe se trouvait toujours à bord.

L'arrivée d'un nouvel agent de la CIA, bien connu du Mossad, avait renforcé les Israéliens dans leur certitude. Après la conversation de "Sarah" avec Malko, Gil Rabitz s'était rendu à la poste et avait téléphoné à un innocent numéro de téléphone à Montréal. La sonnerie aboutissait directement dans la "silent room" de Gidon Naftaly. Les instructions de ce dernier avaient été simples : enlever George Green et le faire parler. C'était plus sûr que le chantage exercé sur le chef de mission.

Mais dans un pays comme Tenerife, ce n'était pas évident. Gil Rabitz n'avait pourtant élevé aucune objection. Les gens du Kidon étaient habitués à réussir l'impossible.

Gil Rabitz eut un sourire ironique, tapant sur l'épaule de son compagnon.

– Tu sais bien que par définition Gidon ne peut pas faire de conneries ! Sinon, Dieu le réduirait en un petit tas de cendres.

Allusion au fanatisme religieux de leur "contrôleur", juif pratiquant respectant à la lettre les plus infimes prescriptions de la Torah.

– Tu crois qu'on a le temps de manger quelque chose ? demanda anxieusement Arik Kauly. Je meurs de faim.

Gil Rabitz consulta rapidement sa Seiko, mesurant l'espace déjà parcouru par l'Américain.

– Ça va, dit-il. Il en a encore pour près d'une heure.

Ils remontèrent dans leur voiture, arrêtée sur la route de Los Gigantes, au pied du versant ouest du Teide et firent demi-tour. En dépassant la station-service abandonnée, ils purent constater que le

véhicule de l'Américain était toujours là. Ce serait-excellent pour brouiller les pistes. Gil Rabitz attendit dans l'Escort tandis qu'Arik allait chercher des gaufres dégoulinantes de confiture. Ils mangèrent en silence avant de redescendre sans se presser, retournant à l'endroit d'où ils avaient observé George Green.

Ce fut facile de trouver une clairière en contrebas de la route pour y dissimuler leur voiture. Dans le coffre se trouvait tout un matériel sophistiqué dont ils s'équipèrent. Ce coin était absolument tranquille, tous les touristes empruntant l'autre route pour redescendre vers Granadilla et l'autoroute.

Arik Kauly, néanmoins, s'installa sur un siège rabattu, portières ouvertes, léché par le soleil brûlant tandis que Gil Rabitz s'enfonçait dans le bois de sapins. Les deux hommes, munis de talkies-walkies puissants, n'avaient aucun mal à demeurer en liaison constante.

George Green n'aurait jamais cru qu'il soit si pénible de descendre une pente ! A chaque pas, il avait l'impression que son cœur allait jaillir de sa poitrine. Tous les dix mètres, il était obligé de faire une halte. A Fort Braggs, on ne l'avait pas entraîné à l'alpinisme... Le petit bois de sapins, en dessous de lui, semblait s'éloigner comme un mirage, au fur et à mesure qu'il progressait, les pierres roulant sous ses pieds. Pour George Green, la lisière de ce bois représentait la fin de son calvaire. Après le bois, il y avait la route et le salut.

Ses pieds lui faisaient un mal atroce. Il maudit la CIA et ses employeurs.

Au départ, sa mission était facile et agréable : embarquer sur un yacht de luxe afin d'espionner le propriétaire. En plus, sa "partenaire" était une jolie fille qu'il pouvait sauter de temps en temps, discrètement, à l'avant du *Discovery*, et qui semblait apprécier sa musculature. Tout cela pour deux mille quatre cents dollars par mois, plus son salaire de membre d'équipage.

Après six mois de ce boulot, il pourrait vivre deux ans dans sa cabane au fond de l'Arkansas, sans travailler.

Encore trois pas et il s'effondra contre le premier sapin, la bouche ouverte comme un poisson hors de l'eau. Le sang battait dans ses tempes et il s'emplissait avidement les poumons.

Il devait encore se trouver à 2500 mètres et son organisme se chargeait de le lui rappeler. Il fut tenté de se laisser tomber sur place et de s'endormir au soleil. Un bruit de moteur l'arracha à sa torpeur : une voiture qui passait sur la route, en contrebas. Cela le galvanisa et il se remit en marche, rebondissant d'un sapin à l'autre. Dix minutes plus tard, il apercevait le ruban d'asphalte noire.

C'est à ce moment qu'il entendit rouler une pierre derrière lui. Il se retourna et crut que son cœur explosait.

Un homme le suivait. Celui qui l'avait abordé sur le quai, deux heures plus tôt. Il tenait un pistolet noir, prolongé par un silencieux.

Tétanisé, George Green s'immobilisa, le cerveau vide. L'Israélien avança vers lui, l'arme braquée, et annonça en anglais :

– N'essayez pas de vous jeter sur moi ou de vous enfuir, je serais obligé de vous briser un genou et c'est extrêmement douloureux.

Pour s'être livré lui-même à ce genre de sport, George Green savait qu'il disait vrai. Il hésita mais, croisant le regard de son interlocuteur, comprit que ce dernier ne bluffait pas... Il avala sa salive et fit un timide pas en avant.

– Descendez jusqu'à la route, ordonna Gil Rabitz d'une voix posée. Ne courez pas.

On aurait dit un professeur de gymnastique. George Green s'ébranla, la bouche sèche. Dans son dos, il entendit son kidnappeur parler dans une langue incompréhensible dans un talkie-walkie. Puis un bruit de moteur et, au moment où il atteignait l'asphalte, l'Escort verte surgit devant lui et stoppa.

Son mentor le dépassa et, sans le quitter de son arme, ordonna :

– Montez à l'arrière.

George Green obéit. Aussitôt Rabitz grimpa à côté de lui, lui enfonçant son arme dans le flanc. La voiture démarra et l'Israélien précisa :

– Nous n'avons pas l'intention de vous tuer, mais si vous tentez de vous enfuir, nous y serons forcés.

– Où allons-nous ? demanda George Green.

– Vous le verrez.

– Que voulez-vous de moi ?

– Les documents que nous avons remis à Rupert Sheffield.

– Mais je ne sais pas où ils sont, protesta l'Américain, je n'ai même jamais entendu parler de ce truc.

Gil Rabitz tourna un regard ironique vers lui.

– Vous n'aviez pas “piégé” la cabine de Rupert Sheffield ? Cela a dû vous apporter beaucoup d'informations intéressantes, non ?

George Green ne répondit pas. Il fallait gagner du temps. Il se demandait où ses ravisseurs l'emmenaient. Leur bateau était minuscule. A moins qu'ils ne disposent d'une planque quelque part sur l'île... Il essaya de se calmer. Tant qu'il était vivant, il y avait de l'espoir.

Le tout était de savoir combien de temps il allait le rester. Il pensa alors au chef de mission envoyé par la CIA. Ne voyant pas George arriver à Granadilla où ils avaient rendez-vous, il réaliserait immédiatement que quelque chose lui était arrivé. George Green avait

plus confiance en lui que dans la police espagnole. Pourvu qu'il ait la bonne idée de regarder du côté des Israéliens.

Cinq heures moins le quart. Dans le dos de Malko, un juke-box braillait du Julio Iglesias pratiquement depuis son entrée. Il en était à son troisième café. Toujours pas de George Green. Pour la centième fois, il descendit de son tabouret pour aller observer la façade du palais de Justice, petit édifice de deux étages en pierre rose, détonnant à côté des maisons en ciment brut de la calle Isaac de Vega. Pas le moindre signe de vie et pas la moindre voiture stationnée en face. Il revint au comptoir où le garçon commençait à le regarder d'un drôle d'œil.

– A quelle heure ferme le palais de Justice ? demanda-t-il.

– *A las quatro de la tarde, señor*, répondit le barman.

Donc, il n'y avait plus aucune chance que George Green se manifeste.

Malko paya et reprit sa voiture. Une demi-heure de lacets pour rejoindre l'autopista. Il faisait presque nuit lorsqu'il s'engagea sur le quai de la Darsena Pesquera. Aucune voiture en face du *Discovery* aux ponts faiblement éclairés. Personne en vue. Malko attendit une dizaine de minutes avant de se retirer. Sur le *Sundowner*, il y avait de la lumière filtrant à travers les hublots.

Cela ne dissipa pas l'angoisse de Malko. Cette disparition ne lui disait rien qui vaille.

Il remonta au Mencey, l'appétit coupé et alla grignoter un sandwich dans le bar.

Toujours noué, il reprit sa voiture, retournant inspecter la Darsena Pesquera. Pas trace de voiture en face du *Discovery*. Un peu plus loin le *Sundowner* n'arborait aucune lumière. Une intuition fulgurante traversa Malko. Les Israéliens avaient enlevé George Green !

Il remonta au Mencey, de plus en plus angoissé. La récupération du stringer de la CIA devenait l'objectif prioritaire.

La sonnerie du téléphone le réveilla. Une voix de femme inconnue qui dit simplement :

– Pouvez-vous descendre au bar ?

Vingt minutes plus tard, il pénétrait dans le grand bar d'acajou désert à cette heure matinale. Une seule personne s'y trouvait, devant un café.

Nadia Kowalski. Les cheveux tirés, un léger maquillage mettant en valeur de grands yeux verts étirés, un pull rose bien coupé et une jupe droite. Très BC-BG. En s'approchant, Malko fut frappé par l'éclat de ses yeux, durs comme des émeraudes, et la pâleur de ses lèvres.

– George a disparu, annonça-t-elle tout de go.

Les craintes de Malko se confirmaient... Après les menaces proférées à l'égard de la CIA par la *sayan*[14] du Mossad, il ne fallait pas chercher bien loin.

– Je m'en doutais, dit-il. J'avais rendez-vous hier avec lui à Granadilla.

– Il est parti hier à une heure, expliqua-t-elle. Depuis, personne ne l'a revu. La juge a téléphoné ce matin sur le bateau. Il n'est pas venu la voir. Et la police vient de nous avertir qu'on avait retrouvé sa voiture, avec un pneu crevé, près du volcan Teide.

– Et lui ?

– Aucune trace. Les recherches continuent. Ce matin, j'ai interrogé des plaisanciers sur la Darsena. Il paraît que George s'est bagarré avant de partir, avec plusieurs hommes. On n'y a pas prêté attention, car cela arrive souvent. Que comptez-vous faire ? George m'a dit que vous étiez le responsable pour cette mission.

– A mon avis, dit-il, il n'est pas mort. Les gens du Mossad l'ont enlevé. Soit pour le faire parler, soit pour l'échanger. Je vais essayer de trouver où ils peuvent le cacher.

Nadia Kowalski le regardait, le front barré par une ride d'anxiété.

– Qu'est-ce que je dois faire ? interrogea-t-elle.

– Rien pour le moment, je le crains, dit Malko. Que dit le capitaine ?

– Il est furieux. Il prétend que George a dû se saouler dans un coin et qu'il va réapparaître.

Hypothèse séduisante, mais, hélas, peu probable.

– Je suis content de vous rencontrer enfin, dit Malko, je vous avais déjà aperçue dans cet hôtel. Nous avons téléphoné presque en même temps.

Nadia esquissa un sourire.

– C'est vrai, j'étais venu appeler mon fiancé. Le capitaine refuse que nous utilisions les satellites du *Discovery*. Comme si Rupert Sheffield ne pouvait pas nous offrir cela.

Elle éteignit sa cigarette, se préparant à se lever. Malko l'arrêta d'un geste.

– Nadia, c'est bien vous qui étiez chargée de récupérer les cassettes du magnétophone dissimulé dans la cabine de Rupert Sheffield ?

– Oui.

– George Green m'a dit que la dernière n'avait pas été récupérée. Je lui avais demandé de vous confier ce travail. Vous l'avez fait ?

– Non. Tout de suite après le meurtre, j'ai téléphoné à mon “contrôleur”, à New York. Il m'a recommandé de garder un profil bas, de ne rien faire qui puisse attirer l'attention sur moi. Si on apprenait que je travaille pour la Company, les Espagnols pourraient en tirer des conclusions erronées.

- Quelle est la situation aujourd'hui ? demanda Malko.
- Le capitaine a fermé la porte de la cabine à clef et interdit que qui que ce soit pénètre.
- Vous avez conservé une clef ?
- J'ai un passe qui ouvre toutes les cabines.
- Il faut récupérer cette cassette, insista Malko. Elle peut contenir des informations vitales.
- Nadia Kowalski baissa la tête sans répondre. Visiblement réticente... Puis elle leva un regard éteint sur Malko.
- C'est risqué, dit-elle. Il y a tout le temps des gens dans les coursives plus le système vidéo de surveillance. Si je me fais prendre...
- Je vous couvre.
- Il avait parlé plus sèchement et elle se cabra.
- Peut-être, admit-elle, mais j'ai reçu des ordres précis de mon chef. S'il y a une merde, c'est moi qui perds mon job, pas vous.
- Ecoutez, Nadia, dit Malko, c'est moi, le chef de mission, et c'est un ordre que je vous donne.
- Très bien, fit-elle, réprimant de toute évidence une envie féroce de l'envoyer promener. J'y vais, mais vous venez avec moi !
- Ce fut à son tour d'être surpris. Elle le défiait du regard.
- C'est-à-dire ?
- Nous dînons très tôt, expliqua-t-elle. Le capitaine s'enferme ensuite dans sa cabine et l'équipage se couche. Ce soir, je suis de veille de minuit à quatre heures du matin. Rejoignez-moi un peu après minuit. De cette façon, s'il y a un problème, c'est vous qui serez responsable.
- D'accord, dit Malko, pensant soudain à un avantage supplémentaire.
- Les autorités espagnoles ont-elles emporté quelque chose de la cabine de Sheffield ?
- Non, j'étais là.
- Et le capitaine ?
- Non plus.
- Donc, les fameux documents israéliens pouvaient encore se trouver dans la cabine du milliardaire.
- Ce soir, attendez le long de la digue, dans l'ombre. Je vous ferai signe avec une torche électrique, continua Nadia, qui semblait soulagée par la solution adoptée. Maintenant, je dois retourner au bateau. A ce soir.
- Je vais m'occuper de George, promit Malko.

Il n'y avait plus aucune animation sur le quai de la Darsena Pesquera.

Malko patientait depuis vingt minutes, dissimulé dans l'ombre de la digue, observant les allées et venues qui s'étaient peu à peu ralenties. Une faible lumière jaunâtre filtrait du bateau des Israéliens à une centaine de mètres. Le *Discovery*, lui, était complètement sombre, à part les veilleuses des coursives extérieures. Un bruit d'accordéon montait du pont du chalutier soviétique, un peu plus loin. Malko avait mal aux yeux à force de fixer le gros yacht. Se demandant où pouvait se trouver George Green. La journée s'était écoulée avec une lenteur exaspérante. Malko avait plusieurs fois observé le voilier des Israéliens, sans rien voir de suspect. Se convainquant que leur esquif était trop petit pour y cacher un prisonnier.

Ils devaient donc posséder quelque part à Tenerife une infrastructure. Mais où ? George Green pouvait rester des mois au fond d'une cave.

Pourtant cette hypothèse chiffonnait Malko. Le Mossad avait pour règle absolue de ne jamais compromettre ses correspondants dans des actions illégales.

L'éclat bref d'une lampe allumée sur le pont du yacht le fit sursauter. Il se décolla du mur et approcha du *Discovery*.

Nadia l'attendait, dissimulée dans l'ombre d'une des deux annexes. Elle lui tendit la main pour l'aider à monter.

Elle était vêtue d'un T-shirt très moulant soulignant sa grosse poitrine et d'une courte jupe plissée, les jambes nues, des tennies aux pieds.

– Excusez-moi, fit-elle à voix basse. Nous sommes restés longtemps à discuter du sort de George.

– Il n'a pas réapparu ?

– Non. Et la police n'a rien trouvé. Ils ont cherché avec un hélicoptère.

– Venez.

Elle le prit par la main, le faisant pénétrer à l'intérieur du yacht dans une coursive faiblement éclairée. On entendait juste le grondement léger du groupe électrogène. La moquette épaisse étouffait leurs pas. Nadia entraîna Malko sur la droite, tira une clef de la poche de sa mini-jupe et ouvrit la porte d'une cabine. Malko se glissa à l'intérieur et elle l'y suivit, refermant à clef. Ils se retrouvèrent dans une obscurité totale.

– Attendez ! souffla-t-elle.

La lumière jaillit de plusieurs points à la fois. Révélant une somptueuse cabine aux murs de laque crème, avec des spots encastrés et une moquette bleue. Un immense lit à baldaquin avec des colonnes torsadées de bois sombre occupait tout un panneau. Au fond se trouvait un bar tout en glaces qui venait sûrement de chez Claude Dalle et dans un coin un amoncellement de téléphones, deux télé, un

magnétoscope Samsung.

– C'est joli, non ? souffla Nadia Kowalski. Il a fait faire tout ça par un décorateur de Paris qui est venu plusieurs fois avec lui surveiller les travaux. Il y en a pour des centaines de milliers de livres. Il y avait peu d'objets personnels, sauf un composite photos.

– Vous avez débranché le système vidéo ? demanda Malko.

– Oui, dit la jeune femme, mais de toute façon, ils dorment tous à l'avant. Je leur avais apporté deux bouteilles de gin. Mais je ne voudrais pas rester trop longtemps.

De nouveau, elle semblait nerveuse et se dirigea vers le bar. Elle fit basculer la panneau avant, découvrant de nombreuses bouteilles. Elle prit un verre, une bouteille de Johnnie Walker et se versa une dose à terrasser un mammoth, qu'elle vida pratiquement d'une seule lampée... Malko crut qu'elle allait tomber raide, mais seules ses joues rosirent et ses prunelles se mirent à briller. Elle eut un rire un peu trop haut.

– Nous pouvons parler normalement, la cabine est insonorisée.

– Où est le magnétophone ?

– Là, fit-elle.

Se mettant sur la pointe des pieds, elle envoya la main derrière une corniche et ramena un magnétophone gros comme un paquet de cigarettes fixé par deux aimants. Elle le tendit à Malko.

– Voilà.

Sa voix, probablement à cause du scotch, était devenue plus rauque. Malko ouvrit l'engin. L'emplacement destiné à la cassette était vide.

– Il n'y a rien dedans ! annonça-t-il.

Nadia s'approcha à son tour et balbutia :

– Mais c'est impossible. J'avais mis la cassette moi-même !

– George ne l'aurait pas enlevée ?

– Il n'a pas la clef.

– Qui peut l'avoir fait ?

Elle hésita.

– Je ne comprends vraiment pas. Aurait-elle pu tomber ?

Improbable, mais leurs regards balayèrent la moquette de la cabine, scrutèrent les recoins durant quelques instants.

– Rien, avoua Malko, je crois que nous pouvons repartir.

Nadia Kowalski gloussa.

– On est bien ici. J'y suis toujours venue en vitesse, pour travailler. Ce lit est incroyable ! Je n'en ai jamais vu de semblable. Et vous ?

Malko ne répondit pas. Il n'allait pas lui parler de son château de Liezen... Une pensée horrible venait de l'effleurer. Et si c'était Nadia qui avait retiré la cassette elle-même ? Parce qu'elle était mêlée à la disparition de Rupert Sheffield... Il se rapprocha et croisa son regard.

Ses prunelles vertes avaient pris une couleur laiteuse, trouble, avec

au fond une lueur bizarre. Elle s'étira, faisant saillir ses seins et soupira, son regard vrillé à celui de Malko :

– Vous savez quel est mon fantasme ? soupira-t-elle.

– Non, dit-il prudemment.

Elle gloussa, retroussant ses lèvres dans un sourire provocant.

– M'envoyer en l'air sur ce grand lit. Comme les putes que ce gros porc baisait...

Sans quitter Malko du regard, elle se leva et, d'un geste naturel, fit passer son T-shirt par-dessus sa tête, dévoilant deux seins lourds. Leurs pointes étaient longues et cylindriques comme des crayons. Tranquillement, elle s'approcha et vint les frotter contre la chemise de Malko, avec un lent balancement lascif des hanches, dressée sur la pointe de ses tennnis.

– Et vous, cela ne vous inspire pas ? demanda-t-elle gentiment.

Son ventre poussait impérieusement contre le sien. Le Johnnie Walker avait dynamité ses craintes de se faire surprendre. Sa langue partit en avant comme celle d'un lézard, plongeant dans la bouche de Malko. En quelques secondes, elle parut dotée de centaines de doigts. Elle se frottait comme une chatte en chaleur, le dos appuyé à un des montants torsadés, écartant fébrilement les vêtements de Malko. Sa bouche quitta la sienne pour exciter ses seins, puis elle s'agenouilla sur la moquette, arrivant enfin à ce qu'elle voulait.

Le silence minéral n'était troublé que par leurs respirations et les froissements de vêtements.

Malko sentit une érection formidable monter de ses reins, provoquée par la bouche habile, presque trop nerveuse. Nadia l'aspirait avec violence, plongeant comme un épervier, remuant sa croupe comme si un partenaire invisible était en train de la forcer.

Elle se releva brutalement avec un sourire de goule, baissant un regard fier sur l'érection de Malko.

– Vous voyez ! Cela valait la peine.

Elle tourna la tête vers lui, enlaçant le gros pilier de bois torsadé du baldaquin et se retourna :

– Prenez-moi comme ça ! implora-t-elle. Sans m'enlever ma jupe.

Au moins, elle avait des fantasmes précis... Il souleva la jupe plissée et fit glisser son slip le long de ses jambes. Nadia tendait sa croupe. Malko n'eut qu'à se baisser légèrement pour l'embrocher si fort que le baldaquin craqua. Nadia, la poitrine écrasée contre le bois, poussa un grognement ravi, étreignant la colonne torsadée comme un homme. La tenant aux hanches, Malko la pilonnait brutalement.

– Arrête ! Arrête ! cria-t-elle soudain, je ne veux pas finir comme ça.

Il se retira et elle sauta aussitôt sur le lit, à quatre pattes. Malko ne tarda pas à la rejoindre et reprit son coït là où il l'avait laissé.

Nadia balançait tellement sa croupe qu'il sortit d'elle à plusieurs

reprises. Tant et si bien que Malko, repris par ses mauvais instincts, décida lui aussi de se payer son fantasme.

Il s'attendait à une réaction de défense, mais Nadia ne résista aucunement ! Les mains crochées dans la fourrure blanche, elle se fit sodomiser en gémissant, poussée peu à peu par Malko contre la tête du lit.

A la fin, son torse était presque vertical et il se laissait tomber de tout son poids contre les reins de Nadia, lui arrachant des glapissements de plaisir. C'est dans cette position qu'il se vida en elle.

Epuisés, ils retombèrent sur le lit. Nadia était peut-être une mauvaise espionne, mais une extraordinaire baiseuse.

– C'était super ! murmura-t-elle. J'avais rêvé de cela depuis que je travaille sur ce yacht.

Ils quittèrent le lit à baldaquin et se rajustèrent. Au moment où ils se dirigeaient vers la porte, Malko s'arrêta net, serrant le bras de Nadia. La poignée était en train de tourner très lentement, manœuvrée de l'extérieur.

Nadia Kowalski et Malko s'immobilisèrent instinctivement. Fascinés par la poignée ronde qui tournait lentement. Elle reprit sa position initiale mais le sang continuait d'affluer dans les artères de Malko.

Qui voulait, à cette heure tardive, pénétrer dans la cabine de feu Rupert Sheffield ? Brutalement, le silence, déjà pesant, devenait insupportable.

Ils échangèrent un regard et la stewardess se pencha à l'oreille de Malko :

– C'est probablement un membre de l'équipage qui cherche à voler quelque chose. De toute façon, il ne peut pas nous entendre. Attendons.

Ils se rassirent sur le lit. Le regard de Malko revenait régulièrement à la poignée, mais elle ne bougeait plus. Ce n'est qu'une demi-heure plus tard que Malko jugea tout danger écarté. Nadia mit son passe dans la serrure, sortit la première, et, inspectant la coursive, elle fit signe à Malko de la rejoindre. Le *Discovery* dormait. Ils se glissèrent jusqu'à l'arrière.

Avant que Malko ne saute sur le quai. Nadia dit à mi-voix :

– Il faut retrouver George, supplia-t-elle. J'ai peur pour moi aussi.

– Je vais faire tout mon possible, promit Malko. Appelez-moi de la cabine demain entre six et sept.

Il sauta sur le quai et s'éloigna en direction de sa voiture. Devant lui une silhouette se détacha du mur. Avant même de réfléchir, il avait arraché le pistolet récupéré chez Cindy de sa ceinture et le braquait sur l'intrus.

La silhouette fit un pas en avant et une voix chantante lui lança :

– Ne craignez rien, Mr. Linge. Je ne suis pas armée.

C'était la femme qui se faisait appeler Sarah ! Un foulard sur la tête, en pull et pantalon. Malko, à moitié rassuré, baissa à peine son arme.

– Que voulez-vous ? demanda-t-il.

– Je vous attendais, dit-elle. Pour vous transmettre une invitation. Voulez-vous venir prendre un verre à bord du *Sundowner* ?

Décidément, rien n'échappait aux Israéliens.

– Maintenant ?

– Il est à peine une heure du matin, dit-elle légèrement. Et mes amis aimeraient vous faire une offre qui vous intéressera.

Le regard de Malko se porta sur le voilier, un peu plus loin. Plusieurs de ses écoutes étaient éclairées.

Devant son hésitation, Sarah souigna :

– Nous ne vous voulons aucun mal. De plus vous êtes armé et sur vos gardes.

– Je vous suis, fit Malko, sans commentaire.

Arrivée devant le voilier, Sarah s'arrêta et lui tendit la main :

– Mon rôle est terminé, annonça-t-elle. Allez-y, le cockpit est ouvert, ils vous attendent.

Elle s'éloigna dans l'obscurité sans attendre sa réponse. Malko sauta sur le pont du voilier, atteignant une ouverture rectangulaire. Baissant le regard, il aperçut une table où trois hommes lui faisaient face. Celui à la mâchoire chevaline, un aux oreilles décollées et un troisième dont les traits disparaissaient sous un énorme pansement, englobant son nez, l'œil gauche et les joues.

Tous avaient les mains posées sur la table, bien à plat. Il descendit l'escalier de bois face à eux, sa main droite serrant la crosse de son pistolet.

– Asseyez-vous, proposa l'homme à la mâchoire chevaline, je m'appelle David.

Malko prit place face à eux. Son pistolet sur les genoux, prêt à servir.

– Que voulez-vous ? demanda-t-il.

– Nous avons intercepté George Green, annonça David. Il est en lieu sûr. Pas ici, bien entendu. Si dans vingt-quatre heures, vous ne nous avez pas remis les documents, vous ne le reverrez pas. Ensuite, comme nous vous l'avons dit, ce sera votre tour.

– Je ne possède pas ces documents, répéta Malko, et la CIA n'a rien à voir avec la mort de Rupert Sheffield.

David ne répondit pas. Il échangea quelques mots en hébreu avec ses deux compagnons qui se levèrent.

– Voulez-vous vous assurer par vous-même que George Green ne se trouve pas ici ?

– Inutile, dit sèchement Malko en se levant. Je n'accepte ni votre chantage à mon égard, ni vos menaces. Et je vous tiens personnellement responsable du sort de George Green.

Il regagna le pont et sauta sur le quai. David passa la tête par l'écoutille et lui adressa un petit geste de la main.

– *Good night*, Mr. Linge.

Il s'éloigna vers sa voiture. Où pouvait bien se trouver George Green ?

C'est en conduisant vers la ville qu'il eut une illumination. Israéliens et Iraniens collaboraient parfois, bien qu'ils soient en apparence ennemis jurés. Seulement, l'Iran était également l'adversaire numéro 1 de l'Irak.

Or, Israël avait toujours considéré l'Irak comme son adversaire le plus dangereux. Pragmatique, il aidait donc l'ennemi de son ennemi.

Donc, il n'y avait rien d'impossible à ce que les Israéliens du *Sundowner* aient demandé un petit coup de main à leurs homologues iraniens pour planquer George Green.

La seule personne à pouvoir éclairer Malko sur les éventuelles

Ann Langtry, moulée dans une robe de lainage d'un horrible vert cru, avait écouté le récit de l'enlèvement de George Green par les Israéliens, visiblement estomaquée. Elle et Malko s'étaient retrouvés à leur café habituel, plaza de Weyler. Il s'était résigné à la mettre au courant de ce dernier développement, car elle seule pouvait l'aider.

– Vous ne voulez pas prévenir les services espagnols ? demanda-t-elle.

– Ils ne feront rien, objecta Malko. Et les Israéliens risquent dans ce cas de liquider George Green et de démonter en catastrophe. Mais j'ai pensé à quelque chose. Le Mossad a des liens avec les Iraniens...

Ann Langtry hocha la tête.

– Le Service a envoyé une équipe pour peigner l'île, il y a quelques mois, expliqua-t-elle, à la recherche d'infrastructures libyennes. Les Espagnols ont collaboré. Ils n'ont rien trouvé comme infrastructures étrangères. Pas même israélienne. Mais, effectivement, ils avaient repéré une possible infrastructure iranienne.

– Ah bon ! sursauta Malko. Quoi donc ? Une couverture diplo ?

– Non, corrigea Ann Langtry. Une petite société de fret maritime, avec un bureau et son entrepôt sur le port. Probablement pour détourner l'embargo contre l'Iran concernant certains matériaux. Ceux-ci sont expédiés avec Tenerife comme destination finale puis réexpédiés d'ici pour l'Iran. Comme les Espagnols touchent des deux côtés, ils ferment les yeux.

– Comment s'appelle cette société ?

Ann Langtry réfléchit quelques instants.

– Société Mah, dit-elle enfin. Il paraît que cela veut dire “lune” en persan. Ils sont dans l'annuaire.

– Merci, dit Malko, je vais continuer mes recherches de ce côté-là.

– Dites-moi ce que vous trouvez, demanda Ann Langtry. Cela nous intéresse aussi.

– Promis ! affirma Malko.

Elle repartit à son consulat et Malko consulta l'annuaire. La société Mah était indiquée avec son adresse :

Digue Muelle del Este.

Il trouva la Digue Muelle del Este sans difficulté dans la partie du port où accostaient les gros cargos. Un employé veillait dans une guérite à l'entrée de la zone portuaire mais ne leva même pas la tête lorsque Malko passa devant lui.

Il longea un immense bâtiment tout en longueur, parallèle au quai de déchargement, comportant des bureaux et des entrepôts. Les

navires arrivaient d'un côté, les camions de l'autre : tous les entrepôts disposaient de deux entrées.

Tout au bout, une enseigne annonçait Cia MAH. Il ralentit en passant devant. Les locaux de la compagnie Mah consistaient en un énorme hangar et un minuscule bureau vitré, dans lequel il aperçut deux secrétaires.

Il continua, contournant le bâtiment et son poulx s'accéléra brutalement. Une voiture était garée à côté d'une petite porte : une Fiat 1500 grise. Le numéro de la plaque lui sauta aux yeux. TF54-874. Le véhicule utilisé par le commando iranien. Il y avait de la poussière dessus et elle ne semblait pas avoir roulé depuis plusieurs jours. Il refit encore un tour, examinant l'intérieur du hangar où plusieurs manutentionnaires déplaçaient des marchandises.

Il doutait que George Green soit détenu dans cet endroit. Pas assez discret.

Il ressortit de la zone portuaire, à la fois satisfait et déçu. Certes, il avait retrouvé la piste du commando iranien, mais il ignorait toujours où se trouvait enfermé George Green.

C'est en montant les Ramblas qu'il eut une idée en repensant à une expérience personnelle. Au lieu de continuer jusqu'au Mencey, il bifurqua dans la calle Numancia, vers le centre.

Malko arrêta sa voiture à l'extrême limite du quai de la Darsena Pesquera, là où, durant la journée, s'installaient quelques pêcheurs à la ligne. Il était presque une heure du matin et le quai était absolument désert. De plus, un énorme chalutier désarmé le faisait profiter de son ombre. Il ouvrit le coffre de la voiture et en tira le matériel acheté quelques heures plus tôt un attirail complet de plongée sous-marine. Il enfila la combinaison après s'être mis en short, le pistolet scotché à son ventre, chaussa des palmes, fixa les bouteilles d'oxygène sur son dos et prit le masque relié au respirateur. Il n'avait pas pratiqué ce sport depuis longtemps, mais ses ambitions étaient modestes pour cette plongée. Une fois équipé, il vérifia ses bouteilles et ferma sa voiture, dissimulant la clef sous le pare-chocs avant.

Assis au bord du quai, il se laissa glisser dans l'eau calme, surpris par sa fraîcheur, et descendit grâce à sa ceinture de plomb à environ trois mètres de profondeur. Il s'éloigna d'abord du quai, ressortit la tête pour s'orienter et se mit à nager entre deux eaux parallèlement au quai. Cinq minutes plus tard, il était à la hauteur du *Discovery*. Il continua encore une cinquantaine de mètres, avant de bifurquer à angle droit, et remonta à la surface.

Le *Sundowner* se trouvait juste devant lui. Pas une lumière à bord. Il replongea et cette fois alluma sa lampe sous-marine. Le faisceau lumineux éclaira la coque. Il se glissa dessous et commença son exploration par l'avant. La chaîne d'ancre descendait en biais jusqu'au fond. Il continua le long de la quille et soudain se heurta presque à ce qui ressemblait à une seconde chaîne d'ancre.

Malko l'éclaira de sa lampe. De près, cela n'avait rien à voir avec une ancre. Il s'agissait d'un double tuyau en caoutchouc d'une dizaine de centimètres de diamètre qui s'enfonçait dans la coque du voilier au centre d'une ouverture carrée, une trappe qui devait pouvoir s'ouvrir, un peu comme un dispositif de sauvetage sur un sous-marin.

De ce côté, il n'y avait de plus rien à voir. S'accrochant d'une main au tuyau, Malko se propulsa lentement vers le fond, distant de six mètres environ, essayant de ne pas remuer trop de vase. Le faisceau lumineux éclaira alors une forme oblongue et sombre posée sur le fond. Une poche longue de plus de trois mètres, vraisemblablement en caoutchouc, comme les réservoirs d'essence de campagne utilisés par toutes les armées du monde.

Le tuyau noir s'y enfonçait à l'avant, au centre d'un cercle plus rigide d'une cinquantaine de centimètres de diamètre délimité par une collerette de cuivre, qui devait se dévisser.

La poche était déformée par la présence à l'intérieur d'un objet de grandes dimensions. Malko, immobile, salua l'ingéniosité des Israéliens. Il avait devant lui une prison !

La prison de George Green.

Accroché au câble de caoutchouc, il se mit à réfléchir. L'astuce était diabolique. Le tuyau amenait de l'air frais et évacuait l'air vicié, ce qui évitait de faire des bulles à la surface. A l'intérieur de sa prison de caoutchouc, George Green pouvait bouger, se retourner. De temps en temps, on devait le remonter pour le nourrir et lui donner à boire. Il pouvait demeurer là plusieurs jours, ou même des semaines. Cela ressemblait aux poches dans lesquelles le KGB enfermait certains prisonniers pour les faire parler. Si les Israéliens voulaient neutraliser George Green, il suffisait de mêler un gaz soporifique à l'air qu'on lui expédiait. Ce dernier devait être pulsé par un petit compresseur dont le bruit se confondait avec le groupe électrogène du voilier...

Que faire pour sortir l'Américain de là ?

Trancher le tuyau était peu recommandé. George Green serait noyé en quelques minutes, bien avant que Malko ait le temps de remonter à la surface sa geôle sous-marine.

Il pouvait d'un coup de poignard, fendre l'enveloppe de caoutchouc.

Seulement, si l'Américain s'affolait, on revenait à la noyade. Or, il risquait fort de s'affoler...

Pendant que Malko réfléchissait, le câble auquel il s'accrochait

frémit légèrement. Il baissa les yeux, pensant que George Green se débattait, mais le long fuseau noir était rigoureusement immobile. Soudain, le câble se tendit et la poche de caoutchouc commença à se décoller du fond dans un grand éclaboussement de vase.

Les Israéliens étaient en train de remonter leur prisonnier.

Malko éteignit précipitamment sa lampe. Le remontaient-ils parce qu'ils l'avaient aperçu ou simplement pour le nourrir et l'interroger ?

Il s'écarta, devenu aveugle, et sentit la poche de caoutchouc le frôler dans son ascension. Dans une minute, il aurait rejoint le fond du voilier. Lampe éteinte, Malko se coula vers le haut, jusqu'à ce que sa tête heurte la coque du voilier.

Entre la vase et l'obscurité, il ne distinguait plus rien. Aucune lumière ne filtrait de l'ouverture qui devait être en train d'avaler la poche de caoutchouc. Malko s'approcha et, à tâtons, trouva un des bords de la trappe ouverte. L'opération était presque terminée. La trappe donnait accès à un sas, en ce moment rempli d'eau de mer. La trappe allait sûrement être refermée et une pompe évacuerait l'eau.

La manœuvre était-elle télécommandée ou bien un des Israéliens se tenait-il dans la cavité ? Malko n'avait que quelques secondes pour se décider.

Sans plus réfléchir, d'un coup de palmes, il se hissa dans l'ouverture.

L'obscurité y était totale. A peine était-il à l'intérieur qu'il sentit la trappe qui commençait à se refermer. Son hypothèse était exacte il était seul avec George Green dans le sas. La trappe continuait à se refermer avec un ronflement. Malko, tassé contre la paroi arrière, ouvrit sa combinaison, faisant pénétrer de l'eau glacée à l'intérieur et arracha son pistolet.

A côté de lui, la grande poche noire était agitée de soubresauts : George Green devait trouver le temps long.

La trappe acheva de se refermer avec un claquement sec. Un bruit de moteur plus puissant se déclencha. Une pompe avait commencé à vider le sas, comme on purge le ballast d'un sous-marin. Dix minutes plus tard, l'eau ne lui arrivait plus qu'à la taille. Il retira son masque et ses palmes. Il grelottait. Encore cinq minutes et, dans un gargouillis final, ce qui restait de l'eau fut aspiré à l'extérieur.

Le moteur s'arrêta d'un coup, laissant la place au silence. Malko se raidit. Il avait intérêt à prendre l'initiative...

Nouveau ronronnement une trappe, verticale cette fois, coulissait. Un rai de lumière apparut, s'agrandissant progressivement. Le sas était désormais en communication avec le compartiment voisin. Malko aperçut une forme tirer le tuyau de caoutchouc, entraînant la prison

de George Green. Dans l'ombre, Malko était invisible. La poche de caoutchouc passa enfin de l'autre côté et la trappe demeura ouverte ! Malko entendit des voix parler hébreu, des bruits divers, des grognements et quelques mots en anglais. Puis le silence retomba.

Il attendit quelques instants, avant de se glisser à son tour dans l'ouverture, découvrant une cale. La prison de caoutchouc gisait sur le sol, dégonflée comme une outre vide, la collerette de cuivre ouverte. Au fond, une échelle menait au carré du voilier. Après avoir ôté ses palmes, il se posta au pied de l'échelle et prêta l'oreille, n'entendant d'abord qu'un chuchotis incompréhensible. Puis, une voix éclata en anglais.

– *You are fucking crazy !*

George Green avait retrouvé du poil de la bête. S'ensuivit une discussion entre lui et ses ravisseurs où ceux-ci lui réclamaient les fameux documents que l'Américain prétendait ne pas connaître. Malko profita du tumulte pour monter les barreaux de l'échelle. La tête au ras du plancher, il photographia la scène.

George Green était de face par rapport à lui, assis au fond du carré, les poignets attachés par des menottes devant lui. Assis à une table, de dos par rapport à Malko, deux des Israéliens lui faisaient face, celui qui s'était fait appeler David et son compagnon aux oreilles décollées. Malko ne pouvait voir ce qui se passait à sa gauche, mais il se dit qu'il ne retrouverait pas une occasion pareille.

D'un bond, il jaillit de son ouverture, et braqua son pistolet sur les deux Israéliens.

– *Don't move !*

Les deux agents du Mossad se figèrent de stupéfaction. Mais ils ne bronchèrent pas : de grands professionnels. Malko donna un coup d'œil rapide à gauche : la cabine était vide.

Le troisième Israélien devait être sur le quai à faire le guet. C'étaient des gens prudents... Ils allaient se ressaisir, aussi n'y avait-il pas de temps à perdre.

– Nous allons sortir ! avertit-il. Vous restez les mains sur la table. Le premier qui bouge, je l'abats.

Pas un mot, les deux hommes fixaient le vide. Il toucha George Green à l'épaule.

– Passez le premier. Allez jusqu'à ma voiture au bout du quai. Les clefs sont sous le pare-chocs avant. Prenez-la et quand vous serez en face du bateau, klaxonnez. Où est le troisième ?

George Green déploya sa haute silhouette.

– Dehors, sûrement grommela-t-il. Je ne sais pas si cet enfoiré est armé.

– Bien, dit Malko, nous partons ensemble dans ce cas. Allez-y.

George Green passa derrière les deux Israéliens pour atteindre

l'échelle menant au pont. Il s'arrêta soudain, leva ses deux mains réunies par les menottes et, de toutes ses forces, les abattit sur la nuque de l'Israélien aux oreilles décollées.

L'agent du Mossad poussa un grognement sourd et s'effondra, le visage sur l'acajou ciré. Malko en eut un haut-le-corps : l'Américain avait frappé si fort qu'on avait entendu les vertèbres cervicales craquer. David, sans s'occuper de Malko, essaya de redresser la tête de son compagnon, l'interpellant en hébreu. L'autre ne donna aucun signe de vie.

Malko était déjà sur les talons de George Green. Il le rejoignit sur le pont.

– Vous n'auriez pas dû ! lui reprocha-t-il.

L'ancien des Forces Spéciales gronda :

– Vous vous foutez de moi ! Je vais revenir et leur écraser la gueule à ces enculés.

Malko, scrutant l'obscurité du quai, aperçut une silhouette dissimulée dans l'ombre de la haute digue.

– On y va, dit-il, passez le premier, je vous couvre. George Green sauta sur le quai et partit aussitôt en courant en direction du *Discovery*.

La silhouette se détacha du mur. Malko, déjà sur le quai, leva son pistolet et cria :

– Ne bougez pas !

L'homme s'immobilisa aussitôt et Malko se lança derrière George Green. Ce dernier, arrivé à la hauteur du *Discovery*, au lieu de continuer vers la voiture de Malko s'élança vers la coupée !

Malko sauta sur le *Discovery* et rattrapa George Green, juste avant qu'il ne s'engouffre dans la coursive. Sans ménagement, il enfonça le canon de son pistolet dans le dos du stringer de la CIA.

– Venez avec moi, ordonna-t-il.

– Ils vont me retrouver, gémit l'Américain. Ils ne viendront pas ici.

Toute sa superbe s'était évanouie.

– Je réponds de votre sécurité, fit Malko, et j'ai des questions à vous poser.

De mauvaise grâce, George Green fit demi-tour et redescendit sur le quai.

Malko tourna la tête vers la gauche : plus aucun signe de vie du côté des Israéliens. Pieds nus, avec sa combinaison glaciale, il se sentait horriblement mal à l'aise. Il marcha aussi vite qu'il le pouvait jusqu'à sa voiture, suivi par un George Green d'une humeur massacranche.

Trente secondes plus tard, il était au volant de sa voiture. George Green leva ses mains entravées.

– Qu'est-ce que je fais de ces trucs ?

– Qu'auriez-vous fait sur le *Discovery* ?

– Il y a des outils.

Il alluma ses phares qui éclairèrent le quai vide. Il passa à toute vitesse devant le voilier des Israéliens et fila vers le centre de la ville. Impossible d'entrer au Mencey avec George Green menotté ! On appellerait immédiatement la police...

– Vous avez un moyen de prévenir Nadia ? demanda Malko.

– Bien sûr. Par le téléphone, mais le capitaine sera au courant.

A écarté. Malko bifurqua dans une petite rue et s'arrêta à la limite est de la ville, au bord d'un terrain vague où pourrissaient quelques carcasses de voitures. George Green semblait nerveux tout à coup.

– Qu'est-ce que vous faites ? grommela-t-il.

– Je voudrais éclaircir certains points avec vous, annonça Malko. Ensuite, je vous ramènerai au *Discovery*. Il faudra inventer une histoire pour le capitaine et les Espagnols.

– Je n'inventerai rien ! Je dirai la vérité, explosa George Green.

Tant pis pour ces salauds.

Inutile de chercher à le calmer pour le moment. Malko changea de sujet.

– Comment les Israéliens se sont-ils emparés de vous ?

George Green lui fit son récit, ponctué d'injures effroyables à l'égard des agents du Mossad.

– Que voulaient-ils ? demanda Malko.

– Des putains de documents dont je n'ai jamais entendu parler !

Ensuite, ils m'ont interrogé sur la mort de Mr. Sheffield. Ils ont

prétendu que c'était moi qui l'avait tué.

– Pourquoi ?

– D'après eux, Sheffield s'apprêtait à foutre la merde en balançant des trucs sur l'histoire de l'*Irangate*. Donc, nous l'aurions liquidé pour l'empêcher de nuire. Des conneries ! Si ça se trouve, c'est eux qui l'ont buté.

Il se tut, faisant cliqueter furieusement ses menottes. Malko regarda le ciel étoilé. Cela tournait à l'histoire de fous. Bien sûr, les Israéliens étaient particulièrement vicieux... Mais de là à se venger de la CIA pour un crime qu'ils auraient eux-mêmes commis, il y avait un pas. Le problème était qu'ils étaient persuadés que la CIA avait fait assassiner Rupert Sheffield. Or, Malko se trouvait dans l'impossibilité de leur prouver le contraire... Ignorant même comment le milliardaire était mort.

Il fallait éclaircir un autre point.

– Je suis allé hier sur le *Discovery*, dit Malko, pour visiter la cabine de Rupert Sheffield. Or, le magnétophone était vide... Qui a pu retirer la dernière cassette ? Nadia jure que ce n'est pas elle.

– Ce n'est pas moi, en tout cas, s'exclama l'Américain. Moi, je ne mettais jamais les pieds dans la cabine. D'abord, je n'avais pas la clef.

– Un autre membre de l'équipage a pu découvrir le magnétophone, suggéra Malko.

George Green haussa les épaules.

– Je n'en sais rien et je suis fatigué après deux jours passés dans ce truc. La seule qui allait dans la cabine du boss, en dehors de Nadia, c'est Mary, l'autre stewardesse. Mais je vois pas comment elle aurait trouvé ce truc. Il était bien planqué.

Malko commençait à se dire que la clef du mystère Sheffield se trouvait peut-être dans cette cassette disparue. Le système vidéo débranché, la bande magnétique avait enregistré tout ce qui se disait dans la cabine jusqu'à la mort du milliardaire et même après. Seuls ceux qui avaient liquidé Sheffield avaient intérêt à la faire disparaître. Buté, George Green contemplait ses menottes.

– Ecoutez, dit-il, on travaille pour la même maison ! Je ne vous raconte pas d'histoire.

Malko était prêt à le croire. Il n'avancerait pas plus ce soir. Il se remit en marche, redescendant vers le port.

– Parfait, dit-il. Je vous ramène au *Discovery*. Mais j'aurai besoin de vous demain soir. Vous avez une arme ?

– Oui, dit George Green. Pour quoi faire ?

– Régler un problème. J'ai retrouvé les assassins de Cindy Panufnik. Ce sont des Iraniens.

– *Iran suckers !* [15], grommela l'Américain. Si vous voulez qu'on se les paie, je suis OK. Retrouvons-nous devant le café de la Darsena

Pesquera vers six heures. Je crois finalement que je vais dire au capitaine et aux flics que je me suis saoulé la gueule.

– Et les menottes ?

– J'ai ce qu'il faut à bord.

Le quai de la Darsena Pesquera était toujours aussi désert. Malko attendit que George Green soit monté à bord du *Discovery* pour faire demi-tour. Le mystère s'épaississait. Les documents recherchés à la fois par la CIA et par le Mossad s'étaient volatilisés. Sauf, si les Iraniens avaient pu les récupérer par le biais de Cindy Panufnik.

Qui avait tué Rupert Sheffield ? Cindy pour le compte des Iraniens ?

Il n'avait toujours pas répondu à la question lorsqu'il s'arrêta devant le Mencey.

C'est le téléphone qui réveilla Malko. La voix douce d'Ann Langtry qui s'excusa d'être aussi matinale.

– Nos amis du Mossad ont réglé leurs taxes portuaires, annonça-t-elle. Ils s'en vont. Officiellement pour les Caraïbes. Vous savez pourquoi ?

– Aucune idée, dit Malko, mais je vous remercie de l'information.

– Retrouvons-nous pour déjeuner, proposa la jeune Britannique. Je viens vous chercher à l'hôtel.

Il se hâta de s'habiller et fonça vers la Darsena Pesquera. Le voilier du Mossad avait disparu. Comme toujours, les Israéliens, dès qu'ils étaient découverts, démontaient à toute vitesse. Il fit demi-tour pour retourner en ville. Jusqu'au soir, il n'avait rien à faire. Après avoir acheté les journaux, il revint dans sa chambre : il commençait à faire de la claustrophobie dans cette île minuscule.

Il venait de terminer le Herald Tribune lorsqu'on sonna à sa porte.

Sûrement la femme de chambre. Il alla ouvrir et se trouva en face de Sarah, un grand sac en bandoulière, très élégante, maquillée, avec pourtant un sourire crispé.

– Puis-je entrer une minute ? demanda-t-elle.

– Je vous croyais partis, remarqua Malko.

Elle sourit.

– Pas moi.

Elle entra dans la chambre et s'installa dans le fauteuil, face à lui.

Quelque chose dans son attitude intriguait Malko. Elle dut sentir sa tension car elle lança :

– Ne craignez rien, je ne suis pas armée. Vérifiez vous-même.

Elle lui tendit son sac qu'il examina. Rien d'extraordinaire, des produits de beauté, de la laque pour les cheveux, des papiers, un livre, tout le capharnaüm d'un sac de femme. Malko le lui rendit et

demanda :

– Pourquoi êtes-vous là ?

– Notre camarade Arik Kauly est mort, annonça-t-elle. Les vertèbres cervicales brisées. Il avait vingt-six ans.

Malko sentit sa gorge se serrer. Haïssant la violence, il était toujours touché par la mort d'un homme. Surtout que les Israéliens n'étaient pas vraiment des ennemis.

– Je suis désolé, dit-il, je n'ai pas pu l'en empêcher. Il faut dire que vous n'aviez pas été tendres avec George Green.

– Il est très probablement l'assassin de Rupert Sheffield. Lui et sa complice Nadia Kowalski. Ils ont agi sur les ordres de Langley et vous le savez.

Ses traits étaient crispés par la fureur. Malko tenta de la calmer.

– Vous vous trompez. La CIA n'a jamais donné l'ordre de tuer Sheffield. Nous vous soupçonnons de l'avoir fait parce qu'il avait refusé de vous aider...

Il crut qu'elle allait exploser.

– Refuser ! Lui ! cracha-t-elle. Rien ne lui était plus cher qu'Israël.

C'était un survivant de la Shoah et nous l'avons enterré en Terre Sainte.

Comment pouvez-vous penser que nous aurions osé toucher un cheveu de sa tête ?

Elle mettait tant de fougue dans ses propos qu'il en fut ébranlé. C'était vrai que les Juifs ne tuaient pas d'autres Juifs. Sauf cas très exceptionnel. Vrai aussi que Rupert Sheffield était un ami d'Israël et un ancien des Services spéciaux israéliens. Mais il n'arrivait pas à croire que les Américains aient liquidé Rupert Sheffield pour l'empêcher de parler.

John Fairwell, le chef de station de Londres, n'aurait pas pu lui jouer la comédie à ce point.

– Je vous crois, dit-il, mais vous faites fausse route si vous pensez que c'est la CIA qui l'a tué. Nous ignorons qui a assassiné Rupert Sheffield et fait disparaître les documents. Je suis justement là pour le découvrir.

Sarah secoua la tête, en apparence détendue.

– Cela n'a plus d'importance.

Elle fouilla dans son sac, y prit un paquet de cigarettes, en mit une à sa bouche.

Malko l'observait. Se demandant pourquoi elle était venue lui annoncer la mort de l'agent israélien. Elle sortit un briquet de son sac et alluma sa cigarette, puis se tourna vers Malko.

– Je voudrais vous montrer quelque chose, fit-elle d'une voix égale, qui vous fera peut-être changer d'avis.

Elle replongea la main dans son sac et en sortit le container de laque.

Ensuite, tout se passa très vite. Sarah ralluma son briquet de la main gauche et brandit en direction de Malko sa main droite qui tenait la bombe de laque. Il y eut un « pshitt » léger quand elle appuya sur le déclencheur. Puis un « plouf » lorsque la flamme du briquet entra en contact avec le gaz qui sortait de la bouteille.

Un jet de feu, comme un mini lance-flammes, jaillit à l'horizontale. Malko eut à peine le temps de se jeter de côté et les flammes mordirent le tissu de sa veste. Il roula sur le lit, sentant le gaz enflammé embraser son pantalon et mordre sa chair. Sarah le poursuivait impitoyablement, tentant de le transformer en torche vivante ! Sans son premier réflexe, il aurait reçu le jet en plein visage...

D'un bond, il se rua dans la salle de bains, attrapa une serviette et la jeta sur l'Israélienne. Décontenancée, elle recula et il lui assena une violente manchette sur le poignet, faisant tomber le lance-flammes improvisé sur le sol. Il parvint ensuite à l'immobiliser à l'issue d'une lutte féroce. Sa jambe brûlée lui faisait horriblement mal. Essoufflé, il croisa le regard noir de haine de l'Israélienne.

Malko se releva, là laissant en faire autant. Il n'aimait pas du tout la tournure que prenaient les événements. L'israélienne essayait de reprendre son souffle.

– Pourquoi avez-vous fait cela ? demanda-t-il.

– Arik est mort, lança-t-elle. Nous faisons toujours payer comptant ce genre de choses. George Green n'est qu'un homme de main, vous êtes responsable.

– Vous êtes le chef de cette mission ? demanda-t-il.

– Non. Pourquoi ?

– Où se trouve votre chef de mission ?

– Sur le bateau.

– Ils sont partis ?

Elle marqua une imperceptible hésitation avant de répondre.

– Presque. Ils ont quitté la Darsena Pesquera et ils m'attendent.

– Donc, vous partez avec eux ?

Elle ne répondit pas. Une affreuse odeur de brûlé flottait dans la pièce.

– Je pourrais appeler la police, dit Malko. Mais je vous fais une offre. Vous êtes libre à condition de me conduire à vos amis.

– D'accord, fit-elle après une longue hésitation.

– Laissez-moi le temps de me changer.

Il ôta son pantalon brûlé. Sa jambe était à vif, le mollet déjà plein de cloques. Il se confectionna un pansement rudimentaire avec une serviette et se changea. A un poil près, elle le grillait vivant. Sarah le

suivit sans une parole hors de la chambre, et le guida ensuite. Ils n'échangèrent pas un mot jusqu'au port. Le *Sundowner* se trouvait amarré le long de la Muelle Sur[16], minuscule à côté d'un énorme pétrolier.

Malko stoppa cent mètres avant et se tourna vers Sarah.

– Allez leur annoncer que je suis là, qu'il n'y ait pas de malentendu.

Il attendit dans la voiture tandis que Sarah gagnait le voilier et montait à bord. Quelques minutes s'écoulèrent puis David, l'homme à la mâchoire chevaline, mit pied à terre et s'avança vers lui, le visage fermé.

– Vous voulez me parler ?

Son ton était glacial.

– Oui, dit Malko, je crois qu'il y a un terrible malentendu.

– Un malentendu ! s'exclama l'Israélien. Non, ce sont les manœuvres habituelles de vos amis américains. Après les Vietnamiens, les Cambodgiens, les Iraniens et les Libanais, ils sont en train de nous trahir, de nous vendre aux Arabes.

Son ton était amer et désabusé. Malko se permit de remarquer :

– C'est vous qui avez poussé Rupert Sheffield à témoigner contre le président Bush et les gens de la CIA.

L'autre le foudroya du regard.

– Lorsqu'il s'agit de la survie d'Israël, nous ne prenons de conseils de personne.

Malko préféra ne pas discuter. Depuis la guerre du Golfe, les positions américaines et celles d'Israël s'étaient dramatiquement séparées. Le Mossad en avait conçu une haine inexpiable contre les Américains.

– Je ne fais pas de politique, dit-il. J'ai été envoyé ici pour enquêter sur la mort de Rupert Sheffield. Pas pour l'assassiner. Et j'ignore toujours qui l'a tué.

– Vous aviez pourtant deux agents à bord, remarqua avec ironie l'Israélien.

– J'ai toutes les raisons de croire qu'ils n'ont pas liquidé Rupert Sheffield, affirma Malko.

L'Israélien maintint un silence réprobateur, se contentant de le rompre pour demander :

– Qu'attendez-vous de moi ?

– Je sais que vous me rendez responsable de la mort de Rupert Sheffield et de celle de votre ami, dit Malko. C'est injuste. Alors laissez-moi le temps de vous prouver que nous n'avons pas assassiné Rupert Sheffield. J'aurais pu liquider votre Sarah, je ne l'ai pas fait.

L'Israélien réfléchit quelques secondes.

– Très bien, fit-il. Je vous donne une semaine. Si vous avez quelque chose de sérieux à nous apprendre, appelez ce numéro à Tel-Aviv.

Demandez Gidon et parlez-lui. Sinon...

Il fit demi-tour, sans serrer la main de Malko. Ce dernier le vit sauter sur le *Sundowner* qui largua aussitôt ses amarres.

Il se dit qu'il avait une semaine pour sauver sa vie.

La communication avec Londres était remarquablement claire. Malko sourit silencieusement, pensant à tous ceux qui devaient écouter. A commencer par les services britanniques... Seulement, il n'avait pas le choix, ne disposant à Tenerife d'aucune infrastructure lui permettant d'utiliser un circuit protégé de télécommunications. Le KGB en pleine déliquescence, il fallait espérer qu'il consacrait moins de temps aux écoutes.

Malko venait de résumer pour John Fairwell, le chef de station de Londres, les derniers événements, en particulier l'intervention et la fuite du commando Mossad.

En dépit d'un pansement important, il gardait sur sa jambe gauche, la trace brûlante du passage de la mystérieuse Sarah. De plus, un de ses costumes d'alpaga était définitivement à jeter.

Cela valait quand même mieux que de se payer un cercueil...

Il se tut, ayant tout dit, et le chef de station prit le relais.

– Nous sommes certains, martela-t-il, que le Mossad a remis à Rupert Sheffield des documents incriminant dans l'*Irangate* l'administration Reagan, des membres de l'entourage de George Bush et plusieurs personnes encore en place à la Company. Même si Sheffield est tombé à l'eau, il ne les a pas emportés avec lui. Et s'il les avait rendus au Mossad, celui-ci ne chercherait pas à les récupérer.

Imparable. Malko était de plus en plus perplexe.

– Je suis troublé, avoua-t-il. Pour moi, ce n'est pas le Mossad qui a liquidé Rupert Sheffield. Ce ne sont pas non plus les Iraniens qui ne possédaient à ma connaissance aucun contact à bord. Alors, qui restait-il ?

Au silence prolongé de son interlocuteur, il sentit qu'il l'avait choqué.

D'une voix glaciale, le chef de station enchaîna :

– Autrement dit, vous soupçonnez une manip venant de chez nous ?

– Je cherche une explication...

Un ange passa, un bâillon sur la bouche. L'Américain reprit aussitôt :

– Vous pensez bien que j'ai mené mon enquête depuis notre dernière communication. J'ai appelé Langley et passé au grill le directeur des Opérations. Il a “criblé” tous les ordres de mission de l'agent en question. Il n'y a rien de trouble.

– Et la femme ?

– Il n'y a rien sur elle non plus. Son nom n'apparaît accolé à aucun des gens impliqués dans l'*Irangate*. Or, ce serait les seuls à vouloir faire ce genre de connerie...

Langley n'assassinait plus que sur la pointe des pieds depuis bien longtemps, tellement il fallait de paperasses. Cela dégoûtait les

apprentis assassins...

– Donc, conclut Malko, Rupert Sheffield s'est jeté à l'eau, a pris bien soin de ne pas avaler d'eau de mer en attendant que son cœur s'arrête, pour couler ensuite avec ces précieux documents.

– Ecoutez, explosa le chef de station exaspéré par son ironie, je me fous de la façon dont il est mort. Je veux que vous retrouviez ces documents.

– Ils sont sûrement en possession de ceux qui l'ont tué, conclut Malko. Avez-vous “criblé” tous les membres de l'équipage ?

– Non, avoua John Fairwell, j'essaie d'obtenir leur identité, mais les Cousins traînent les pieds. Nous essayons aussi par notre station de Madrid, mais les Espagnols ne sont pas très coopératifs. En plus, avec juste le nom et la date de naissance, on va y mettre des mois. Ne comptez pas trop là-dessus.

– Parfait, admit Malko, je vais faire de mon mieux. A mon avis, il y a une autre “taupe” à bord du *Discovery*. Il fallait être sur place pour s'emparer de la bande magnétique qui, justement, permettrait peut-être d'éclaircir le mystère de la mort de Rupert Sheffield.

« Ces Iraniens, que font-ils à Tenerife ? Ils ont liquidé Cindy pour qu'elle ne puisse pas me l'apprendre. »

– J'avoue ne pas comprendre leur rôle, avoua l'Américain. Nous ignorions même que Sheffield ait eu des contacts récents avec eux. Nous savons seulement qu'à l'époque de l'*Irangate*, il était au mieux avec l'ayatollah Khomeini, le responsable des services spéciaux iraniens en charge du dossier des otages, et des fournitures d'armes.

« Il faut que vous retrouviez coûte que coûte ces Iraniens, s'ils n'ont pas quitté à Tenerife. »

– C'est prévu, dit Malko. Pour ce soir. Mais j'ignore comment cela va se passer. Mal ou très mal.

– Si ce sont eux qui possèdent les documents, fit John Fairwell, peu importe que cela se passe très mal, du moment que vous les récupérez.

On voyait bien que ce n'était pas lui qui risquait sa vie. Malko raccrocha.

Il était temps d'aller retrouver Ann Langtry.

Au dernier moment, Ann Langtry avait prétexté un travail au consulat, alors que Malko, n'ayant rien à faire de la journée, espérait bien l'entraîner pour une sieste érotique.

Ils avaient déjeuné sur les hauteurs de Santa Cruz, à l'Amos, sur une terrasse ensoleillée. Au moment où il ouvrait la porte de sa chambre, le téléphone sonnait. C'était John Fairwell. Super-excité.

– Il y a du nouveau, annonça-t-il. Cindy Panufnik voyait

régulièrement un gars de chez les Cousins !

Un ange aux ailes barbouillées de toutes les couleurs s'enfuit à tire d'aile, dégoûté de tant de duplicité ! La pulpeuse Cindy Panufnik, plus ou moins call-girl, maîtresse de Rupert Sheffield à ses heures, liée aux milieux du terrorisme iranien, travaillait aussi pour le MI6.

– Les documents que vous cherchez sont déjà peut-être chez eux. Rupert Sheffield peut avoir été tué par elle.

– Pas avec la bague qu'elle portait, objecta Malko.

L'Américain balaya son objection.

– Elle a pu utiliser autre chose.

– Ça ne serait pas plus simple, maintenant que vous avez appris cela, suggéra Malko, de demander à vos homologues s'ils ont les documents ?

John Fairwell faillit s'étrangler à l'autre bout du fil.

– Mais voyons ! Ces gentils Cousins vont sûrement nous les remettre, sans même avoir fait une photocopie...

– Vous n'êtes pas optimiste, remarqua Malko.

Le chef de station écumait.

– D'abord, ils s'en serviront contre nous, affirma-t-il. Dans l'affaire des otages, ils se sont conduits comme des “motherfuckers” en nous mentant effrontément, montant des coups derrière notre dos. En plus, leurs services sont pourris, pénétrés jusqu'à l'os. A part les Libyens et les Français, tout le monde aura ces foutus documents.

Les Iraniens se trouvaient à Tenerife, aux trousses de Rupert Sheffield...

– Il y a des chances, approuva John Fairwell. Mais Cindy Panufnik ne leur disait peut-être pas tout. Elle croquait allégrement à pas mal de râteliers.

Malko eut soudain une idée.

– Vous connaissez l'identité de son traitant ?

– Nous en connaissons une, pas forcément la vraie.

– Essayez d'en savoir plus, conseilla Malko. Et de le localiser. Qui vous dit qu'il ne se trouve pas à Tenerife, lui aussi ? Il y a déjà tellement de monde...

– D'accord, promit l'Américain. Mais, en attendant, continuez sur les Iraniens.

Malko n'avait plus qu'à attendre six heures. Ce qu'il venait d'apprendre expliquait peut-être le meurtre de Cindy. Si les Iraniens avaient découvert qu'elle les doublait, ils pouvaient avoir eu envie de mettre un terme définitif à leur collaboration.

Il fut soudain saisi d'une sainte fureur. Si Cindy Panufnik travaillait pour le MI6, il y avait 99 chances sur 100 pour qu'Ann Langtry, représentant l'échelon local de la centrale de renseignement britannique, soit au courant.

Les documents que tout le monde recherchait étaient déjà partis pour Londres par la “diplomatic pouch”[17]. Mais, en attendant, il y avait à s'occuper des Iraniens.

La première chose qu'il aperçut en arrivant sur la Darsena Pesquera fut le crâne rond de George Green.

L'Américain –sans menottes– était attablé à l'extérieur du bistrot. Il se leva et s'approcha de la voiture de Malko.

L'Américain se laissa tomber sur le siège à côté de Malko. Sa tête ronde était encore marbrée de meurtrissures et il avait d'énormes marques rouges aux poignets, à l'emplacement des menottes.

– Ces salauds sont partis, gronda-t-il. Dommage. J'avais l'intention d'aller leur rendre visite avec ma tronçonneuse.

– Vous vous promenez toujours avec une tronçonneuse ? demanda Malko, étonné.

George Green lui jeta un regard mauvais.

– Non, j'en ai acheté une ici, parce qu'elles sont moins cher que dans mon bled. Et pour ces fumiers, cela aurait été parfait.

– L'homme que vous avez frappé est mort, annonça Malko.

– Tant mieux ! Je hais ces fumiers de *Schlomos*.

– Comment s'est passé votre retour sur la *Discovery* ? dit Malko pour couper court à une tirade raciste au premier degré.

– J'ai fait comme prévu. Raconté que j'avais crevé, rencontré des types qui m'avaient ramené. On avait fait la foire et je ne me souvenais plus de rien. Le capitaine a eu l'air de me croire... J'ai téléphoné à la juge et elle m'a dit qu'elle me reconvoquerait.

– C'est tout ?

– Non ! gronda l'Américain. On a retrouvé la cassette. La voilà !

Ce dernier n'en revenait pas. La première bonne nouvelle depuis longtemps. Il en avait ras le bol des Canaries alors que la saison de la chasse battait son plein en Autriche et que sa fiancée, la pulpeuse Alexandra, devait séduire tous les soirs un prétendant différent. Elle avait sélectionné une douzaine de célibataires déchaînés qu'elle entretenait par roulement, s'abandonnant de temps à autre pour les maintenir à sa botte.

Pourtant, au téléphone, elle avait toujours la même voix douce, même si elle s'apprêtait à tromper honteusement Malko.

Ce dernier revint au problème présent.

C'est Nadia qui l'avait ?

– Non, cette salope de Mary Callaghan, l'Irlandaise, dit George Green en lui tendant la cassette. Pendant qu'elle faisait le ménage, on a fouillé sa cabine et on l'a découverte dans la gaine de ventilation.

– Qu'avez-vous fait ?

– On l'a récupérée, bien sûr. Mais impossible de faire plus. Le capitaine l'a à la bonne et elle ne sort pas de ce putain de bateau.

– Donc impossible de l'interroger sur le *Discovery*, en conclut Malko.

Pour qui pouvait-elle travailler ? Les Soviétiques ? Les Iraniens ? Les Britanniques ? Ou encore quelqu'un d'autre ?

– Vous n'avez rien trouvé d'autre ?

– Non, fit-il. A part des numéros de téléphone à Londres dans un carnet. Je les ai notés pour vous.

Il passa un papier plié à Malko. Ce dernier réfléchissait. Ce nouveau rebondissement changeait ses plans. Avant de s'attaquer aux Iraniens, il fallait savoir pour qui travaillait Mary Callaghan. Donc, la forcer à sortir du *Discovery* pour l'interroger. Il eut soudain une idée.

– Quand les membres de l'équipage sont convoqués par la juge espagnole, demanda-t-il, cela se passe comment ?

– Elle téléphone au bateau et fixe un rendez-vous.

– Pas de convocation écrite ?

– Non.

– Très bien, fit Malko. Demain matin, vous vous arrangez pour être près d'un téléphone sur le *Discovery* entre dix heures et dix heures et quart. Je vous appellerai. Ensuite, vous irez dire à Mary Callaghan que la juge la convoque pour deux heures. Y a-t-il une chance qu'elle vérifie ?

– Non, je ne crois pas.

– Comment est-elle susceptible de se rendre à Granadilla ?

– On dispose d'une voiture. Elle la demandera au capitaine.

– Vous pensez pouvoir me prévenir si tout se passe bien ?

– Il y a quelque chose de plus simple, suggéra George Green. Normalement, elle partira vers une heure. Moi, je peux vous attendre ici, à partir de midi et demi. On la suivra avec votre voiture et ensuite on la coincera entre la sortie de l'autoroute et Granadilla.

– Si vous voulez, fit Malko. Dans ce cas, à demain.

George Green ressortit de sa voiture et partit à grandes enjambées vers le *Discovery*. Malko, lui, fit demi-tour, remontant au Mencey. Il fallait d'urgence communiquer les numéros de téléphone à la station de Londres. Et trouver un portable pour écouter la cassette.

Un soleil radieux illuminait la Darsena Pesquera, la rendant un peu moins sinistre. Malko était là depuis midi et quart. Le coup de

téléphone avec George Green s'était passé sans histoire. Mais il était presque une heure et George Green n'était toujours pas là. Soudain, il vit une Fiat jaune déboucher du quai, conduite par une jeune femme rousse. A côté d'elle se trouvait Nadia Kowalski.

A peine la voiture disparue dans la rampe menant à la route, Malko mit son moteur en marche et à ce moment George Green arriva en courant et se jeta sur le siège à côté de Malko.

– Ça a marché ! exulta-t-il. Le capitaine lui a donné la voiture et a même demandé à Nadia de l'accompagner, parce qu'elle ne connaissait pas la route. Je l'ai briefée. Elle va la faire passer par la montagne, là où ces salauds de *Schlomos* m'ont coursé ! On va se retrouver dans un coin bien tranquille pour causer.

Malko rattrapa la voiture des deux femmes à la Plaza España ; ensuite, ce fut facile de ne pas les perdre. A côté de Malko, George Green rongea son frein, avec visiblement de mauvaises intentions. Une demi-heure s'écoula et les dernières habitations disparurent, laissant la place aux épais bois de sapins. Pas de circulation.

Soudain, après un virage, la voiture des deux stewardesses ralentit, avant de s'enfoncer dans un sentier disparaissant dans les bois en pente. Lorsque Malko arriva à la hauteur de l'embranchement, il s'engagea à son tour dans l'étroite voie rectiligne et, très vite, aperçut la voiture arrêtée au milieu d'une clairière invisible de la route. Mary Callaghan était toujours au volant, mais Nadia Kowalski était descendue. Lorsqu'elle aperçut la Ford de Malko, elle courut dans sa direction.

– Je lui ai dit que je voulais faire pipi ! lança-t-elle. Elle est à vous.

– Super ! exulta George Green.

Il sauta de la Ford et se dirigea vers l'autre véhicule. La conductrice prit conscience de sa présence, remit en marche et entama un demi-tour pour s'enfuir. Bloquée par la Ford, elle sortit du sentier pour filer entre les sapins, mais ses roues se mirent très vite à patiner et son véhicule s'immobilisa dans un nuage d'aiguilles de pin. George Green rejoignit la voiture en deux enjambées, ouvrit la portière et arracha Mary Callaghan de son siège. Comme elle essayait de se débattre, il lui allongea une gifle formidable qui l'envoya s'étaler à trois mètres.

– Arrêtez ! cria Malko.

Il aida la jeune femme en pleurs à se relever et l'appuya au tronc d'un gros sapin.

– Il est fou ! Que voulez-vous ? sanglota la jeune femme. Laissez-moi, je vais être en retard.

– Vous n'avez pas rendez-vous, dit Malko, c'était une ruse pour pouvoir bavarder avec vous.

Mary Callaghan essuya ses larmes et le fixa avec surprise. Ses yeux noisette étaient pleins de panique et sa grosse bouche tremblait. Sous

le pull de laine, Malko voyait sa poitrine se soulever rapidement.

– Bavarder ? demanda-t-elle. Mais de quoi ? Et qui êtes-vous d'abord ?

George Green lança, le visage mauvais :

– Moi, tu sais qui je suis, non ?

Elle renifla, touchant sa joue endolorie.

– Le capitaine m'avait dit que vous étiez une brute, fit-elle. Il avait raison. Je ne comprends pas...

Malko sortit alors la petite cassette du magnétophone de sa poche et la mit sous le nez de Mary Callaghan.

– Et ça, vous connaissez ?

Comme elle ne répondait pas, George Green la saisit à la gorge et commença à la secouer, lui cognant la tête contre l'arbre, lui arrachant de nouveaux cris, jusqu'à ce que Malko s'interpose fermement. Dépité, George Green jeta :

– On l'a trouvée dans ta cabine. Tu l'as piquée dans celle de Mr. Sheffield. Pourquoi ?

Mary Callaghan fixait la cassette, très pâle. Elle détourna la tête sans répondre. Malko prit le relais :

– Je veux que vous me disiez pourquoi vous avez volé cette cassette, et à qui elle était destinée.

La stewardesse s'était reprise. Son menton ne tremblait plus. Elle essuya ses larmes et soutint le regard de Malko.

– Je ne sais pas de quoi vous parlez, dit-elle. Je n'ai jamais vu cette cassette. Vous n'avez pas le droit de me battre. Je me plaindrai à la police et au capitaine.

– Salope ! jeta George Green avant de s'éloigner vers la voiture embourbée.

Nadia Kowalski s'approcha et dit d'un ton plus calme.

– Mary, il n'y a que toi et moi qui avons la clef de la cabine du boss. Donc, les possibilités sont limitées. Parle, sinon, cela va mal se passer pour toi.

Mary Callaghan lui jeta un regard méprisant.

– C'est pour toi que cela va mal se passer, menaça-t-elle. En rentrant, je vais aller porter plainte à la police.

Malko sentit qu'il n'en sortirait rien. Le premier choc passé, elle se comportait en professionnelle. Il était de plus en plus certain d'avoir en face de lui quelqu'un travaillant pour un Service.

Un bruit de pétarade le fit se retourner. Le coffre de la voiture des stewardesses était ouvert. George Green venait d'y prendre une énorme tronçonneuse et de la mettre en marche. La tenant à l'horizontale comme une arme, il avançait vers eux.

– Laissez-moi faire, hurla-t-il pour couvrir le bruit du moteur. Je vais la faire parler, moi.

George Green avait l'air d'un fou, les yeux hors de la tête, les traits crispés et les lèvres retroussées dans un rictus haineux. Malko se sentit glacé. Son pistolet se trouvait sous le siège de sa voiture, derrière l'Américain. Il avança vers ce dernier.

– George, arrêtez tout de suite !

L'Américain balaya l'air horizontalement avec son arme improvisée.

– Ecartez-vous ! gronda-t-il, ou je vous mets les tripes à l'air.

Il avança encore et Malko dut battre en retraite sous peine d'être éventré.

– George, STOP ! cria-t-il. C'est un ordre !

George Green lui répliqua, l'air mauvais :

– *Bullshit* ! C'est pour vous que je vais éventrer cette salope. Pour les connards de Washington.

Les deux jours passés dans la prison sous-marine semblaient l'avoir rendu fou.

Malko le saisit par l'épaule et il n'eut que le temps de reculer, menacé par la tronçonneuse. George Green était vraiment prêt à tuer.

Maintenant, l'Américain se trouvait à moins d'un mètre de Mary Callaghan, paralysée par la terreur. Il affermit sa prise sur la poignée de la tronçonneuse, approcha encore et hurla pour couvrir le bruit du moteur.

– Pour qui tu travailles ?

Mary Callaghan, blanche comme un linge, avala sa salive, mais ne répondit pas. Alors, George Green avança un peu et les dents acérées de la tronçonneuse commencèrent à entamer le jeans de la stewardesse, pulvérisant la grosse boucle de sa ceinture. Elle recula, comme si elle voulait s'enfoncer dans le tronc du sapin, poussant un hurlement à glacer le sang dans les veines. Son jeans qui n'était plus retenu par la ceinture tomba sur ses chevilles et George Green ricana.

– C'est bien, ça va entrer encore mieux !

La jeune femme regardait avec terreur le ruban de la scie tournant à quelques millimètres de son ventre dénudé. Soudain, elle jeta d'une voix aiguë :

– Arrêtez ! Vous êtes fous ! Je travaille pour le MI6.

George Green baissa un peu son engin et lança d'un ton plein de mépris :

– The Brits[18] !

Mary Callaghan inclina la tête silencieusement. Malko profita du calme relatif de l'ancien des Forces Spéciales pour s'interposer et lancer à George Green :

– Cessez de vous conduire comme un animal !

Cet incident allait déclencher une histoire du tonnerre de Dieu. Les hommes de main de la CIA n'avaient déjà pas bonne réputation chez leurs alliés...

La performance de George Green allait alimenter trois générations en ragots. Maladroitement, Mary Callaghan cherchait à remonter son jeans pour dissimuler son ventre nu. Un peu de sang perlait sur sa peau. Elle était blême.

– C'est un fou ! murmura-t-elle. Un vrai fou. Il faudrait l'interner.

Sa crise de violence passée, George Green avait arrêté la machine infernale et attendait, appuyé à la voiture. Malko vit que Mary Callaghan, encore sous le choc, était vulnérable.

– Vous savez pour qui nous travaillons ? demanda-il.

– Non.

– La CIA.

– Vous avez vu comment vous m'avez traitée ! explosa-t-elle. C'est honteux.

– Pourquoi avez-vous volé cette cassette ?

– J'obéissais aux ordres, dit froidement la stewardesse. J'ai fouillé la cabine à plusieurs reprises et découvert le magnétophone. J'ai demandé des instructions à Londres. On m'a dit de la prendre, si c'était possible.

– Pourquoi ne pas avoir pris les autres avant ?

– On ne me l'avait pas demandé.

– Vous avez eu le temps de l'écouter ?

– Non.

– Quelle était votre mission à bord du *Discovery* ?

Mary Callaghan hésita avant de dire :

– Surveillance. Je faisais un rapport toutes les semaines sur les messages, les gens rencontrés, les activités de Mr. Sheffield. Comme il n'était pas souvent là, il n'y avait pas grand-chose à faire. Je commençais à m'ennuyer.

Maintenant, elle avait repris une voix normale et défiait Malko du regard.

– Comment transmettez-vous ces informations ? A partir du *Discovery* ?

– Je n'ai pas le droit de vous répondre, dit-elle. Demandez à mes chefs. Je crois que vous les connaissez.

Malko décida d'aborder le nœud du problème.

– Que savez-vous de la mort de Rupert Sheffield ?

– Rien. Je dormais lorsqu'il a disparu. Je n'ai aucune idée de ce qui a pu arriver. Je l'ai communiqué à Londres.

– Avez-vous jamais entendu parler de documents remis par le Mossad à Rupert Sheffield ?

– Jamais.

- Vous saviez que le Mossad avait une équipe ici ?
- Non.
- Qui est Cindy Panufnik ?
- Une amie de Mr. Sheffield.
- Vous saviez qu'elle était à bord la nuit où Sheffield a disparu ?
- Oui.
- Vous n'avez rien de spécial sur elle ?
- Non, rien.

A cause du cloisonnement en vigueur dans les Services, il était possible que les deux femmes ne se connaissent pas. Possible, mais peu probable...

Visiblement. Mary Callaghan était décidée à en dire le moins possible...

Elle s'ébroua et dit :

- Je voudrais revenir au bateau maintenant.
- Vous pouvez partir, dit Malko.
- Je vais faire un rapport, lança Mary Callaghan. Vous risquez des problèmes...
- J'en ai vu d'autres, assura Malko.

Elle se décolla de l'arbre et partit vers sa voiture, y monta et disparut en direction de la route. George Green s'approcha alors de Malko.

- Je suis désolé, je ne sais pas ce qui m'a pris.
- Nous en reparlerons, dit Malko. Pour le moment, je rentre écouter cette cassette.

Malko avait trouvé un portable Samsung dans une boutique du centre de Santa Cruz et l'avait ramené à l'hôtel, laissant George Green et Nadia repartir sur le *Discovery*.

Il inséra la cassette dans le lecteur et attendit, le cœur battant.

Le magnétophone placé dans la cabine de Rupert Sheffield ne se déclenchait qu'au premier son... Cela commença par un bruit de porte ouverte et refermée, puis une voix d'homme rugueuse lança :

– *Help yourself ?*

La voix de Rupert Sheffield, râpeuse, grave, autoritaire... Bruit de bar, de verres, de bouteilles, puis une voix de femme, douce, avec un accent : Cindy Panufnik.

- Tu veux quelque chose ?
- Johnnie Walker *on ice*.

Malko écoutait, l'oreille collée au haut-parleur. Des bruits de gens qui boivent, des grincements – ils étaient sur le lit–, puis quelques soupirs et la voix un peu plus rauque du milliardaire.

– Bon sang, tu as des seins inouïs !

Rires, soupirs, froissement de vêtements. La qualité de l'enregistrement était extraordinaire. Deux verres qui s'entrechoquent, puis la voix de Cindy Panufnik :

– Tu veux de la musique ?

– Non, je veux ton cul.

Au moins, c'était direct... Bruits divers. Encore la voix de Cindy :

– Regardez cette petite bête qui ne demande qu'à grossir.

Une inflexion nettement graveleuse, avec aussitôt la réponse agacée de Rupert Sheffield :

– Petite ! Tu vas voir, elle va te remonter jusque dans la gorge.

Brutalement, ils passèrent à une autre langue. Malko réalisa que c'était du polonais. Ils faisaient l'amour en polonais, avec des « han » de bûcheron, des soupirs et finalement un cri rauque de Cindy Panufnik.

– Doucement ! *Please*.

Malko n'osa pas penser à ce que le milliardaire était en train de lui faire.

La bande restitua une série de halètements... Puis un grognement de bête satisfaite. La voix de Rupert Sheffield éclata ensuite, presque sèche :

– Bon, va dans ta cabine, j'ai des coups de fil à donner.

Ce n'était pas le roi des poètes...

Bruits divers. Et puis le tapotement d'un téléphone digital et la voix de Rupert Sheffield :

– *Mr. Robert Gates, please. Rupert Sheffield calling from overseas.*

Malko sursauta : Robert Gates était le nouveau directeur général de la CIA.

Un homme que ses ennemis accusaient d'avoir joué un rôle actif dans l'*Irangate*. Il écouta encore plus attentivement. Bruits de secrétaires, la respiration lourde du milliardaire britannique, puis enfin une voix imperceptible pour Malko qui n'entendit que la réponse de Sheffield.

– Yeah ! Pour l'affaire en question.

Voix inaudible, de nouveau Malko retenait son souffle.

– Vous savez que j'ai décidé de ne pas donner suite, annonça la voix rugueuse de Rupert Sheffield.

Impossible d'entendre la réponse, mais Rupert Sheffield enchaîna :

– Cela ne va pas être facile pour moi. Ils vont me faire une comédie d'enfer.

Encore une réponse inaudible.

– OK, OK, conclut le milliardaire. Je viens bientôt chez vous, il faudra que je vous remette des choses qui vous intéressent.

Claquement de l'appareil raccroché. Voilà pourquoi le chef de

station de Londres était certain que la CIA n'avait pas tué Sheffield pour l'empêcher de parler. Il avait promis explicitement de ne pas céder aux pressions du Mossad.

Nouveau tapotement du clavier. La voix de Rupert Sheffield. Il fallut quelques instants à Malko pour identifier la langue qu'il parlait. De l'hébreu. Malko ne parlait pas cette langue mais d'après le ton de la conversation l'interlocuteur de Sheffield ne paraissait pas déçu. Bizarre, bizarre... Il fallait d'urgence décrypter ce passage.

Encore un silence après un peu de musique. Cela se situait vraisemblablement après le dernier dîner du milliardaire. De nouveau, les voix de Rupert et de Cindy Panufnik.

– Ça va pas ?

La voix de Rupert Sheffield.

– Ali Akbar est ici.

La voix de Cindy Panufnik. Peu assurée.

Véritable rugissement de Rupert Sheffield.

– Cet enfoiré d'Iranien. Qu'est-ce qu'il fait là ?

– Il te cherche.

– Sale petite pute ! C'est toi qui l'as amené ici ! C'est toi, hein, pour te faire un peu de blé sur mon dos... Tu...

Bruits d'objets heurtés, grognements, puis cri de détresse de Cindy Panufnik.

– Arrête, tu es fou ! Tu vas m'étrangler. Je te jure, c'était pas moi. Ils savaient que tu venais ici.

Rupert Sheffield soufflait comme un phoque. Silence, puis il lança :

– Qu'est-ce qu'il te veut ?

– Tu ne t'en doutes pas ?

– Faut pas croire tout ce qu'il dit, protesta Sheffield d'une voix furibonde. Tu es de leur côté ou du mien ?

– Ne dis pas de bêtises, fit Cindy d'une voix apaisante. Mais je suis obligée de lui répondre quelque chose. Sinon, il va s'énerver.

– Il est seul ?

– Non. Ils sont trois. Je ne connais pas les autres.

Bruit de fond, puis de nouveau la voix de Rupert Sheffield.

– Dis-leur qu'ils me téléphonent sur le bateau. Demain. On arrangera un rendez-vous. Et qu'ils ne s'inquiètent pas.

– Bien.

– Bon, va te coucher, je suis fatigué, lança-t-il.

S'ensuivirent plusieurs coups de téléphone sans intérêt particulier, puis un bruit de fond le milliardaire avait mis une cassette sur son magnétophone et regardait un film.

Sa voix cria « Entrez ». Un bruit de porte, puis une voix de femme qui lançait :

– Vous allez grossir.

– Je m'en fous.

La voix de Rupert Sheffield. Un peu de silence, puis la nouvelle venue :

– C'est *corny*.

– Mets un autre film.

Malko contemplait le Samsung, fasciné. Il n'y avait aucun doute : la voix de femme était celle de Nadia Kowalski !

Il écouta à peine la suite, les bruits de fond du film, les respirations saccadées d'un couple engagé dans un flirt poussé, jusqu'à ce que la voix du milliardaire explose, furieuse.

– Viens ici.

Quelques secondes de silence, puis :

– Bonne nuit, Mr. Sheffield.

– Espèce de pute, viens ici !

Un claquement sec. Un bruit de porte qui s'ouvre, puis les ressorts du lit qui grincent et le silence. Rupert Sheffield n'était jamais revenu dans sa cabine. Il arrêta le Samsung. Cette fois, les choses se précisaient. Nadia Kowalski allait avoir beaucoup de mal à s'expliquer.

Du bout de la passerelle, Malko appela. Quelques instants plus tard, un marin apparut.

– Qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-il, rogomme.

– J'ai un message urgent pour Miss Nadia Kowalski.

– Laissez-le-moi.

– Non, c'est personnel.

L'autre hésita puis disparut dans la coursive. Malko s'attendait à voir surgir le capitaine, mais ce fut Nadia, en survêtement gris, qui apparut.

Elle sauta sur le quai, l'air soucieux.

– Que se passe-t-il ?

– J'ai écouté la bande, annonça Malko. Et je voudrais que nous l'écoutions ensemble. Le plus vite possible.

La stewardesse lui jeta un regard affolé.

– Je vous expliquerai. Vous pensez que j'ai tué Rupert Sheffield ?

– Je ne sais pas, dit Malko, mais en tout cas vous m'avez menti. Vous m'aviez caché que vous étiez venue rendre visite à Rupert Sheffield la nuit de sa disparition.

– C'est vrai, avoua Nadia Kowalski, mais je n'ai rien fait. Je vais tout vous expliquer. Maintenant, il faut que je termine mon travail. Je peux être à votre hôtel vers six heures.

– Je vous y attends, fit Malko froidement.

Il ne risquait pas qu'elle s'enfuie. Les autorités espagnoles avaient

confisqué les passeports de tous les membres de l'équipage. En remontant vers le Mencey, il fit le point. Cela s'éclaircissait.

Les Cousins, en sus de Ann Langtry, avaient au moins deux personnes sur le cas Sheffield : Cindy Panufnik et Mary Callaghan. D'après la bande, Cindy n'avait pas récupéré les fameux documents, ni tué le milliardaire. Les Iraniens semblaient hors de cause également, bien qu'ils semblent avoir un sérieux contentieux avec Rupert Sheffield.

Il restait Nadia Kowalski. Mais si elle n'avait pas liquidé le milliardaire pour le compte de la CIA, qui était son commanditaire ? Et pour quelle raison ?

Malko eut un choc en ouvrant sa porte. Nadia Kowalski avait troqué son jogging pour un pull noir moulant et une jupe en agneau glacé. Son maquillage lui étirait les yeux et faisait ressortir sa grosse bouche rouge. Son sourire était à la fois provocant et ambigu.

– Je ne suis pas en retard ? demanda-t-elle d'une voix légèrement essoufflée.

– Pas du tout. Entrez.

Elle pénétra dans la chambre et se débarrassa de son châle et de ses gants.

Une grosse ceinture enserrant sa taille accentuait le modelé de ses seins et de sa croupe. Elle s'assit dans le fauteuil à côté du lit et croisa les jambes dans une attitude volontairement provocante.

Dalila dans ses meilleurs jours.

Le trouble qu'elle avait manifesté lorsque Malko l'avait fait appeler sur le *Discovery* avait fait place à une attitude bien différente. Son regard soutenait celui de Malko, avec une sorte d'impudence troublée.

Il remarqua quelque chose d'insolite : Nadia était couverte de bijoux. Des bracelets cliquetaient à son poignet, elle portait des boucles d'oreilles, un rang de perles autour du cou et une énorme bague – un saphir entouré de diamants – ornait sa main droite.

Apparemment, le métier de stewardesse rapportait bien.

– Vous aimez les bijoux, remarqua Malko.

Nadia Kowalski eut un sourire mutin.

– Oh, ce sont des faux. C'est mon ami, celui à qui je téléphone à Washington, qui me les offre.

Il ne l'écoutait que d'une oreille, glacé intérieurement. Sachant déjà ce qui allait suivre.

– Nadia, fit-il, c'est vous qui avez vu Rupert Sheffield la dernière.

Vous êtes sortie de sa cabine et j'ai l'impression qu'il est parti derrière vous. Depuis, personne ne l'a revu vivant.

La jeune femme passa la langue sur ses lèvres.

– C'est vrai. Je couchais parfois avec lui. Il me donnait de l'argent et il me faisait peur. Cette nuit-là, il était furieux parce que je me suis refusée à lui. Je suis allée m'enfermer dans ma cabine et je ne sais pas ce qui s'est passé ensuite.

Malko s'attendait à ce genre de réponse : impossible de prouver le contraire. Il fallait donc faire craquer Nadia. Il était persuadé qu'il y avait autre chose qu'une histoire de fesses entre Sheffield et elle.

– Bien, dit-il, admettons que je vous croie. Mais vous comprenez que je dois maintenant vérifier tout ce qui vous concerne. Quel est le nom de l'homme à qui vous téléphonez au Pentagone ?

Il surprit une brève lueur dans les yeux de Nadia Kowalski. Mais

c'est d'une voix pleine de sang-froid qu'elle répondit :

– Le sergent James Millstone, poste 56428. Seulement, avec le décalage horaire c'est l'heure du déjeuner, vous ne pouvez pas l'appeler avant trois heures de là-bas.

Ça, c'était la petite phrase en trop. Malko lui adressa un sourire innocent.

– Qu'à cela ne tienne. Nous allons partager une bouteille de Moët et Chandon au bar en attendant.

Elle se leva aussitôt et s'approcha de lui. Le regardant dans les yeux avec une expression suppliante.

– Vous n'allez pas faire un rapport sur moi parce que je vous ai menti, supplia-t-elle. Ils vont me licencier.

– J'y suis obligé.

– Please !

Sa voix n'était plus qu'un souffle. Avec souplesse, elle se colla à lui, sa bouche effleurant la sienne, une cuisse essayant de séparer les siennes. Sa main gauche se glissa sous sa chemise, agaçant avec une habileté consommée la poitrine de Malko. Elle lut dans ses yeux l'effet provoqué par cette caresse et murmura d'une voix rauque à souhait :

– Nous avons une heure à tuer.

Elle aurait eu écrit sur le front en lettres de feu « baise-moi », ce n'aurait pas été plus explicite. Elle saisit la main de Malko et la plaqua entre leurs deux corps sur son pubis.

– Venez, j'ai tellement envie.

Il s'écarta un peu, luttant courageusement. C'est vrai qu'il était tentant de cueillir cette femelle offerte, pantelante, soumise sûrement à tout ce qu'il souhaiterait lui faire. Et puis son regard tomba sur la grosse bague, à sa main droite. Et son désir naissant s'envola d'un coup.

Il s'écarta et plongea la main dans son attaché-case qu'il avait laissé volontairement ouvert. Braquant l'arme sur sa visiteuse.

– Otez votre bague, lança-t-il à Nadia Kowalski, et posez-la sur la table de nuit. Ensuite, passez de l'autre côté du lit et installez-vous dans le fauteuil.

La stewardesse resta figée sur place, le regard encore humide.

– Pourquoi ? Je...

– Faites ce que je vous dis, intima Malko.

Lentement, Nadia Kowalski enleva la grosse bague de son doigt et la plaça sur la table. Dès qu'elle se fut assise dans le fauteuil, de l'autre côté du lit, Malko alla prendre le saphir et commença à l'examiner.

Debout près de la fenêtre, il la tourna dans tous les sens jusqu'à ce qu'il trouve ce qu'il cherchait. En appuyant sur le chaton à un point précis la bague pivotait, dévoilant son secret.

D'une part, le chaton composé d'un saphir dont il ne restait que la

partie supérieure, la “table” entourée de faux brillants. D'autre part, le corps de la bague qui se composait du culot du saphir. Celui-ci était creux. Le chaton pivotant, une très fine aiguille se dégageait de ce culot, poussée par un ressort minuscule et dépassant alors de quelques millimètres. Malko réalisa que l'aiguille était creuse et qu'une minuscule poche de caoutchouc la terminait, en contact direct avec l'anneau. Il suffisait alors d'une pression du doigt pour projeter le contenu de l'aiguille sous pression.

Malko releva la tête. Nadia Kowalski était décomposée. Les coins de la bouche abaissés, le regard fixe.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

Comme elle ne répondait pas, il s'approcha d'elle, après avoir passé la bague autour de son annulaire, le chaton toujours ouvert.

– C'est du poison, n'est-ce pas ?

– Non, non, protesta-t-elle sans conviction.

Malko lui prit le poignet et approcha la bague de sa peau.

– Vous êtes prête à tenter l'expérience ?

Nadia Kowalski demeura muette, mais, d'un geste brusque, écarta son poignet et se recroquevilla sur le fauteuil. Malko fit pivoter le chaton, faisant disparaître l'aiguille. De toute façon, on découvrirait le produit que contenait cette bague piège. C'était secondaire.

– Je pense qu'il vaut mieux dire tout ce que vous savez. Vous travaillez pour la Company, avec une mission bien précise. Cette bague est une arme. Destinée à tuer quelqu'un. Qui vous l'a remise ?

Nadia Kowalski leva vivement la tête.

– Je n'ai tué personne ! Elle ne peut servir qu'une fois.

C'était à vérifier, mais cela, en effet, semblait le cas. La poche minuscule ne devait contenir qu'une dose de poison. Mais Nadia était sur le chemin des aveux. Il fallait en profiter.

– C'est votre ami, le sergent du Pentagone, qui vous a donné ceci ?

– Non, fit-elle dans un souffle.

– Il existe ?

– Oui, mais je ne lui ai pas téléphoné depuis longtemps.

– Alors, qui avez-vous appelé ?

Elle releva un visage bouleversé vers lui.

– Je ne peux pas vous le dire.

– Qui ? insista-t-il.

Nadia Kowalski se tut, butée. Malko commençait à entrevoir un nouveau fil conducteur. Décidément, l'affaire Rupert Sheffield était un véritable labyrinthe. Il vint s'asseoir en face de la jeune femme.

– Nadia, fit-il. Si vous ne parlez pas, vous êtes fichue. C'est une affaire extrêmement grave. Par contre, si vous collaborez, on s'arrangera pour que vous n'ayez pas trop de problèmes.

Elle renifla et leva vers lui un regard paniqué.

– Je n'ai rien fait de mal, commença-t-elle.

– Dites-moi ce que vous avez fait, bien ou mal, coupa Malko.

Il y eut quelques instants de silence, puis la stewardesse annonça d'une voix brisée :

– Je vous ai menti, ce n'est pas à un sergent que je téléphonais, c'est au général Alexander Foote.

– Au général Foote !

Malko n'en revenait pas. Le général Alexander Foote avait été un des fleurons de la division des Opérations de la CIA quelques années plus tôt.

En charge de toute la logistique des “contras” nicaraguayens. A ce titre, en plus de son activité principale consistant à armer ces “contras”, il engageait des mercenaires américains et leur procurait des armes achetées à travers des circuits tortueux. Après *l'Irangate*, il était rentré dans le rang et on n'en avait plus entendu parler. Il avait été très proche de l'administration Reagan et Malko n'ignorait pas qu'il avait effectué plusieurs voyages à Paris et au Moyen-Orient pour superviser les achats ultra-secrets d'armes pour le compte de la CIA.

Interrogé par les commissions d'enquête du Congrès, il avait toujours nié s'être livré à des activités illégales selon la loi américaine. Les démocrates l'avaient accusé de couvrir l'administration républicaine et la CIA, dirigée alors par Webster.

Et voilà qu'il ressurgissait à Tenerife...

– Comment connaissez-vous Alexander Foote ? demanda Malko.

– C'est mon amant, avoua Nadia. Depuis très longtemps. Il est marié, avec quatre enfants et pas question qu'il divorce. Je l'ai connu en 1981, quand j'ai été recrutée pour faire la liaison entre les différentes agences qui s'occupaient des “contras”. Je l'ai accompagné au Salvador et c'est là que notre liaison a commencé. Mais personne n'est au courant. Nous ne nous voyons jamais à Washington.

– Mais vous l'appellez au Pentagone ?

– Sous un faux nom et sur sa ligne directe. Rarement.

– Quel est le lien entre le général Foote et votre bague...

Là c'était plus dur. Nadia se fit prier plusieurs minutes avant de consentir à parler.

– Je lui avais dit que la division des Opérations m'envoyait sur le yacht de Rupert Sheffield. Pour une mission de longue durée. Sur le moment, il n'a pas réagi. Je l'ai revu, il n'y a pas longtemps, lorsque le *Discovery* se trouvait à New York. Nous avons passé la nuit dans un motel.

Il revenait de Paris par le Concorde d'Air France et avait toute la journée. Il semblait très perturbé. Il avait appris par ses amis de la Company que Rupert Sheffield préparait un sale coup contre la CIA et l'administration Bush. Que c'était un salaud vendu aux Israéliens.

« Il m'a alors demandé de rendre un grand service à mon pays. En me laissant entendre que le Président et ses conseillers étaient d'accord. Il m'a remis cette bague. »

– Pour assassiner Rupert Sheffield ?

– Oui. Il m'a expliqué que si Sheffield allait aux Canaries, c'était pour rencontrer ses amis israéliens du Mossad. J'avais deux choses à faire.

« D'abord m'arranger pour liquider Sheffield avec cette bague. Alexander Foote m'a juré que le poison contenu dans l'aiguille ne laissait aucune trace. On conclurait à un arrêt cardiaque. Ensuite, il fallait que je récupère les documents remis à Sheffield par les Israéliens et que je les détruise séance tenante. »

– Ça s'est passé comme ça ?

– Non, dit Nadia Kowalski, je n'ai rien pu faire. La nuit où il a disparu, j'avais décidé d'agir. Je suis allée dans sa cabine... La suite, vous la connaissez par la bande magnétique.

– Vous êtes partis tous les deux et Rupert n'est jamais revenu. Que s'est-il passé ?

– J'avais fait exprès de l'attirer sur le pont, avoua Nadia Kowalski dans un souffle. Pour le pousser à l'eau, après...

– Et alors ?

Malko était suspendu à ses lèvres.

– Tout s'est d'abord déroulé comme prévu. J'étais face à lui et j'allais ouvrir le chaton de la bague. Et puis, il a eu envie de me prendre autrement...

Elle s'arrêta, troublée.

– C'est-à-dire ?

– Il m'a écartée et m'a retournée. Pour me prendre par-derrière. Dans cette position, je ne pouvais pas utiliser la bague. Dès qu'il a eu fini, il m'a dit de redescendre, qu'il voulait rester sur le pont prendre l'air.

– Vous avez obéi ?

– Oui.

– Ensuite ?

– Rien. Le lendemain, j'ai découvert comme tout le monde qu'il avait disparu.

– Et les documents ?

– J'ignore tout à ce sujet. Mais les Espagnols n'ont rien emporté, j'en suis sûre.

– Les avait-il ?

– Je pense.

– Il y a un coffre à bord ?

– Il a été ouvert. Il ne contenait rien. Cela s'est fait en présence des policiers espagnols.

Malko essayait de reconstituer le fil des événements. Il était sûr maintenant que Nadia disait la vérité.

- Vous avez appris la nouvelle au général Foote ? demanda-t-il.
- Oui. Le jour où vous m'avez vue au Mencey.
- Que vous a-t-il dit ?
- De me débarrasser de la bague le plus vite possible et d'essayer de découvrir les documents, que j'aurais une prime de cent mille dollars si je les retrouvais.
- Il ne vous a pas demandé qui avait tué Rupert Sheffield ?
- Il semblait penser que c'était le Mossad et m'a dit que finalement, ce n'était pas un salaud.

Belle oraison funèbre...

Le problème restait entier. Le Mossad n'avait pas tué Rupert Sheffield. La CIA non plus. Il restait comme suspects Cindy Panufnik, en tant qu'agente du MI6 et les Iraniens. Avec un joker la conversation en hébreu enregistrée à l'insu de Rupert Sheffield.

Il prit l'annuaire du téléphone et trouva les numéros d'une synagogue.

Il dut ensuite réunir tout son espagnol pour faire comprendre qu'il cherchait quelqu'un parlant hébreu pour une traduction. On prit ses coordonnées et on promit de le rappeler. Apparemment, ce n'était pas évident.

Malko jouait pensivement avec la bague empoisonnée. Nadia Kowalski demanda d'une voix pleine d'anxiété :

– Qu'allez-vous faire ?

– D'où vient ce gadget ? demanda-t-il.

– Alexander m'a dit qu'il avait gardé quelques bons amis à la TD[19]. Ce sont eux qui l'ont fabriqué à sa demande.

– Comment puis-je être certain que vous me dites la vérité ? remarqua Malko. La seule personne à pouvoir vous contredire, ce serait Rupert Sheffield.

– Je vous l'ai dit, insista Nadia, cette bague ne peut servir qu'une fois.

– Les experts le confirmeront, dit Malko. Je la garde, retournez sur le *Discovery* et ne dites rien à personne. A propos, George Green peut-il être au courant de votre mission “spéciale” ?

– Non, non, affirma Nadia. Mais il connaît Foote lui aussi. Il a travaillé dans les Forces Spéciales au Salvador. Comme il a eu des problèmes, on l'a muté, avant de le renvoyer de l'armée.

– Quels problèmes ? demanda Malko.

Elle eut l'air embarrassé.

– Avec des prisonniers de la guérilla. Il a été très féroce avec eux. Il y a eu des plaintes.

Un ange passa, dégoulinant de sang. Décidément, la CIA avait bien baissée.

Soudain, Nadia se jeta contre Malko.

– Je vous demande pardon ! murmura-t-elle, ce que je voulais faire est horrible.

– Désormais, dit Malko, j'exige que vous me disiez tout ce qui se passe sur le *Discovery*.

– Je vous le jure, fit-elle.

Il la raccompagna, après lui avoir recommandé de ne rien dire à George Green. Il avait rendez-vous avec le stringer de la CIA à huit heures. Pour s'occuper des Iraniens. Avant cela, il fallait mettre John Fairwell au courant de ces nouvelles découvertes.

John Fairwell, le chef de station de Londres, était atterré et avait ponctué le récit de Malko d'interjections horrifiées. Il conclut.

– Que les Cousins essaient de nous baiser, c'est dans l'ordre des choses, c'est plus fort qu'eux. Mais un type comme Foote !

– Vous le connaissez bien ?

– Et comment ! Nous étions ensemble à Washington entre 82 et

86. Il faisait la liaison entre le Pentagone, la Maison Blanche et la Company. Il était au courant de tas de secrets. Il nous a beaucoup aidé et Bill Casey[20] qui n'aimait pourtant pas les militaires, l'adorait...

– Comment en est-il arrivé à vouloir faire assassiner Rupert Sheffield ?

Après un instant de silence, l'Américain répondit :

– Je ne peux pas croire que ce soit de sa propre initiative. De plus, cette histoire de bague est bizarre. Il n'y a que « Assorted Nasties[21] » à avoir pu la lui fournir. Or, pour débloquer un truc comme ça, il faut deux mille autorisations, dont celle du Directeur général.

– Robert Gates serait donc au courant ?

– Impossible ! Trop prudent et trop à cheval sur les principes. Il lui aurait fallu un ordre écrit du président Bush et, cela, c'est impensable. Quelqu'un a gravement manqué à ses devoirs mais je me demande si cela ne vient pas de la Maison Blanche. Une crise de zèle d'un conseiller. Cette histoire de l'*Irangate* les rend paranos.

Malko écoutait les dénégations du chef de station, troublé. La CIA lui avait si souvent menti... Il n'était pas impossible qu'une cellule secrète ait été chargée de l'élimination de Rupert Sheffield, pour cause de raison d'Etat. Dans ce cas, même le chef de station de Londres n'était pas au courant. Ni Robert Gates, le nouveau directeur de l'Agence. L'enjeu des révélations de l'*Irangate* était tel –le pouvoir aux Etats-Unis– que tout était envisageable... Mais cela pouvait être aussi un groupe de “soldats perdus” qui auraient agi de leur propre chef, pour “couvrir” des gens qu'ils estimaient. Peut-être ne le saurait-on jamais.

Il doutait que la CIA se heurte de front au général Foote, car ce dernier devait avoir des dossiers sur pas mal de gens.

– J'en ai assez de Tenerife, conclut-il. Et je ne vois pas ce que je peux trouver maintenant. Si mon contact avec les Iraniens ce soir ne donne rien, je rentre.

C'était vraiment la dernière chance d'obtenir des précisions sur la mort de Rupert Sheffield et sur le sort des documents qu'il détenait.

De nuit, le port de Tenerife était absolument mort, avec ses empilements de containers à perte de vue. Malko et George Green avaient pénétré sans difficulté dans la zone portuaire. Devant eux, la digue Muelle del Este s'étirait déserte comme le Sahara, éclairée par de puissants réverbères.

Ils longeaient les entrepôts fermés à petite vitesse, phares éteints. Cent mètres avant d'arriver à celui des Iraniens, Malko coupa son moteur et se gara dans l'ombre d'un énorme semi-remorque. George Green sortit le premier. Il avait récupéré Dieu sait où un Colt

automatique et un poignard commando. Malko avait toujours le Hi-Standard de Cindy.

– Essayons de ne pas déclencher la guerre les premiers, avertit Malko. Avant tout, je cherche à obtenir des informations.

Ils avancèrent sans bruit jusqu'à l'entrepôt des Iraniens. Le bureau vitré était sombre et la porte métallique du hangar, fermée. Cependant, en collant son œil à un interstice, Malko aperçut de la lumière. Ils contournèrent alors le bâtiment, trouvant sur le derrière une petite porte, à côté de laquelle était garée la Fiat de location qu'utilisait le commando.

Malko allait s'assurer si elle était ouverte ou fermée, mais au moment où il posait la main sur la poignée, la porte s'ouvrit. Il n'eut que le temps de se rejeter en arrière, dissimulé par la Fiat. Un homme sortit, pour se heurter pratiquement à George Green qui, lui, n'avait pas eu le temps de se cacher.

Le nouveau venu s'arrêta net, dévisagea l'Américain et lança en espagnol :

– *Que quieres !*

Surpris, George Green ne répondit pas. Sans doute impressionné par son aspect physique, son interlocuteur tourna les talons pour repasser la porte restée ouverte, George Green, du bras gauche, l'immobilisa, l'étrangeant aux trois quarts. Malko vit son bras droit se lever, armé du poignard commando.

– George, lança-t-il à mi-voix. Stop !

Il n'avait pas osé crier. Et Green ne l'entendit peut-être pas. Le poignard s'abattit de bas en haut, pénétrant sous la clavicule en allant déchirer le cœur. Machinalement, l'Américain fit effectuer un quart de tour à la lame, sectionnant l'aorte. Quand il lâcha sa victime, le corps s'effondra comme un pantin. Malko s'approcha, ivre de rage.

– Vous l'avez tué !

– Et alors ? lança Green, vous préféreriez qu'il se mette à gueuler ? C'est comme ça qu'on élimine les sentinelles. Vous n'avez jamais été à Fort Braggs ?

Ce n'était pas le moment d'entamer une discussion sur la formation des commandos. Malko examina le cadavre. Un des "clones" qui accompagnait le faux Turc dont il connaissait maintenant le nom grâce à la bande magnétique : Akbar. Il se redressa et franchit la porte, George Green sur les talons. Le hangar était immense, encombré d'empilements de caisses, de containers et de colis divers séparés par d'étroits passages. Devant eux se trouvaient une douzaine de meubles et de boiseries enveloppées de bull-pack portant en gris des étiquettes de Claude Dalle. Les ayatollahs avaient bon goût. Quelques grosses ampoules jaunâtres empêchaient qu'il ne fasse complètement noir. Ils se glissèrent entre les containers, sans bruit, et Malko déboucha en

bordure d'un espace dégagé.

Deux hommes étaient attablés devant une énorme platée de riz et des jeux de cartes. L'un était Akbar, l'autre le second "clone". Derrière eux, trois lits de camp. C'était leur camping provisoire. George Green fit un faux mouvement et son pied heurta un bidon vide. Les deux hommes levèrent aussitôt la tête :

– Salameh ?

Evidemment, personne ne répondit. Le "clone" se leva, échangea quelques mots à voix basse avec son compagnon et fila vers le bureau vitré. Il en ressortit tenant un M-16. sous lequel était fixé un lance-grenades M-79.

Une arme terrifiante qui vous déchiquetait un homme à cent mètres !

Ali Akbar avait ramassé une grosse lampe de poche et la braqua sur le mur de containers. Ils échangèrent encore quelques mots et Ali Akbar cria de nouveau :

– Salameh ?

Le faisceau lumineux se déplaça, éclairant la travée où se trouvaient les deux hommes. Malko eut le temps de se rejeter en arrière instinctivement, mais George Green voulut se servir de son arme. Lui et l'Iranien tirèrent en même temps. Le tube fixé sous le canon du M-16 cracha une gerbe de flammes et le projectile du M-79 frappa le coin d'une caisse, explosant à quelques centimètres de l'Américain.

Lorsque Malko se redressa, George Green n'avait plus de bras gauche, sa jambe pendait, déchiquetée, et il hurlait, ses deux yeux énucléés par le souffle.

Il tomba sur le sol, agité de mouvements réflexes, se vidant de son sang.

Sans avoir le plaisir de voir son meurtrier étendu lui aussi sur le dos.

Une balle en pleine tête. Ali Akbar, paniqué, avait reculé jusqu'au bureau où il venait de se retrancher.

Malko vit le M-16 à côté du cadavre de l'iranien et prit le risque de s'en emparer. Fonçant à découvert, il plongea sur l'arme automatique. Trois coups de feu claquèrent, mais les projectiles sifflèrent loin de lui. Ali Akbar était trop affolé pour bien viser. Malko se redressa, le M-16 à la hanche, le doigt sur la détente du M-79. La mince cloison qui le séparait de son adversaire ne représentait pas plus d'obstacle qu'une feuille de papier pour son terrifiant projectile.

Il n'eut même pas le temps de lancer une menace.

Ali Akbar surgit, les yeux exorbités, les mains au-dessus de la tête, la mâchoire décrochée de peur.

– *Befar me ! Befar me !* [22]

Enfin un Hezbollah qui n'avait pas vocation de martyr pour rejoindre l'Iman... Il tremblait de tous ses membres et n'osait même pas bouger.

– Avancez, dit Malko, et venez vous asseoir à cette table, les mains posées dessus.

L'Iranien obéit avec empressement et Malko put le fouiller à son aise, trouvant un poignard à la lame mince et effilée, affûté comme un rasoir.

– Vous êtes Ali Akbar ? demanda-t-il.

– *Bale ! ... Bale ! ...* [23].

Il en oubliait son anglais. Levant un visage convulsé par la terreur et le désarroi. Si Malko n'avait pas su qu'il faisait partie d'un réseau d'assassins féroces, il aurait presque eu pitié de lui. Il prit place en face de son prisonnier, le M-16 braqué, afin que l'iranien ne perde pas de vue qu'il n'était qu'à un cheveu de l'éternité.

– Vous avez une chance, une toute petite chance de sauver votre vie, annonça-t-il. C'est de répondre exactement à toutes mes questions. La règle du jeu est claire. Vous n'aurez pas une seconde chance. Au premier mensonge, j'appuie sur la détente de cette arme et vous êtes déchiqueté.

« Comme je suis au courant de pas mal de choses, vous avez intérêt à ne pas prendre de risque. »

Ali Akbar hocha la tête affirmativement. Il rappelait à Malko les Hezbollahs de Beyrouth qui torturaient sauvagement leurs prisonniers, mais se retrouvaient comme des serpillières en face d'une vraie menace. Il n'y avait pas de héros, chez les terroristes, seulement des lâches et des salauds. Celui assis en face de lui ressemblait à un bernard-l'ermite privé de sa coquille.

– Vous travaillez pour qui ? demanda Malko.

– L'ayatollah Khomeini.

– C'est-à-dire la Savama ?

Il se passa la langue sur les lèvres avant de dire d'une voix précise :

– Officiellement, nous ne dépendons pas de la Savama. Nous sommes une branche à part qui ne prend ses ordres que de l'ayatollah Khomeini. Même l'ayatollah Rafsanjani ne peut interférer avec nos missions.

– Votre mission ici, c'était de liquider Cindy Panufnik et de me tuer ?

Ali Akbar sursauta devant cette attaque directe.

– Non, non ! C'est une erreur, nous nous sommes affolés... Je sais que vous travaillez pour les Américains, mais nous ne sommes plus les ennemis de ce pays. Nos dirigeants sont d'accord, même l'ayatollah Khomeini...

Ça, c'était moins sûr. Malko observa son vis-à-vis. De la sueur coulait entre ses sourcils fournis et son regard ne cessait de dérapier sur les deux cadavres.

– Pourquoi avez-vous assassiné Cindy Panufnik ? demanda Malko, elle travaillait pour vous, n'est-ce pas ?

La pomme d'Adam d'Ali Akbar fit plusieurs aller et retour. Ses mains blanchirent tant il les appuyait sur la table. Malko le guettait. On sortait des généralités pour entrer dans les choses sérieuses. L'autre résistait psychologiquement aussi fort qu'il le pouvait, mais il y avait le canon du M-16 à quelques centimètres de sa tête. Il craqua très vite.

– Je vais tout vous dire, balbutia-t-il d'une voix découragée. Mais je ne pourrai plus jamais retourner en Iran.

Les yeux d'Ali Akbar s'emplirent soudain de larmes.

– Ma petite Yasmina, pleurnicha-t-il, je ne la reverrai plus...

– Vous avez beaucoup pleuré quand vous avez égorgé Cindy Panufnik ? interrogea Malko, froid comme une banquise. Vous feriez mieux de parler. Vite.

L'Iranien sécha instantanément ses pleurs.

– C'est l'ayatollah Khomeini lui-même qui m'a envoyé ici, commençait-il. Avec une fatwa[24]. Je devais retrouver Mr. Sheffield et...

Malko le coupa.

– Le tuer ?

L'Iranien le regarda, ébahi.

– Mais nous n'avions pas pour instruction de le tuer !

– Alors pourquoi le traquiez-vous ?

Ali Akbar demeura plusieurs secondes silencieux avant de répondre, les yeux baissés :

– Je ne connais pas toute l'histoire, parce que cela remonte à plusieurs années. Je sais seulement que l'ayatollah Khomeini était très lié à Mr. Sheffield et qu'il lui faisait toute confiance.

– Depuis l'*Irangate* ? suggéra Malko.

– Oui, je crois, c'est cela, approuva l'Iranien vivement, désireux de glisser sur le sujet.

– L'*Irangate* est terminé depuis longtemps, remarqua Malko, quel est le sujet actuel ?

Ali Akbar passa la langue sur ses lèvres desséchées.

– C'est une très grosse affaire, avoua-t-il, embarrassé. Rien qu'en vous en parlant, je me condamne à mort. Jamais l'ayatollah Khomeini ne me pardonnera, même si je suis son neveu. Mr. Sheffield plaçait des fonds pour le compte des services spéciaux iraniens. Des fonds très importants qui transitaient dans des sociétés qu'il contrôlait. Récemment, l'ayatollah Khomeini a voulu faire d'autres placements et il en a parlé à Mr. Sheffield.

« Après plusieurs semaines, il a découvert que ces fonds avaient été virés vers des comptes inconnus et qu'il ne pouvait pas les récupérer. »

Malko n'en croyait pas ses oreilles. Le milliardaire anglais avait escroqué les ayatollahs ! Ce n'était pas triste. A moins qu'il n'ait financé le Mossad par ce biais... Il en était capable.

– Avez-vous retrouvé la trace de cet argent ? demanda-t-il.

– En partie, répliqua l'Iranien. Il se trouve sur des comptes qui étaient contrôlés personnellement par Mr. Sheffield.

Cela rappelait à Malko l'histoire de "La Veuve de l'Ayatollah"[25].

Décidément, les Iraniens n'avaient pas de chance avec les financiers étrangers.

– De combien s'agit-il ? demanda-t-il.

Ali Akbar fit un calcul rapide avant d'annoncer :

– Environ cinquante-cinq millions de livres sterling, sans les intérêts.

C'est une somme très importante, ajouta-t-il plaintivement.

On tuait des gens pour beaucoup, beaucoup moins que cela.

– Vous êtes certain que ces sommes ont vraiment été détournées ?

– Certain, affirma Ali Akbar. Nous en avons eu des preuves. Mr. Sheffield s'est servi de cet argent à des fins personnelles. Ses affaires allaient très mal. La plupart de ses sociétés sont au bord de la faillite.

– Que s'est-il passé depuis votre arrivée aux Canaries ? continua Malko.

Cet interrogatoire dans ce hangar immense et crépusculaire, avec en toile de fond les deux cadavres, ressemblait à une mise en scène macabre. Le visage blafard de l'Iranien, mangé par la barbe, verdissait au fur et à mesure de ses révélations. Il se frotta la joue avant de reprendre :

– Nous avons eu plusieurs entretiens avec Cindy Panufnik. Elle a parlé à Sheffield qui est entré dans une fureur noire quand il a su que nous étions ici. Il avait, paraît-il, promis de téléphoner. Mais il est mort avant.

– Et ensuite ?

– Il avait tenté de faire liquider Cindy Panufnik par un homme d'équipage. Celui qui était avec vous ce soir.

– George Green !

– Oui. Cindy Panufnik nous a dit que Sheffield l'avait retourné en l'achetant. Il voulait nous intimider.

– C'est vous qui avez donné une arme à Cindy Panufnik !

– Non, fit l'Iranien, visiblement surpris. Elle l'avait.

Donc, c'était un cadeau du MI6...

– Pourquoi l'avez-vous tuée ?

Nous n'avions plus confiance en elle.

Vous aviez peur qu'elle révèle que vous aviez liquidé Sheffield ?

Ali Akbar ouvrit des yeux ronds.

– Pas du tout. Sur le Dieu Tout-Puissant et Miséricordieux, je jure que ce n'est pas nous. Bien sûr, s'il avait continué à refuser de rendre son argent à l'ayatollah Khomeini, nous devions exécuter la fatwa. Ce sont peut-être les Juifs. Ou bien les Américains. Il avait beaucoup d'ennemis.

Nous n'avions pas intérêt à le faire disparaître tant que nous n'avions pas récupéré notre argent. Maintenant, c'est fini. Nous ignorons les dispositions qu'il a prises, mais cet argent est bloqué. Ce sont les banques qui en profiteront.

Là, il était sincère. Malko ne pleurerait pas sur les dollars des ayatollahs, mais l'Iranien disait la vérité.

Le mystère de la mort de Rupert Sheffield restait entier. De tous les gens qui avaient envie de le tuer, à sa connaissance, aucun n'était passé à l'acte. Malko était fatigué et l'odeur fade du sang commençait à l'écoeurer. Avant tout, il fallait éviter une intervention de la police espagnole dans cette histoire.

– Une dernière question. Avez-vous entendu parler de documents en possession de Rupert Sheffield, compromettant pour les Américains ?

– Non.

Malko tendit la main.

– Donnez-moi votre passeport.

Ali Akbar plongea une main tremblante dans sa veste et lui tendit le document. Le passeport turc au nom de Cobori Hurayet. Malko l'examina avant de l'empocher.

– Cette société Mah est une infrastructure de la Savama ?

– Oui, avoua l'Iranien.

– Pour ce soir, c'est fini, annonça Malko. Faites le ménage.

J'emporte ce M-16. Je veux que vous restiez à Tenerife jusqu'à nouvel ordre, je n'ai pas fini avec vous. Si vous faites exactement ce que je vous dis, vous avez une minuscule chance de sauver votre vie. Sinon...

Ali Akbar dégoulinait de joie, revenant de très, très loin.

Pour un peu, il aurait baisé les pieds de Malko. Celui-ci retraversa l'entrepôt, après avoir récupéré l'arme et les papiers de George Green. On n'entendrait plus parler de ce dernier. Porté disparu. Seule la CIA saurait ce qu'il était devenu.

Malko devait assimiler toutes les informations de l'Iranien. Quelque chose le chiffonnait dans l'enchaînement des faits sans qu'il puisse mettre le doigt dessus.

Il fallait qu'il trouve ce que c'était.

Malko était à peine dans sa chambre que le téléphone sonna. C'était John Fairwell, le chef de station de Londres.

– J'ai des nouvelles, annonça-t-il. L'officier traitant de Cindy Panufnik arrive à Tenerife demain. Sur le vol de British Airways de dix heures trente à l'aéroport international. Il se nomme ou plutôt se fait appeler Ronald Milden.

– Très bien, fit Malko, j'y serai, mais comment vais-je le reconnaître ?

– Je n'ai pas de photo, avoua l'Américain. Je peux seulement vous dire qu'il est grand, la cinquantaine, un physique élégant, une abondante chevelure. Le type séducteur aux tempes grises. J'ignore quelle couverture il adoptera.

– Mais pourquoi diable vient-il ?

– Pas la plus petite idée, avoua le chef de station. Cela prouve en tout cas que l'affaire Sheffield n'est pas terminée. J'ai l'impression que nos Cousins ont envie de faire le ménage, que certains rebondissements pourraient les embarrasser.

– Moi aussi, j'ai du nouveau, annonça Malko.

Il relata à l'Américain le dernier épisode sanglant avec le commando iranien et la mort de George Green. L'autre tomba des nues à l'idée que Rupert Sheffield ait pu escroquer les Iraniens à la méfiance proverbiale.

– Les bruits les plus fâcheux courent sur l'empire de Rupert Sheffield, confirma-t-il. Maintenant qu'il est mort, les langues se délient. On ne sait pas encore tout, mais il était dans une situation financière – désespérée. Il devait des centaines de millions de dollars. Ce que vous me dites des Iraniens, finalement, n'est pas très étonnant.

« Seulement, cela ne nous apprend toujours pas qui l'a tué. »

– J'ai encore une piste à explorer, dit Malko. Le passage de bande magnétique en hébreu. J'essaie de trouver un traducteur.

– Bonne chance, dit John Fairwell. Et ne vous tracassez pas pour George Green. Personne ne peut le relier à la Company. Même si on retrouve son cadavre. Par contre, sa disparition va troubler les Espagnols et même les Cousins. Quand je pense que ce salaud s'était fait acheter par Rupert Sheffield...

Ce fut toute l'oraison funèbre de l'ancien des Forces Spéciales.

A peine Malko avait-il raccroché que son téléphone sonna à nouveau. C'était l'employé de la synagogue.

– J'ai trouvé quelqu'un qui parle hébreu et anglais, annonça-t-il. Un avocat, Luis Miguel Ramos. Voilà ses numéros de téléphone.

Malko les nota et appela immédiatement. Evidemment, c'était le troisième numéro qui était celui de son domicile... Une soubrette parvint à expliquer que le señor Ramos se trouvait à Santa Cruz, pour le grand Congrès annuel des avocats des Iles Canaries, qui se tenait dans un des salons de l'hôtel Mencey !

Malko raccrocha et fonça aussitôt en bas. Dans le hall, il se heurta à une foule compacte, en majorité des hommes. Un panneau en face de la réception lui confirma l'information de la soubrette : « *Congreso annual de los abogados canarios* ». Mais comment trouver quelqu'un dans cette cohue ?

Il gagna le bar, aussitôt assourdi par les conversations d'élégantes maquillées et bijoutées comme des arbres de Noël, la plupart moulées dans les étranges fuseaux en vogue à Tenerife.

Il trouva quand même un fauteuil, et commanda une vodka.

Sur un canapé, en face de lui, deux élégantes en dentelles noires et frou-frou jacassaient en faisant tinter les glaçons dans leurs verres de Cointreau. Très vite, leur attention se concentra sur Malko. Visiblement désireuses de se faire draguer. L'une –la quarantaine épanouie– était tout à fait désirable et se mit à lui décocher des œillades à faire fondre une banquise. Son haut de dentelle noire transparente révélait un soutien-gorge bien rempli.

Sa voisine demanda du feu à Malko, pouffant comme une collégienne. Quand il se pencha, elle retint sa main un peu plus qu'il n'était nécessaire et lança en anglais :

– Qu'est-ce que fait un caballero comme vous tout seul dans un bar le samedi soir ?

Malko leur sourit, amusé, et sauta sur l'occasion.

– Je sais que vous êtes seules aussi. Vous êtes des femmes d'avocats.

– Si, si, firent-elles en chœur. Ils nous ont abandonnées pour ce congrès *estupido* !

Malko avait l'impression que la plus sexy était prête à lui administrer une fellation sur-le-champ. Ses yeux nageaient dans le sperme. Lorsqu'il posa les yeux sur sa poitrine, remontant jusqu'au regard humide, il crut qu'elle allait jouir. Toutes deux en étaient à leur troisième “Lumunbo”, mélange détonant de cognac et de chocolat...

– Connaissez-vous un avocat du nom de Luis Miguel Ramos ? demanda-t-il.

Sa question fit l'effet d'une douche froide à ses deux “dragueuses”.

Elles s'attendaient à une autre entrée en matière.

– Vous le connaissez ? demanda la plus sexy.

– Non, avoua Malko, mais j'aurais besoin de lui parler. Pour lui demander un petit service. Je suis journaliste et j'ai besoin de faire traduire une conversation en hébreu...

Les yeux des deux femmes brillèrent.

– Ah, vous vous occupez de la mort du señor Sheffield ?

– Exactement.

Elles échangèrent quelques mots en espagnol puis la plus sexy se leva à regret :

– Mon mari le connaît. Je vais essayer de vous le trouver.

Son amie, demeurée seule, baissa sagement les yeux et se mit à faire tourner dans son verre ballon les trois glaçons qui nageaient dans son Cointreau. Apparemment, elles s'étaient déjà partagé les dépouilles...

Malko, lui, se replongea dans ses réflexions.

Certes, il avait fait des progrès depuis son arrivée, mais la question principale restait posée. Qui avait tué Rupert Sheffield ?

Tout le monde mentait.

Ann Langtry, en prétendant ne pas connaître Cindy Panufnik.

Nadia Kowalski, qui avait joué un double jeu, il ignorait encore jusqu'à quel point.

George Green, en principe stringer de la CIA. acheté par Rupert Sheffield pour se débarrasser de Cindy Panufnik.

Les Israéliens, qui se trompaient, et n'avaient sûrement pas tout dit.

Les Iraniens n'avaient rien à voir avec le meurtre... Ses réflexions furent interrompues par le retour de la "bombe sexuelle des Canaries" en compagnie de deux hommes. L'un, assez jeune, qu'elle lui présenta comme son mari, Oswaldo Lapaz. Frêle, les cheveux rejetés en arrière, un visage presque féminin. L'autre un gros homme au visage couperosé avec d'énormes lunettes d'écaille. Luis Miguel Ramos. Malko expliqua ce qu'il attendait de lui.

– Pas de problèmes, affirma l'avocat. Où se trouve cette bande ?

– Dans ma chambre.

– Vamos.

Dans la foulée, la "dragueuse" suivit, entraînant son mari falot. Malko n'était certes pas enchanté de voir autant de témoins assister à la traduction, mais il ne pouvait pas les mettre à la porte. Seule la copine était restée au bar, attendant son mari.

Une fois dans la chambre, Malko enclencha le magnétophone et fit passer la bande à grande vitesse jusqu'au passage intéressant.

– C'est à partir de là, annonça-t-il.

L'avocat prêta l'oreille. La voix de Rupert Sheffield s'éleva dans la pièce, rugueuse et forte, alternant avec les réponses, d'un niveau sonore si faible qu'elles étaient incompréhensibles. C'était très court. Malko arrêta la bande. L'avocat juif leva la tête vers lui.

– Ce n'est pas une conversation très explicite, dit-il. L'homme qui parle n'est pas israélien mais connaît bien l'hébreu. Je pense qu'il vient d'Europe centrale.

– Il a dit qu'il avait pris possession des documents et qu'ils allaient lui être très utiles, que sa décision était prise et qu'il était décidé à rendre le service qu'on lui demandait. J'ai l'impression que son interlocuteur l'a alors remercié chaleureusement. Ils se sont séparés sur des formules de politesse. Cela vous suffit ?

– Tout à fait, dit Malko.

Il prit congé des deux hommes et de la "bombe sexuelle", promettant de les rejoindre au bar. Il voulait d'abord réfléchir un peu.

Donc, Rupert Sheffield, quelques minutes après avoir promis à Robert Gates de ne rien faire contre les Etats-Unis, s'engageait auprès du Mossad à témoigner dans l'*Irangate*...

Sa réflexion fut interrompue par un coup frappé à la porte. Il alla ouvrir, pensant que c'était le vieil avocat qui avait oublié quelque chose. C'était la femme aux dentelles noires, les yeux plus brillants que jamais. Elle repoussa presque Malko à l'intérieur et dit d'une voix

tremblante :

– J'ai oublié mon sac. Là.

Il se retourna, suivant le geste de sa main. Lorsqu'il voulut lui tendre le sac noir, sa visiteuse se jeta littéralement dans ses bras, avec la furia d'une danseuse de flamenco. Ecrasant son corps épanoui contre lui. Ses lèvres contre les siennes, elle murmura :

– *Cogeme ! Tenemos tiempo.* [26].

Elle se frottait habilement à lui, ses yeux dans les siens. Sublime salope.

L'étrangeté de la situation excita Malko. Ce fut une des étreintes les plus rapides de son existence. Moins d'une minute plus tard, il écartait sa jupe en tulipe en dentelles noires et se ruait en elle, sans même lui retirer son slip... Les jambes écartées, les bras noués autour de lui, appuyée contre le mur, la femme de l'avocat couinait de plaisir. Jusqu'à ce qu'il se répande en elle. Ce qui déclencha une tempête dans son ventre.

A peine calmée, elle se dégagea, rafla son sac et fila, en balançant les hanches, se retournant pour lui envoyer un baiser.

– Adios !

Il ne savait même pas son prénom.

La porte venait à peine de se refermer sur elle qu'une évidence s'imposa à Malko avec la force d'une révélation.

Si personne n'avait tué Rupert Sheffield, c'est qu'il était toujours vivant.

Il était quatre heures du matin et Malko n'était pas encore arrivé à fermer l'œil. Le décryptage de la bande sonore lui avait amené le dernier élément qui permettait d'ordonner tous les éléments de l'affaire Rupert Sheffield.

D'abord le financier, en apparence intouchable, était en fait en proie à des difficultés financières colossales. Pour qu'il en soit à escroquer des ayatollahs, il fallait vraiment qu'il brûle ses dernières cartouches, sachant que les Iraniens ne plaisantaient pas et que les représailles ne tarderaient pas...

Ensuite, il était dans une situation impossible, pris en tenailles entre le Mossad et la CIA. Ne pouvant rien refuser ni à l'un ni à l'autre. Israël était sa vraie patrie et il avait assez prouvé qu'il se considérait avant tout comme juif. D'un autre côté, s'opposer à la CIA était également suicidaire. Pour des tas de raisons.

Une disparition maquillée en suicide ou en crime était sa meilleure chance.

Rupert Sheffield qui avait déjà changé de nom, ballotté dès son plus jeune âge, n'en était pas à une transformation près... Ce devait même être un concept amusant pour ce vieux forban de s'en tirer par une dernière pirouette, quitte à reparaître un peu plus tard pour reprendre sa vraie personnalité. Ce ne serait pas un cas unique. Quelques années plus tôt, John Stone, ministre travailliste britannique, avait disparu en Cornouailles, soi-disant noyé. On l'avait retrouvé, un an plus tard, en Floride et en parfait état de marche... Encore plus curieux, le 30 novembre 1988, Amiram Nir, Israélien intermédiaire dans l'*Irangate* périssait officiellement dans un accident d'avion, près de Mexico-City. Seulement, on n'avait jamais retrouvé son corps...

Rupert Sheffield était peut-être déjà à des milliers de kilomètres de Tenerife, lisant tranquillement les journaux annonçant sa mort.

Sa conduite la nuit de sa disparition, si Nadia Kowalski disait la vérité, était étrange. D'abord, il semblait ne pas vouloir dormir. Ensuite, il avait exigé qu'elle le laisse sur le pont où il ne devait pas faire particulièrement chaud. Le reste ne relevait que des hypothèses...

Une chose était certaine. Si le milliardaire avait organisé sa propre disparition, il avait eu besoin de complices.

La théorie était séduisante, seulement il fallait la prouver. Et pour la CIA, tant que les documents remis par le Mossad étaient dans la nature, le danger persistait.

Malko passa la fin de la nuit à repasser dans sa tête toutes les données du problème afin de pouvoir, à huit heures, réveiller le chef

de station de Londres et lui exposer sa théorie. L'accueil ne fut pas brûlant d'enthousiasme.

– Si Sheffield a mis en scène une fausse disparition, il faut le prouver, remarqua John Fairwell. A Langley, ils ne se contenteront pas d'une hypothèse, même séduisante. Je vous rappelle que le traitant de Cindy Panufnik arrive chez vous ce matin. S'il se déplace jusqu'aux Canaries, c'est que les Cousins ne considèrent pas l'affaire close. Cindy Panufnik savait beaucoup de choses. Voyez ce que vous pouvez faire.

– Je vais essayer, promit Malko.

En attendant, il voulait vérifier quelque chose. Il fila sur le port au siège de la société Mah. Ali Akbar surgit immédiatement en le voyant et s'enferma dans un bureau avec lui.

– J'ai fait le ménage, annonça d'emblée l'Iranien. Personne ne s'est aperçu de rien.

– L'argent de l'ayatollah Khomeini que Rupert Sheffield a détourné, où se trouve-t-il ? interrogea Malko.

– A Gibraltar. Rupert Sheffield avait sa structure financière maîtresse là-bas. Seulement, sans sa signature, je ne peux rien faire.

Pourquoi ?

– Je vous le dirai plus tard, dit Malko.

Il lui restait à gagner l'aéroport international. Plus il y réfléchissait, plus il pensait que Rupert Sheffield était toujours vivant. C'était une façon astucieuse d'échapper à ses créanciers et à ceux qui voulaient le supprimer. Un homme aussi retors que lui, ancien des Services, avait sûrement dû penser à un truc semblable.

Seulement, s'il était vivant, qui était le cadavre repêché en mauvais état ?

Par la lecture du dossier, Malko savait que les Espagnols ne s'étaient pas préoccupés particulièrement d'identifier le mort, tant les choses semblaient évidentes. On n'avait comparé ni les empreintes digitales ni les empreintes dentaires.

Pendant la guerre, les Britanniques avaient utilisé un truc similaire pour bluffer les nazis, abandonnant près des côtes d'Espagne le cadavre noyé d'un officier de marine britannique, dont les poches contenaient des secrets d'Etat. Tout était fabriqué, bien entendu, mais l'Abwehr avait mordu à l'hameçon...

Lorsqu'il vit apparaître en contrebas de l'Autopista l'immense aéroport ultra-moderne, Malko n'avait pas encore répondu à sa question. Il se gara dans le parking et pénétra dans le hall tout en longueur.

Juste à temps pour voir virevolter la jupe plissée d'Ann Langtry ! La jeune agent du MI6 feuilletait des journaux en face de la sortie des vols internationaux... regardant distraitement une bande de jeunes branchés qui avaient troqué le “cocooning” pour l'évasion. Ce ne

pouvait être une coïncidence elle venait chercher le traitant de feu Cindy Panufnik... Malko n'eut que le temps de plonger dans un des boxes du restaurant. Le vol arrivait vingt minutes plus tard. Le fait qu'Ann Langtry connaisse sa voiture n'était pas gênant pour une filature : il y en avait des centaines semblables à Tenerife.

Un homme entre deux âges, très grand, avec une abondante chevelure noire, traînant une valise et un sac de golf, une casquette à carreaux sur la tête, un manteau de cachemire : le prototype du cadre surmené venant se “destresser” aux Canaries... Le MI6 faisait bien les choses. Ann Langtry tint à lui prendre sa valise, tandis qu'il gardait un gros attaché-case noir de chez Asprey et son sac de golf. Le couple s'engouffra dans la voiture de la jeune Britannique. Malko la suivit à bonne distance.

Au lieu de reprendre l'Autopista vers Santa Cruz, ils tournèrent dans une route perpendiculaire, filant vers la côte. Très vite Malko comprit pourquoi d'énormes panneaux annonçaient la construction de golfs partout.

Au bout de trois kilomètres environ, Malko ralentit, la route se terminait en impasse, par un Country Club flambant neuf dominant l'Atlantique. De loin, arrêté au bord de la route comme s'il admirait les golfeurs, il vit Ann Langtry s'arrêter en face du bâtiment et un portier se précipiter pour porter les bagages dans un petit bungalow voisin en bordure du green. Un quart d'heure plus tard, Ann Langtry et le traitant de la malheureuse Cindy Panufnik ressortaient pour retourner au Country Club.

Malko remonta en voiture et se rapprocha. De son volant, il aperçut une salle à manger presque vide où se trouvaient Ann Langtry et son compagnon.

Il se gara un peu plus loin, hors de leur champ visuel, et fila vers la réception. L'endroit était désert et quelques clés traînaient sur le comptoir, attendant d'être remises dans leurs cases, dont la 9, celle qui l'intéressait. Il s'en empara et se dirigea vers le bungalow de Ronald Mildén.

Il entra et referma à clé derrière lui.

L'attaché-case du traitant était bien en vue sur le lit.

Malko voulut l'ouvrir. En vain. Il n'avait pas le temps de forcer la serrure, aussi décida-t-il de l'emporter. Trente secondes plus tard, il était dans sa voiture et roulait tranquillement. A ses pieds, l'attaché-case noir semblait briller comme un soleil... Quels secrets contenait-il ?

Il ne voulait pas entrer au Mencey avec. Vingt kilomètres plus loin, il

avisa un chemin qui s'enfonçait dans la montagne et s'y engagea. Stoppant dans une carrière déserte dès qu'il fut hors de vue de la route. Ouvrir l'attaché-case fut relativement facile, grâce à un tournevis contenu dans le coffre. Malko écarta divers papiers, des documents qui ne le concernaient pas, tombant en arrêt devant une chemise intitulée : « *Lazar Abramovitch Rupert Sheffield. Very secret 30.8.1991. Sources A.K. 2 B9* », plus une suite de codes incompréhensibles. Toutes les sources qui avaient permis la constitution de ce dossier. Une dizaine de pages.

Malko n'avait pas envie de le lire sur place. Il referma l'attaché-case et alla le dissimuler au pied d'un arbre. Trente secondes plus tard, il roulait à nouveau vers Santa Cruz. Il aurait effectivement été plus élégant de photocopier le document et d'abandonner le tout dans un endroit public, mais il risquait de se faire repérer. Le téléphone sonnait lorsqu'il entra dans sa chambre. Il décrocha pour entendre la voix furieuse et vibrante d'Ann Langtry :

– Misérable bâtard ! Ce que vous avez fait est ignoble.

– Que voulez-vous dire ? demanda Malko, angélique.

– Je vous ai repéré quand vous nous suiviez ! lança la jeune Britannique, enchaînant sur un tombereau d'horreurs.

Elle reprit son souffle et cracha :

– Quand je pense que...

Elle s'arrêta net. Elle ne devait pas être seule.

– Que vous avez couché avec moi, compléta Malko. C'est un excellent souvenir pour moi. J'espère qu'il en est de même pour vous.

Il y eut un instant de silence puis Ann Langtry raccrocha avec toute la force dont elle était capable... C'était, de toute évidence, la fin d'une belle amitié. Malko s'installa après avoir laissé la clé dans sa serrure et commença la lecture de la biographie secrète de Rupert Sheffield, rassemblée par le MI6.

De temps en temps, la ligne était remarquablement claire entre Londres et les Canaries. Malko avait l'impression que le chef de station de la CIA à Londres se trouvait dans la pièce voisine.

– Vous avez du nouveau ? s'enquit John Fairwell.

– Avez-vous demandé aux Cousins s'ils possédaient des documents non publiés sur Rupert Sheffield ?

– Bien sûr ! dit l'Américain, mais ils n'ont rien. Du moins en dehors de ce que nous savons déjà. Sauf des précisions sur son engagement du côté d'Israël, à partir de 1948. Ils ont recueilli des témoignages très intéressants confirmant qu'il a vraiment participé au groupe Stern, posé des bombes et commis des attentats. Il aurait été mêlé également

à l'assassinat du comte Focke Bernadotte, aux côtés d'Yitzhak Shamir.

– Rien d'autre ?

– Rien, pourquoi ?

– Je vais donc vous lire le début du rapport du MI6 concernant Rupert Sheffield, ou plutôt Lazar Abramovitch.

– Comment vous l'êtes-vous procuré ? demanda John Fairwell, suffoqué.

Ils vous l'ont donné ?

– Pas vraiment, avoua Malko, mais ceci est une autre histoire. C'est un rapport qui date de trois mois et qui porte en exergue : *Source A.K. Moscou. Août 1991. A ne citer dans aucun document extérieur. A protéger absolument.* Cela vous dit quelque chose ?

– Non, mais c'est sûrement une des nouvelles sources en direct qu'ils ont développées à la suite des derniers événements. Eux aussi ont une bonne station en URSS. Mais je n'ai jamais entendu parler de ce document.

– Eh bien voici comment il commence, continua Malko : Lazar Abramovitch, naturalisé sujet britannique en 1946 a été recruté par un officier du KGB nommé Lichanski, à Berlin, en 1947. Ce dernier a créé un réseau au sein des Forces armées britanniques en se servant comme levier de la lutte antinazie. Il a prétendu auprès de Lazar Abramovitch lutter pour retrouver des criminels de guerre se dissimulant en Grande-Bretagne...

« Lazar Abramovitch a accepté de signer un document où il s'engageait à collaborer avec tous ceux que cet officier du KGB lui enverrait... »

– Hou *shit* ! explosa l'Américain. C'est de la dynamite. Vous êtes certain que ce n'est pas un faux ?

– Cela m'étonnerait, dit Malko, mais je vous remettrai l'original. Je continue : « Rupert Sheffield est resté “agent dormant” jusqu'en 1968. »

« Tandis qu'il faisait fortune... Il a été alors recontacté au plus haut niveau, au cours d'un voyage à Minsk, et présenté à Valeri Andropov, le patron du KGB d'alors. Et là, il a passé la vitesse supérieure... Toujours aussi pro-communiste, il a accepté de monter des “joint-ventures” secrets avec différents départements du KGB. Des maisons d'édition glorifiant les chefs d'Etats communistes, des participations dans des journaux et, surtout, des affaires qui ne sont pas détaillées dans ce rapport, probablement faute de preuves. »

« Au moment de l'invasion de la Tchécoslovaquie, en 1968, il a pris position publiquement pour défendre le point de vue soviétique. »

– Mais bon sang, interrompit l'Américain, personne ne s'est aperçu de rien !

– Vous savez, expliqua Malko, en Europe, il y avait tellement de

“compagnons de route” du Parti communiste qu'on ne faisait plus attention ! Même chez vous, David Hammer, milliardaire et républicain, embrassait Staline sur la bouche...

– C'est vrai, reconnut John Fairwell, mais Rupert Sheffield semble être allé plus loin.

– Et comment ! confirma Malko. A partir de 1968, d'après ce rapport, il collabore régulièrement avec le KGB, montant un puissant instrument de propagande et des établissements financiers. Ils n'ont pas encore fait le tour du problème, mais ce qui ressort de ce document c'est qu'avant tout Rupert Sheffield était un agent de l'Est. Ses collaborations avec d'autres Services étaient tout à fait secondaires.

– Mais dites-moi, coupa l'Américain. Rupert Sheffield a bien travaillé pour les Cousins ?

– Absolument, dit Malko. Ce rapport le mentionne. Il était chargé de contacter des Polonais pour former un réseau. Inutile de vous dire qu'il a recruté des taupes du KGB.

Un ange passa et s'enfuit à tire-d'aile, le sceau de la trahison au front.

– Voilà pourquoi les Cousins ne se sont pas dépêchés de nous remettre ce rapport, fit amèrement John Fairwell. Ils auraient mieux fait de fusionner avec le KGB. Il y a autre chose ?

– Oui, non content d'être mouillé dans l'*Irangate*, Rupert Sheffield était un des meilleurs collaborateurs du KGB. Ce qui explique pourquoi il avait accès avec tant de facilité à Gorbatchev, et à d'autres apparatchiks.

« La liste de ceux qu'il connaissait bien est jointe à ce document, cela va vous donner du travail. La plupart sont toujours en place. »

– Mr God ! soupira l'Américain. Et quand je pense que ce salaud était en possession des documents du Mossad ! Et vous pensez qu'il est vivant ?

– Ce n'est qu'une hypothèse, objecta Malko. Il faut que je vérifie. Mais, pour l'instant, je n'ai aucun indice matériel. Car une disparition pareille exige de sacrées aides.

– Continuez, demanda l'Américain et ne vous laissez pas impressionner par les glapissements des Cousins. Ils ont beaucoup à se faire pardonner.

Malko quitta l'hôtel Mencey avant de voir arriver la tornade. Ann Langtry allait tout faire pour récupérer son précieux document. Il descendit au coffre de l'hôtel et l'y rangea. Les Espagnols ne pouvaient pas collaborer ouvertement avec le MI6. Donc, il était tranquille. Maintenant, il devait réinterroger les deux stewardesses, à la lumière

de sa nouvelle hypothèse.

C'était Nadia la dernière à avoir vu Rupert Sheffield vivant et elle pourrait peut-être lui apporter une piste. Car si le milliardaire avait sauté par-dessus bord, il y avait bien eu quelqu'un pour le récupérer et pour mettre à la place le cadavre découvert par les Espagnols. Du coup, les premières constatations indiquant que Rupert Sheffield avait été défiguré par les hélices d'un bateau, ce qui en soit était parfaitement vraisemblable, concordaient avec l'hypothèse de Malko. Personne n'avait relevé ses empreintes digitales et Rupert Sheffield "ou son double" reposait maintenant en terre d'Israël. Pratiquement, les Espagnols l'avaient identifié grâce à sa chemise de nuit.

Il arriva sur la Darsena Pesquera où rien n'avait bougé. Le *Discovery* était à la même place, sans aucun signe de vie. Malko continua pour faire demi-tour au bout de la jetée et son regard tomba sur le chalutier soviétique en pleins travaux de peinture, amarré juste à côté. Il pila et jura tout seul.

– *Himmel Herr Gott !*

Si Rupert Sheffield était un agent soviétique, le KGB pouvait parfaitement l'avoir aidé.

Malko, de sa voiture, observa le vieux chalutier. Le Rostov était à peu près de la même taille que le *Discovery*, avec des antennes partout, comme les bateaux de cette catégorie qui servaient tous au KGB de relais flottants pour l'écoute des télécommunications occidentales. Il y en avait ainsi des centaines répartis sur les océans se livrant à une activité de pêche parfaitement réelle, tout en faisant de l'espionnage à mi-temps.

Personne ne pouvait rien contre cela et ils étaient considérés comme un mal nécessaire.

Celui-ci était en piteux état avec sa peinture s'en allant par plaques, mais cela pouvait être un camouflage.

Plusieurs membres de l'équipage se trouvaient sur le pont, bayant aux corneilles ou repeignant mollement les superstructures. Du linge séchait, pendu entre la cheminée rouge portant la faucille et le marteau, et le nom en caractères cyrilliques, et une grue de l'avant. Un marin jouait de l'accordéon.

Le Rostov semblait à quai depuis un bon moment. Ce qui arrivait fréquemment entre deux campagnes. D'habitude, ces chalutiers restaient un an sans revenir au pays, envoyant le produit de leur pêche par containers ou le vendant sur place pour obtenir des devises. Son port d'attache indiquait Odessa. Il lui avait fallu une douzaine de jours pour rallier les Canaries. Donc, s'il était impliqué dans la disparition du milliardaire britannique, c'était une opération prévue de longue date.

Il n'avait plus qu'à commencer son enquête. Avant de s'éloigner, Malko regarda encore longuement la coque tachetée de rouille, trouée de quelques hublots. Si vraiment Rupert Sheffield se trouvait dans les entrailles de ce rafiot, à quelques mètres de son luxueux yacht, c'était l'ironie du sort.

Sa nouvelle vie commençait bien mal.

Malko échafaudait déjà sa théorie. C'était génial. Une fois repeint, le Rostov quitterait les Canaries. Il ne resterait plus qu'à débarquer son passager clandestin à une escale, avec une fausse identité, à moins qu'il n'aille jusqu'à Odessa. Dans les deux cas, on perdait définitivement la trace de Rupert Sheffield. Maintenant, il restait beaucoup de points à vérifier. Malko s'arrêta en face de la buvette, alla au comptoir et commanda un gin, faute de vodka. Le garçon était seul, sans clients. Aussi ce fut facile d'engager la conversation.

– Vous ne voyez jamais les Russes du chalutier ? demanda Malko.

Le barman secoua la tête avec un rire méprisant.

– Vous plaisantez, ils ont tout juste de quoi bouffer ! Ils vivent comme des animaux sur leur rafiot. Le capitaine est venu nous

échanger des poissons contre de l'alcool. Il parle quelques mots d'anglais. Les marins ne comprennent que le russe. Ils iraient bien en ville, mais ils n'ont pas une peseta. Même pas pour mettre des timbres sur leurs lettres.

– Mais enfin, ils pêchent ! objecta Malko.

– Bien sûr, quand ils sont arrivés ici, ils ont vidé leurs cales et tout vendu à un intermédiaire. Mais ils ne touchent pas l'argent. C'est pour acheter du fuel et de la nourriture pour l'équipage. Le capitaine va en ville à pied pour économiser un taxi. Je l'ai même vu faire du stop.

– Ils ne bougent jamais de ce bateau ? demanda Malko stupéfait.

– Il y en a qui vont pêcher en mer tous les jours, avec un gros dinghie, expliqua le barman. Quand ils prennent quelque chose, ils viennent me le proposer. Je les achète pour les revendre au Da Antonio, un restaurant de poissons de San Andres. Ce sont des braves types, ces Russes... Une fois, ils sont venus jouer au basket-ball derrière, ils étaient vachement contents...

– Il y a souvent des chalutiers russes par ici ?

– De temps en temps.

– Et ils restent longtemps ?

– Ça dépend. Le capitaine du Rostov a dit à la Capitainerie qu'il pensait partir dans une semaine, quand sa peinture serait terminée. Ils rentrent à Odessa et je crois qu'ils ne sont pas pressés... Là-bas cela ne doit pas être drôle, avec tout ce qui se passe...

– Ils sont arrivés quand ?

Le barman réfléchit.

– Je sais pas bien. Avant le *Discovery* en tout cas, ça j'en suis sûr. Mais la date exacte... Vous vous y intéressez ?

– Oh non, dit Malko, je me demandais ce que ce chalutier faisait là.

– Si ça vous intéresse, le marin qui vient me vendre le poisson parle un peu espagnol. Il vient ici le matin très tôt, vers les sept heures, presque tous les jours.

Les clients commençaient à arriver et il quitta Malko. Tout ce que le barman lui avait dit cadrait avec sa théorie ou du moins ne la démentait pas. Mais il lui restait peu de temps pour agir.

Une fois le Rostov parti...

Malko remonta au Mencey et trouva avec sa clé un message d'Ann Langtry. Lui donnant rendez-vous au bar une heure plus tard.

– Le Rostov fait bien partie de la flotte du KGB, annonça John Fairwell. Il a été repéré plusieurs fois autour de l'Afrique. Avant, il sévissait au large du Kenya, à partir de Mogadiscio, en Somalie. Il a un équipage de quatorze personnes, dont un officier du KGB. Les marins

n'en font pas partie mais ne doivent pas avoir beaucoup de liberté. Lorsqu'ils embarquent, le capitaine leur confisque leur passeport et ils n'ont pas d'argent.

– Tout cela recoupe ce que j'ai appris, dit Malko. Mais, si j'ai raison, c'est une opération qui a été décidée à Moscou il y a déjà plusieurs mois. Les Popovs ne sont pas des rapides.

– Vous y croyez vraiment ? demanda le chef de station. Ça semble tellement énorme.

– C'est l'œuf de Christophe Colomb, répliqua Malko. Qui chercherait un mort "officiel" sur un chalutier soviétique auquel personne ne prête attention ? ... Et, en plus, à quelques mètres du *Discovery*...

Cela faisait deux heures qu'il se battait au téléphone avec la station de Londres. Langley avait activé ses ordinateurs et les informations commençaient à tomber. John Fairwell interrompit ses pensées.

– Pourquoi les Soviétiques, même si c'est leur ami, se mouilleraient-ils maintenant dans un coup pareil ? Les nouvelles le confirment toutes : Rupert Sheffield était, même avant sa disparition, un homme fini, terminé, ruiné. Le KGB n'a jamais pratiqué la politique du bon Samaritain.

« Votre théorie me semble bien fragile. Et difficile à prouver. D'abord, même si vous avez raison, il va être hors de question de demander aux Espagnols d'aller perquisitionner sur le Rostov. Surtout avec une histoire tirée par les cheveux comme prétexte. Et vous pensez que les médecins légistes espagnols vont admettre qu'ils se sont trompés de cadavre ? La honte. »

– C'est vrai, admit Malko, mais je ne compte pas sur les Espagnols. Si Rupert Sheffield est toujours vivant et se cache sur ce chalutier, il va y rester. Pas question de sortir ouvertement des Canaries, par bateau ou par avion, ce serait trop risqué, même avec de faux papiers. Il faut donc, s'il se trouve sur le Rostov, le forcer à en sortir... En attendant, vous pourriez, par Langley et Moscou, chercher à savoir ce qu'est devenu l'agent du KGB qui a réactivé Rupert Sheffield en 1968. Il est peut-être toujours dans le circuit, qui sait ?

Ann Langtry pénétra dans le bar du Mencey avec l'assurance d'un SS remontant les Champs-Élysées en 1940. Elle fonça droit sur Malko et le toisa, les yeux flamboyant de rage.

– Vous êtes un immonde salaud ! lança-t-elle d'une voix contenue. Je vais faire un rapport à mon oncle dont vous entendrez parler.

– J'ai déjà été félicité, dit Malko.

La jeune Britannique ouvrit la bouche puis la referma, et Malko lui désigna le fauteuil en face du sien.

– Asseyez-vous, sinon je vais être obligé de me lever. J'ai encore quelques traces d'éducation. On ne reste pas assis devant une dame... Et nous allons nous faire remarquer.

La Britannique hésita puis s'assit, les genoux serrés comme une chaise.

Blême de fureur. Malko, suave, commanda pour elle un Cointreau, en précisant au garçon d'y mettre trois glaçons.

– Où est le rapport que vous avez volé ? demanda-t-elle entre ses dents. Rendez-le-moi immédiatement.

– Votre ami Ronald –c'est comme cela qu'il s'appelle, n'est-ce pas ? – a été un peu imprudent, remarqua Malko. On ne laisse pas traîner des documents secrets dans une chambre d'hôtel, même bien fréquenté. Je comprends qu'il soit contrarié.

– Il ne pouvait pas savoir qu'un salaud de votre espèce serait dans les parages, siffla Ann Langtry. Moi qui vous ai fait confiance !

– Pas au point de me parler de Cindy Panufnik qui travaillait pour vous. Ni de Mary Callaghan, la stewardesse du *Discovery* qui, elle, travaille toujours pour le MI6.

– Je n'avais pas le droit, répliqua d'une voix mal assurée Ann Langtry.

Malko enfonça le clou.

– Quant au rapport que je vous ai emprunté, vous ne l'auriez jamais mentionné. Parce qu'il établit de façon formelle que Rupert Sheffield, qui mangeait à pas mal de râteliers avec un grand appétit, qui avait émargé au MI6, était avant tout un agent soviétique... Comme ce n'est pas la première fois que cela se produit dans vos services...

Cette fois, Ann Langtry demeura coite, les yeux baissés, et Malko concrétisa son avantage.

– John Fairwell, le chef de station de Londres, va demander des explications à votre oncle, entre autres. Parce que vous n'avez pas joué franc jeu.

Ann Langtry but une gorgée de son Cointreau, avant de dire plus calmement :

– Qu'est-ce que cela peut faire maintenant qu'il est mort ? Il ne pourra plus travailler pour les Soviétiques, objecta-t-elle.

– Vous avez entendu parler du dossier que lui a remis le Mossad, ici, à Santa Cruz ? Il est potentiellement dévastateur pour les Etats-Unis. Et si Rupert Sheffield l'a remis à ses amis russes ?

Ann Langtry, prise à contre-pied, demeura silencieuse... Après quelques instants, elle protesta :

– Comment aurait-il fait ?

Malko ne voulait pas dévoiler ses batteries. Apparemment, la jeune Britannique n'avait pas pensé au chalutier soviétique.

– A moins que le MI6 ne possède déjà ces documents, remarqua-t-il.

Cindy Panufnik a pu vous les transmettre ou les laisser quelque part à l'attention de Ronald.

– Non, non, affirma aussitôt avec véhémence Ann Langtry. Nous ne les avons pas.

Malko exploita son avantage.

– A propos, puisque Rupert Sheffield et Cindy Panufnik sont morts, que vient faire Ronald à Tenerife ?

– Le Service veut éclaircir les circonstances de la mort de Cindy Panufnik.

– Par elle, vous n'aviez rien pu savoir ?

– Rien de plus que vous, avoua-t-elle. Maintenant, il faut que vous rencontriez Ronald.

– Avec plaisir, dit Malko. Je peux même lui indiquer où se trouve son attaché-case avec le reste de ses papiers dont son passeport. Faux évidemment.

De nouveau, le regard d'Ann Langtry flamboya.

– Et vous, pourquoi restez-vous à Tenerife ?

– Pour la même raison, dit Malko. Je veux savoir qui a tué Rupert Sheffield, même si c'était un épouvantable salaud et un traître. Et si possible récupérer ces documents auprès de ceux qui l'ont tué.

– Les Israéliens sont hors de cause et vous prétendez que ce n'est pas vous, objecta Ann Langtry.

– Il y avait des Iraniens aussi, remarqua Malko. Et pourquoi n'auriez-vous pas cherché à liquider Rupert Sheffield qui vous avait trahi ?

– Nous ne nous comportons pas de cette façon, fit sèchement Ann Langtry.

C'était vrai. En Grande-Bretagne, on ne tirait pas une balle dans la nuque des traîtres : on les décorait et on les mettait à la retraite.

– Je vais dire à Ronald que vous refusez de rendre ce document volé.

– C'est malheureusement exact, soupira Malko.

Ann Langtry se leva, furibonde, et quitta Malko sans lui dire au revoir, délaissant même son verre de Cointreau.

A sept heures du matin, la Darsena Pesquera était encore dans la brume et les navires à quai avaient des silhouettes fantomatiques. Malko avait effectué un petit circuit dans les rues étroites de Santa Cruz, afin d'éviter toute filature. Ce n'était pas la peine de livrer ses petits secrets aux Cousins... Il y avait déjà de la lumière au bistrot de la Darsena et il s'installa au comptoir désert, aussitôt reconnu par le barman.

– Ah, c'est vous ! Le Russe n'est pas encore là. Qu'est-ce que vous

prenez ?

Malko essaya de se réveiller à coups de café. Au troisième, un homme pénétra dans le bar, portant un énorme sac en plastique vert. Rougeaud, mal rasé, une casquette sur sa bonne tête ronde de Russe. En mauvais espagnol, il demanda au patron s'il voulait voir ses poissons et les déballa sur le comptoir. Des bars, des dorades, des thons, un peu de tout : il attendit anxieusement tandis que l'autre les évaluait et lui tendait finalement quelques billets. Malko quitta le comptoir et attendit dehors. Le marin se fit servir un rhum, acheta des cigarettes et du jambon avant de ressortir.

Malko l'aborda alors avec un sourire et lui demanda en russe :

– Il fait frais hein ?

L'autre stoppa, le regarda avec stupéfaction et lui lança :

– Tu es russe ?

– Non, fit Malko, mais tu vois, je parle ta langue. Ça n'est pas marrant la vie ici, non ?

Le marin du Rostov le regarda avec méfiance.

– Qui es-tu, toi ?

Il se dandinait, mal à l'aise. Malko décida de frapper fort et vite.

– Comment t'appelles-tu ?

– Gregor Ivanovitch Chernadzé.

– Tu es du Caucase ?

– Oui.

– Tu as envie de retourner à Odessa ? Tu as de la famille là-bas ?

– Non, fit le Caucasien, mais qu'est-ce que tu veux ? Je ne t'ai jamais vu ici.

– J'ai une affaire à te proposer.

– Laquelle ?

– Je ne peux pas te le dire tout de suite. Mais tu pourrais quitter le Rostov et vivre à l'Ouest.

Les yeux du Russe brillèrent.

– C'est vrai, tu ne te moques pas de moi ?

– C'est vrai, mais je veux que tu réfléchisses. Vite et bien. Pour t'aider, je vais te donner ceci.

Il tira un billet de cent dollars de sa poche et le déchira en deux, en tendant une moitié à son interlocuteur.

– Prends ça, Gregor Ivanovitch. Si tu en parles à ton capitaine ou à un ami, jamais tu ne pourras ressortir du Rostov... Si tu es discret, je peux te revoir ce soir, quand la nuit sera tombée. Vers six heures.

Le Soviétique avait pris la moitié du billet. Hâtivement, il dit :

– Pas ici, de l'autre côté, la station à essence.

Sans un mot de plus, il partit à vive allure. Les dés étaient jetés. Si le Russe était accroché, il reviendrait. Dans le cas contraire, il ne risquait pas d'être indiscret, ne sachant rien.

Il était presque sept heures du soir et le quai en face de la station d'essence était toujours désert. Malko commençait à se dire que Gregor Ivanovitch Chernadzé avait été bavard. Même si sa théorie était fausse, le seul fait qu'il ait été approché par un étranger suffisait à faire consigner le marin soviétique. Ce dernier surgit enfin de l'ombre dix minutes plus tard, visiblement très nerveux, se retournant sans cesse, et grimpa dans la voiture de Malko.

– N'allons pas loin ! supplia-t-il. Je n'ai pas beaucoup de temps.

Malko se contenta de se réfugier dans le tunnel passant sous la route San Andres – Santa Cruz. Le Russe le guignait du coin de l'œil.

– Alors, demanda-t-il à Malko avec la brutalité des timides, quelle est ta proposition ?

– J'ai besoin d'informations, dit Malko en russe. Si tu me les donnes, tu auras un passeport, des dollars et un travail.

– Combien de dollars ?

– Dix mille.

L'autre ferma les yeux. Au taux actuel, cela faisait un million de roubles.

Lui il n'en gagnait que trois cents par mois, quand il était payé. Mais cela lui semblait trop beau.

– Qui es-tu ? répéta-t-il. Peut-être que tu me racontes des histoires.

Malko sortit une liasse de dollars et lui tendit cinq billets de cent.

– Et ça, ce ne sont pas des vrais dollars ?

Le marin serra les billets entre ses gros doigts.

– Qu'est-ce que tu veux savoir ?

Malko chercha son regard.

– A bord du Rostov, il y a un homme qui ne fait pas partie de l'équipage, dit-il. Tu es au courant ?

Le Russe se figea, jeta un coup d'œil inquiet autour de lui et laissa tomber d'une voix imperceptible :

– Da.

Brutalement le marin du Rostov sembla pris de la danse de Saint-Guy. Il s'agitait nerveusement sur son siège, son regard fuyant celui de Malko, froissant nerveusement les billets dans ses gros doigts. Visiblement mort de peur. Malko avait mis le doigt où il fallait. Il enchaîna d'une voix rassurante :

– Gregor Ivanovitch, je ne vais pas te causer d'ennuis. Je veux seulement connaître certaines choses. C'est toujours toi qui vas à la pêche très tôt le matin ?

– Non, non, ce n'est pas toujours moi, affirma le marin soviétique.

– Décris-moi celui qui n'appartient pas à l'équipage.

Son interlocuteur ne l'écoutait plus, tournant sans cesse la tête comme si le diable était perché sur son épaule. Brusquement, il fourra les billets de cent dollars dans la main de Malko, ouvrit la portière et s'enfuit littéralement à travers le port.

Malko n'essaya même pas de le rattraper. Maintenant, il avait la quasi-certitude que Rupert Sheffield se trouvait à bord du Rostov. Seulement, s'il apprenait qu'il était découvert, le milliardaire allait chercher à s'échapper, probablement en accélérant le départ du chalutier soviétique.

Une fois en mer, le Rostov serait intouchable.

Malko revint à toute vitesse au Mencey, et se rua sur le téléphone.

– J'allais vous appeler, annonça John Fairwell. J'ai du nouveau. Nos gens de Moscou ont retrouvé la trace de l'officier du KGB qui traitait Rupert Sheffield. C'est le colonel Alexandre Yevguenovitch Koinkov.

– Il est à Moscou ?

– Il a pris le vol Aeroflot 575 à destination de Zurich le 4 octobre dernier et personne n'a plus entendu parler de lui. Nous le savons grâce à des contacts au sein du KGB russe, des gens qui collaborent avec nous.

– Il avait des problèmes ?

– Non, pas du tout. Il semble qu'il soit parti en mission pour le compte du Premier Département du KGB, mais c'est un domaine où nous avons peu d'informations. Alexandre Koinkov était chargé des transferts financiers vers des infrastructures du KGB dans le monde occidental. Il semble que beaucoup d'argent ait quitté l'Union soviétique par des filières dont nous ignorons tout.

– Je crois que ce voyage d'Alexandre Koinkov est lié à l'affaire Rupert Sheffield, dit Malko. J'ai maintenant la quasi-certitude que le KGB a organisé sa disparition. Tout se recoupe.

Il raconta à l'Américain sa dernière découverte.

– Même si Rupert Sheffield se trouve sur le Rostov, objecta l'Américain, nous sommes impuissants. Impossible d'aller y

perquisitionner. Les Espagnols ne se prêteront jamais à cela.

– Il y a une méthode, si vous souhaitez vraiment en avoir le cœur net, avança Malko. Sans parler de récupérer vos documents.

– Laquelle ?

Il expliqua son idée au chef de station. Dire que ce dernier fut enthousiaste serait mentir. Prudemment, il avertit tout de suite :

– Il faut que j'obtienne le feu vert de Langley.

– Faites-le sans perdre une minute, conseilla Malko. Une fois le Rostov en pleine mer, ce sera trop tard. Et vous ne saurez jamais ce que sont devenus les documents du Mossad, jusqu'au jour où ils vous exploseront à la figure. Si Rupert Sheffield est vivant, il risque d'être tenté de s'en servir...

– Je crois que vous avez raison, admit l'Américain. Je vais me remuer.

Malko, une fois de plus, se retrouvait à la terrasse du bistrot de la Darsena Pesquera. Après une nuit agitée. C'était exaspérant de se dire que Rupert Sheffield se trouvait peut-être à sa portée et qu'il allait lui filer entre les doigts.

Il n'attendait plus rien de Nadia Kowalski et n'osait pas espérer que Rupert Sheffield vienne se promener sur le quai, mais un automatisme l'avait conduit là. Pourtant, le paysage n'avait plus rien à lui apprendre.

Presque une heure de l'après-midi et la faim commençait à le tenailler. Il allait remonter à l'hôtel téléphoner à John Fairwell. Le chef de station de Londres avait peut-être reçu la réponse de Langley. Malko craignait que la frilosité des gens de la CIA ne leur fasse repousser les plans qu'il avait mis au point. Il se levait pour partir quand soudain il vit arriver une voiture qu'il connaissait bien...

Ann Langtry s'avança vers lui d'une démarche légèrement ondulante, contrastant agréablement avec l'allure de leur dernière rencontre. De près il vit qu'elle s'était maquillée avec soin, soulignant ses beaux yeux bleus de fins traits noirs.

– Hello, fit-elle, en s'asseyant à côté de lui. Je suis passée à l'hôtel. Comme vous n'étiez pas là, j'ai pensé que je vous trouverais peut-être sur le port. Je me demande ce qui vous attire ici. Vous croyez que Rupert Sheffield va surgir de ce bassin avec un masque et des palmes ?

...

– Je vois avec plaisir que vous m'en voulez moins.

– Oh, je me suis emportée, dit la jeune Britannique. Je n'ai rien à faire pour déjeuner. Vous m'invitez ?

– Avec plaisir, accepta Malko.

De plus en plus surpris et méfiant, Ann Langtry se doutait-elle de ses découvertes et cherchait-elle à les partager ?

– On m'a dit qu'il y avait un bon restaurant de poissons à San Andres. Da Antonio, proposa-t-il. On peut essayer.

Elle le suivit et lorsqu'elle s'installa dans sa voiture, il s'aperçut qu'elle portait des bas. C'était la grande réconciliation...

Le restaurant était bruyant et sans charme, les poissons modérément frais mais le repas passa très vite sans qu'ils se disent des choses importantes.

Pourtant, chaque fois que Malko croisait le regard de la jeune femme, il y lisait une invite muette. Après le café, elle dit, posant la main sur la sienne :

– Je suis désolée pour hier, j'étais vraiment furieuse.

– Ce n'est rien, affirma Malko.

– Il faut que vous me pardonniez.

A l'expression de ses yeux bleu porcelaine, elle n'envisageait qu'une seule façon.

Sans chercher à approfondir ce brusque revirement, Malko paya et l'entraîna. Dans la voiture, lorsqu'il se mit à caresser une cuisse gainée de nylon, remontant aussi haut qu'il le pouvait, Ann se contenta de fermer les yeux et d'ouvrir légèrement les jambes. Lui rendant très vite la politesse. Le long des Ramblas, elle reprit une attitude plus digne, murmurant :

– Je suis très connue par ici.

Mais, à peine dans le couloir de son petit immeuble, elle se déchaîna à nouveau. Ils n'attendirent même pas d'être chez elle. Malko la fit tomber à genoux dans l'escalier et la troussa par-derrière. Il eut le temps de la pénétrer d'une seule poussée avant qu'elle ne lui échappe. Il la rattrapa dans son entrée et, cette fois, fit tomber à terre la jupe plissée. C'est collée au mur qu'il l'embrocha comme un soudard. Ann Langtry gémissait sauvagement, se frottant contre lui, le suppliant de la marteler encore plus fort. Ils finirent sur sa moquette où Malko se régala à grands coups de reins jusqu'à ce qu'il explose entre ses fesses splendides.

Malko ignorait toujours la raison de ce retour d'affection comme disent les voyantes. Il n'eut pas à attendre longtemps.

– Malko *darling*, dit Ann Langtry, de sa voix la plus douce après avoir remis sa jupe, il faut que tu me rendes un grand service.

– Lequel ?

– Que tu affirmes à tes chefs que c'est moi qui t'ai remis spontanément le rapport sur Rupert Sheffield.

Malko en eut le souffle coupé.

– Mais j'ai déjà dit la vérité, objecta-t-il.

– Ça ne fait rien, affirma Ann Langtry. Si tu fais une lettre officielle,

je la donnerai à mes chefs et ils seront contents. Il paraît que la Company est furieuse contre nous.

Malko réfléchit. Se mettre bien avec les Cousins ne coûtait pas cher.

D'autant qu'elle avait payé d'avance et qu'il aurait peut-être besoin d'eux.

– D'accord, promit-il.

De soulagement, Ann semblait prête à recommencer. Malko abrégéa.

Il voulait remonter au Mencey téléphoner à John Fairwell, mais avant, il fallait ramener Ann Langtry au port où elle avait laissé sa voiture.

C'est une créature ronronnante qui le quitta en face du bistrot. Ayant réconcilié son devoir et ses pulsions.

Malko allait prendre sa voiture lorsque le barman sortit et lui fit signe d'approcher.

– Vous leur avez fait peur aux Russkofs ! Ils s'en vont, lança-t-il.

– Vous plaisantez ! fit Malko.

– Non, non, affirma le barman. Ils sont venus acheter des vivres, ils partent dans les deux jours. Ils rentrent chez eux, il paraît, à cause des événements. Avec leur peinture même pas finie...

Malko se fit servir un café : cet imbécile de Gregor Ivanovitch avait parlé et devait se trouver à fond de cale. Si Malko avait eu besoin d'une confirmation de son hypothèse, il l'avait, même si cela risquait de ne servir à rien. Il but son café à toute vitesse et fonça vers le Mencey.

– Le Rostov s'en va, annonça-t-il à John Fairwell, dès qu'il l'eut en ligne, avec vraisemblablement Rupert Sheffield à bord et on n'est pas près de le revoir.

L'Américain égrena un chapelet de jurons à faire tomber le ciel sur sa tête.

– Je n'ai pas encore la réponse de Langley, avoua-t-il.

– Si vous l'attendez, prévint Malko, ce sera trop tard. Il faut traiter directement avec la station de Madrid.

– Non, dit l'Américain, ils n'ont pas ce qu'il faut. La seule solution est de vous envoyer quelqu'un d'ici ou d'Allemagne. Si je peux y arriver.

– Faites ce que vous voulez, fit Malko, mais faites-le vite.

– Tout est arrangé, annonça le chef de la station de Londres. Ils arrivent ce soir vers dix heures, sur l'aéroport de Los Rodeos, Steve et Mike. Deux bons éléments. Il faut que vous alliez les chercher et que d'ici là vous vous soyez procuré le matériel. Ils ne veulent pas débarquer avec.

Il était à peine trois heures. Malko n'avait pas bougé de sa chambre

depuis sa première conversation avec John Fairwell.

– Je m'en occupe, promet Malko.

Il frémissait de joie anticipée. Pour une fois que la Company prenait des risques politiques ! Il fonça jusqu'à la zone portuaire. A peine était-il descendu de voiture en face de la société Mah qu'Ali Akbar vint à sa rencontre, visiblement pas rassuré.

– J'ai une bonne nouvelle, annonça Malko. Je vais vous demander un service et ensuite, je vous rends votre passeport. Vous pourrez quitter Tenerife.

– C'est vrai ? demanda l'Iranien, soupçonneux.

– Oui, dit Malko, et de toute façon, vous n'avez pas le choix.

Il expliqua à Ali Akbar ce qu'il attendait de lui, concluant :

– Je vous donne rendez-vous ici dans trois heures. Ensuite, je vous emmènerai à l'aéroport.

Malko mâchonnait un sandwich en carton à la cafeteria de l'aéroport de Los Rodeos. Endroit sinistre à souhait. Ali Akbar avait embarqué pour Madrid, une heure plus tôt. Après avoir fait exactement ce que lui avait demandé Malko. Ce dernier acheva son "repas" et descendit dans la salle des arrivées. Un vol en provenance de Barcelone déversa un flot de touristes japonais, puis l'aéroport se vida on n'attendait plus d'autres vols avant le lendemain.

Tout était fermé quand Malko aperçut un petit jet privé immatriculé en Allemagne se ranger en face de l'aérogare. Deux hommes en descendirent et expédièrent les formalités de douane et de police réduites à leur plus simple expression. Ils gagnèrent l'aérogare traînant des sacs de golf.

Malko était tout seul dans le hall. Il s'avança vers eux.

– Je suis Malko Linge. John m'a prévenu de votre arrivée, dit-il.

Ils l'examinèrent soigneusement. De près, ils n'avaient pas vraiment l'air de golfeurs avec leurs cheveux très courts, leurs visages burinés bien que jeunes et leur carrure athlétique. Ils écrasèrent les phalanges de Malko et le plus âgé lui adressa un sourire chaleureux.

– Je suis Steve. Et voilà Mike. C'est un plaisir de travailler avec vous. On a été un moment avec Chris Jones et Milton Brabeck. On vous connaît de réputation.

– Merci. J'ai pu me procurer ce qu'il faut, affirma Malko. Je vous ai retenu une chambre au Mencey. On y va et ensuite, je vous briefe.

Ils redescendirent vers le centre et il les attendit tandis qu'ils s'installaient à l'hôtel. Ils réapparurent en blouson et jeans, plus sportifs que jamais, pour manger quelque chose au bar à tapas en face de l'hôtel. Ensuite Malko les emmena jusqu'à la Darsena Pesquera, leur

désignant leur "cible".

Le chalutier russe était illuminé de tous ses projecteurs de pont, des filets étaient étendus sur le quai, et une animation incroyable régnait à bord.

– Ça semble facile, conclut Steve. D'où partons-nous ?

– Je vais vous montrer, dit Malko.

Ils repartirent vers l'est pour atterrir sur une petite plage absolument déserte, entre la Darsena Pesquera et San Andres. Il suffisait d'entrer dans l'eau et de contourner la digue pour revenir dans le bassin.

– Combien de temps vous faut-il pour le trajet ? demanda Malko.

– Environ deux heures, en comptant large, annonça Steve. Il n'y a pas de contre-mesures à bord de ce rafiot ?

– Pas à ma connaissance, dit Malko. Voici votre équipement.

Il ouvrit le coffre de sa voiture, exhibant le matériel acheté par Ali Akbar.

– Ça pourra aller, conclurent les deux hommes.

– Allez vous reposer, suggéra Malko. Il suffit de partir vers quatre heures du matin de l'hôtel.

Malko et ses deux compagnons débarquèrent de l'ascenseur juste en face de la salle à manger. Ils portaient des sacs de toile et des baskets aux pieds. Afin de ne pas passer par la grande porte, ils entrèrent dans les toilettes, empruntant ensuite la fenêtre donnant sur le jardin tropical, et se retrouvèrent dans une impasse derrière le Mencey. Malko avait laissé sa voiture un peu plus bas. Il n'y avait pas un chat dans les rues. Vingt minutes plus tard, ils avaient atteint la petite plage.

Il fallut aux deux hommes un quart d'heure pour s'équiper. Chacun deux bouteilles d'oxygène et une ceinture de plomb.

Juste avant de plonger, le plus âgé prit dans un des sacs de toile deux lourds paquets qu'ils se partagèrent. Puis, Malko les vit s'enfoncer sans bruit dans l'Atlantique et disparaître. La mer était calme, le vent nul. Le même temps que le jour de la disparition de Rupert Sheffield.

Il attendit quelques minutes, puis, certain qu'il n'y avait pas de problème, remonta dans la voiture.

Il était presque six heures quand les deux silhouettes émergèrent des vagues. Ils se débarrassèrent rapidement de leur équipement.

– Tout s'est bien passé ? demanda Malko.

– *No problem.*

Un peu plus loin, Malko s'arrêta à côté d'un ketch en réparation sur

cales et balança tout le matériel à l'intérieur.

Vingt minutes plus tard, ils étaient tous dans leur chambre au Mencey, ayant utilisé le même chemin qu'à l'aller. Dès que le jour commença à se lever, Malko reprit une fois de plus la direction de la Darsena Pesquera.

Le cœur battant. A tout hasard, il avait glissé son pistolet dans sa ceinture. Les deux nageurs de combat dormaient du sommeil du juste.

Le seul point d'activité sur le quai était le Rostov, tout éclairé, en train de terminer ses préparatifs. Malko gara sa voiture à l'entrée du port et monta sur la digue dominant le bassin, arrivant jusqu'en face du chalutier soviétique.

A sept heures pile, une sourde explosion secoua le bassin de la Darsena Pesquera et, presque aussitôt, une énorme gerbe d'eau jaillit près de l'arrière du chalutier soviétique.

Des cris et des exclamations s'élevèrent du pont tandis que deux explosions plus modestes se faisaient entendre. Quelques secondes plus tard, une amarre d'acier lâcha avec un claquement sec et le bateau commença à se coucher sur le flanc droit, tandis que ses occupants sautaient sur le quai, affolés.

Les nageurs de combat de la CIA avaient bien travaillé.

Dans le lointain, une sirène de pompiers se mit à couiner désespérément.

Tous les occupants des navires de plaisance et les marins des autres bâtiments ancrés dans la Darsena Pesquera accouraient pour prêter main-forte aux pêcheurs soviétiques, mais il n'y avait pas grand-chose à faire ; le Rostov s'enfonçait rapidement dans l'eau sombre du bassin, chavirant par tribord...

Du haut de sa digue, Malko comptait les hommes qui s'échappaient dû navire, il en était à onze. Il en manquait encore trois si Sheffield n'était pas à bord, quatre dans le cas contraire. La tête d'un homme apparut à une écoutille du flanc bâbord. Le marin parvint à se hisser à l'extérieur et glissa le long des tôles rouillées. Il heurta le quai et, assommé, tomba à l'eau. Ses camarades le repêchèrent aussitôt à l'aide d'une gaffe.

Cela faisait douze.

Le capitaine du Rostov, torse nu sur le quai, surpris en pleine toilette, criait des ordres que personne n'écoutait.

Peu à peu une petite foule se rassemblait autour du chalutier en train de sombrer. Hébétés, les marins soviétiques massés sur le quai regardaient leur gagne-pain disparaître dans les eaux noires.

Il pensa avec amusement à l'Iranien qui avait acheté tout le matériel de plongée. Les policiers espagnols risquaient de retrouver très vite sa trace. La responsabilité de la CIA serait ainsi totalement dégagée.

Un autre marin soviétique se hissa sur le bastingage déjà presque à l'horizontale et sauta dans l'eau, aussitôt recueilli.

Cela faisait treize.

L'explosion des charges sous-marines avait creusé deux trous énormes dans la coque rouillée, mais n'avait pas été très bruyante. Les policiers espagnols, à mille lieues de soupçonner un sabotage, pensant plutôt que la chaudière avait sauté, essayaient de faire partager leur point de vue au capitaine qui, avec son vocabulaire restreint, protestait de son mieux.

Malko sentit son estomac se serrer.

Il ne manquait plus que deux hommes : Gregor Chernadzé, le marin à qui il avait parlé et, éventuellement, Rupert Sheffield.

Et s'il s'était trompé ? La Company admettait ce genre de plaisanteries lorsqu'elles étaient couronnées de succès. Dans le cas contraire...

Il risquait d'être obligé de terminer le château de Liezen de ses blanches mains...

Soudain, plusieurs marins pompiers espagnols sautèrent sur la coque renversée, qui achevait de couler au fond du port. De la fumée sortait

de plusieurs hublots. Munis de grappins et de cordes, ils entreprirent d'explorer le bâtiment afin de voir s'il y restait des survivants.

Aussitôt, le capitaine bondit à leurs trousses, essayant de les retenir.

Mais ils furent rejoints par d'autres et tous s'engouffrèrent dans le navire renversé sur le flanc, munis de masques et de bouteilles à oxygène.

Malko commençait à se demander si Rupert Sheffield n'avait pas préféré se laisser noyer comme un rat plutôt que de réapparaître...

Plusieurs minutes s'écoulèrent, puis, dans un grand remue-ménage, trois pompiers réapparurent, portant un corps inerte. L'émotion de Malko fut de courte durée ce n'était pas Rupert Sheffield, mais Gregor Chernadzé, uniquement vêtu d'un pantalon, pieds nus, les mains attachées derrière le dos par une cordelette. Il paraissait mort et une violente altercation s'engagea entre capitaine du Rostov et le chef des pompiers.

On avait "oublié" le prisonnier quelque part dans les entrailles du chalutier et il avait péri noyé...

La théorie de Malko sur ce point se vérifiait. Il ne manquait plus que le principal : Rupert Sheffield.

Quand deux pompiers réapparurent, rampant sur la coque, entraînant un homme de haute taille en survêtement, Malko faillit crier de joie. Celui-là était bien vivant et devait s'être caché dans un recoin non encore submergé.

Il vissa les jumelles à ses yeux, le cœur battant.

L'homme que les pompiers étaient en train de sauver devait mesurer plus d'un mètre quatre-vingt-dix, avec un corps massif, bien que plus maigre que sur les photos de Rupert Sheffield. Il avait de rares cheveux gris en bataille, mais plus de moustache. Il s'accrochait à un mince attaché-case en cuir fauve, trempé d'eau de mer. Les pompiers l'amènèrent sur le quai et l'y abandonnèrent, retournant chercher d'éventuels survivants.

Malko ne pouvait détacher son regard de l'homme isolé sur le quai. C'était fascinant d'avoir eu raison. On avait retrouvé Rupert Sheffield et presque entièrement résolu l'énigme de sa disparition.

Les policiers et les sauveteurs espagnols ne prêtaient aucune attention particulière au dernier rescapé. Malko se pencha pour prendre dans le sac posé à ses pieds un Leica et y reposer ses jumelles.

D'abord, utilisant un grand angle, il prit plusieurs photos de la scène, qui incluait le navire renversé. C'était le moment de l'hallali. Dieu merci, les Cousins n'étaient pas là. Ensuite, ayant changé d'objectif, il descendit à toute vitesse l'échelle de fer menant au quai et fendit la foule des badauds, rejoignant le groupe des marins du Rostov. Rupert Sheffield se tenait à l'écart, les traits creusés, mais sans montrer de panique. Même s'il se doutait qu'il s'agissait d'un sabotage, il devait se

dire qu'il avait encore une chance. Le capitaine du Rostov et le KGB lui avaient certainement fourni des faux papiers. Personne n'irait épplucher l'identité des marins d'un chalutier soviétique.

Malko fit le point sur le visage de Rupert Sheffield, distant de trois mètres environ, et appuya sur le déclencheur. Comme il était équipé d'un moteur, le Leica se mit à cliqueter furieusement, prenant une quinzaine de photos en quelques secondes. Le bruit métallique alerta Rupert Sheffield.

Il posa son regard sur Malko qui remarqua les énormes sourcils broussailleux d'un noir anthracite. Rien qu'à cela, il l'aurait reconnu.

Comme un taureau devant lequel on agite un chiffon rouge, Rupert Sheffield fonça sur lui de tout le poids de ses cent quarante kilos, visiblement décidé à arracher l'appareil des mains de Malko.

Ce dernier le laissa aussitôt tomber dans son sac et lança à voix haute en anglais :

– Quelle surprise, Mr. Sheffield ! On vous croyait mort.

Rupert Sheffield s'arrêta net, comme frappé par la foudre, les prunelles sombres rétrécies, les traits figés. Malko pouvait presque voir les circonvolutions de son cerveau en pleine ébullition. Le vieux lutteur, l'homme qui avait survécu à tant de vicissitudes, à tellement de combines machiavéliques, oscillait devant lui comme un boxeur sonné. Rupert Sheffield, qui s'en était toujours tiré par une pirouette, se sentait coincé, acculé. Malko le lisait dans ses yeux.

Leur face à face, qui ne dura que quelques secondes, sembla s'étaler sur un siècle ; puis le milliardaire s'ébroua, regarda autour de lui, pris de court. Il esquissa un mouvement de fuite vers l'extrémité du quai, mais comprit vite qu'il n'avait aucune chance. A ce moment, les traits de son visage se défirent et Malko eut presque pitié de lui. Après tout, cet homme ne lui avait rien fait personnellement. Sheffield ressemblait à un arbre tremblant sous le choc d'un typhon. Sa grosse main serrait la poignée de son attaché-case, comme une arme. Il fit un pas en arrière, avec une sorte de grognement.

Brutalement, Malko vit l'expression de son regard changer, devenir vitreuse. En quelques fractions de seconde, de minuscules traits rouges apparurent dans le blanc de ses yeux. Il ouvrit la bouche, porta la main gauche à son front d'un air hésitant :

– Mr. Sheffield !

Malko avait fait un pas en avant. Réalisant que le milliardaire "disparu" était en train d'avoir une attaque, sous ses yeux !

Les membres de l'équipage du Rostov, occupés à sauver leurs affaires, et le capitaine, essayant péniblement d'expliquer aux pompiers qu'il était parfaitement normal de laisser un marin attaché à fond de cale pour qu'il se noie, avaient d'autres chats à fouetter.

Rupert Sheffield se tenait en équilibre au bord du quai, se balançant

d'avant en arrière. Malko sentit qu'il allait basculer dans le port et fonça, essayant de le saisir par le poignet pour le retenir. Il parvint tout juste à attraper sa main droite crispée sur la poignée de l'attaché-case. Pendant une fraction de seconde, il crut qu'il allait pouvoir empêcher Rupert Sheffield de tomber à l'eau. Mais le milliardaire était beaucoup trop lourd. Il bascula en arrière d'un coup, abandonnant l'attaché-case à Malko.

Ce dernier le vit frapper l'eau à plat dos dans une gerbe d'éclaboussures.

Le gros homme demeura quelques secondes à la surface, puis s'enfonça doucement entre deux eaux, sans même lutter. Il avait déjà perdu connaissance. Malko vit distinctement l'eau pénétrer dans sa bouche entrouverte.

Un cri éclata derrière lui. Un des pompiers espagnols venait de s'apercevoir de ce qui se passait. Aussitôt, il se précipita à l'eau, aidé par deux camarades qui lui jetèrent un filin. Ils le passèrent autour des épaules de Rupert Sheffield et entreprirent de le haler sur le quai.

Dès qu'il fut étendu sur le ciment, un pompier commença à lui faire du bouche à bouche.

En vain. On eut beau tout faire, il ne se remit pas à respirer. Foudroyé par l'attaque dont Malko avait vu les prémices. Le capitaine du Rostov s'approcha et voulut savoir ce qu'il en était. Malko entendit : *muerto*. Un pompier ferma les yeux de l'homme aux énormes sourcils. Fasciné, Malko n'arrivait pas à s'éloigner.

Tout rentra dans l'ordre. Le capitaine du Rostov exhiba un passeport soviétique, apparemment au nom du mort, expliquant qu'il s'agissait d'un membre de l'équipage. Les Espagnols ne pensèrent pas une seconde à faire la liaison entre le cadavre sous leurs yeux et le milliardaire. Ils avaient assisté en direct à la fin du gros homme et il s'agissait sans aucun doute d'une mort naturelle.

Rupert Sheffield, rattrapé par son destin, était finalement mort comme il avait prétendu le faire croire. Mais cette fois, c'était la bonne. Malko s'éloigna, ne tenant pas à se faire repérer par l'équipage du Rostov. Le KGB avait peut-être encore des griffes à Tenerife. Et il avait hâte de voir ce que contenait l'attaché-case que tant de personnes avaient recherché.

Il se retourna ; on avait jeté une bâche sur le corps étendu sur le quai et une ambulance approchait avec des couinements sinistres. A quelques mètres de là, le *Discovery* brillait de toute sa peinture blanche immaculée.

Le numéro 6 de Library Ramp était un petit immeuble coquet aux volets vernis, tout à fait dans le style des vieilles demeures de Gibraltar.

Malko, à peine arrivé au Rock Hotel, un vieux palace en ruine possédant cependant la plus belle vue de Gibraltar, avait loué une voiture conduite à droite, une antique Austin toute ronde qui hoquetait à la plus légère pente. Et Dieu sait s'il y en avait à Gibraltar... Depuis son dernier passage sur « The Rock », rien n'avait changé. Celui-ci était toujours aussi dépourvu de charme, avec sa plaie à flanc de rocher, *The Rainwater Catchment*, seize hectares de tôle galvanisée destinés à recueillir l'eau de pluie.

Les boutiques débordaient de toutes les marchandises du monde, mais l'eau était une denrée rare.

Vingt-quatre heures s'étaient écoulées depuis le vrai décès de Rupert Sheffield. Dont seuls la CIA et le KGB étaient au courant. Pour les punir de leur duplicité, on n'avait rien dit aux Cousins. Ceux-ci avaient dû se demander ce que Malko venait faire à Gibraltar où la CIA ne possédait même pas une station...

Depuis quelques heures, la CIA était en possession des documents trouvés dans l'attaché-case de Rupert Sheffield. Ça n'allait pas améliorer les rapports entre le Mossad et la Company. De la pure dynamite. De quoi mettre en péril la réélection de George Bush et jeter en pâture aux commissions du Congrès la fine fleur de l'Espionnage Establishment. Entre autres, trois faux passeports irlandais, fabriqués par la CIA et utilisés par trois très hauts fonctionnaires de la Maison Blanche, toujours en activité, pour se rendre clandestinement en Iran. Les passeports étaient faux, mais les photos, elles, tout à fait ressemblantes.

Il restait un point à éclaircir comment ces documents s'étaient-ils retrouvés en possession de Rupert Sheffield après son premier plongeon ?

Malko espérait trouver la réponse à Gibraltar. Ainsi, que quelques autres qui intéressaient prodigieusement la CIA. Car, derrière les volets vernis du numéro 6 se trouvait le cœur du dispositif financier clandestin de Rupert Sheffield. Plusieurs centaines de millions de dollars dormaient dans ce petit immeuble et Malko avait toutes les raisons de penser que quelqu'un allait s'en préoccuper.

Car, dans les papiers du magnat, il avait trouvé de précieuses indications sur la manière dont s'était effectué son étrange disparition. Entre-temps la CIA avait bien travaillé, localisant à Londres le colonel Alexandre Koinkov, correspondant de Rupert Sheffield, et avait fait parvenir à Malko par belino une photo d'une netteté douteuse, mais

suffisante pour qu'il puisse le reconnaître. L'officier soviétique du KGB devait arriver à Gibraltar le jour même. Personne d'autre que Malko ne pouvait se douter qu'il allait débarquer à Library Ramp. Parce que personne n'avait vu le contenu de l'attaché-case de Rupert Sheffield. Alexandre Koinkov allait avoir la surprise de sa vie...

Malko regarda sa montre. Normalement, il ne devrait plus tarder...

Un taxi s'engagea dans la rue un quart d'heure plus tard, jaune et noir comme tous ceux de Gibraltar. Il en sortit un homme assez corpulent, engoncé dans un manteau gris à col de velours, un feutre sur la tête. Un visage rond, avec un nez en pomme de terre et des lunettes oblongues à monture d'écaille. Une certaine lourdeur du menton évoquait le sybaritisme. Il sonna au numéro 6 et disparut à l'intérieur.

Le colonel Alexandre Koinkov venait d'arriver. Ignorant encore, selon toute vraisemblance, que son grand ami Rupert Sheffield était mort.

En une heure, le visage creusé d'Alexandre Koinkov paraissait vieilli de vingt ans. Son pas était moins ferme, son regard flottait. Il faillit rater une marche du perron et s'éloigna dans la petite rue en pente en direction de Line Mali Road.

Malko le rattrapa au moment où il s'engageait dans une des innombrables rues en escalier qui rendaient la circulation impossible à Gibraltar.

– Colonel Koinkov !

Le Russe se retourna d'un bloc, le regard flou derrière ses lunettes.

Piégé. Il demeura impassible, marmonna quelques mots et tenta de reprendre sa route, mais Malko le retint fermement par le bras.

– Colonel Koinkov, je ne vous veux aucun mal. Au contraire. J'ai des nouvelles de votre ami Rupert Sheffield. Enfin, Lazar Abramovitch.

L'officier du KGB fixait Malko avec stupéfaction. Cherchant visiblement dans sa mémoire, où il l'avait rencontré.

– Vous ne me connaissez pas, précisa Malko. Mais je travaille pour une Maison qui s'est souvent opposée à la vôtre. Maintenant, tout cela est bien loin, n'est-ce pas ? Les choses ont beaucoup changé.

– Que voulez-vous ?

C'étaient les premiers mots qu'il prononçait. Et ça lui arrachait les lèvres. Malko s'offrit le luxe d'un sourire.

– Vous êtes venu chercher ici 247 millions de dollars et vous êtes déçu.

Le Soviétique en tituba de stupéfaction, mais ne tomba pas dans le piège, bredouillant seulement d'une voix blanche :

– Je ne sais pas ce que vous dites.
– Vous devriez m'écouter, parce que j'ai le moyen de vous faire récupérer cet argent. Je pense que c'est le but de votre déplacement à Gibraltar...

Alexandre Koinkov s'était appuyé à un mur, sans lâcher sa serviette. Malko se demanda s'il était armé. Peu probable. A cet échelon du KGB, on ne flinguait plus. Surtout en pays étranger.

– Que voulez-vous dire ? croassa-t-il.

Malko lui sourit, encore plus encourageant.

– J'ai, dans mon attaché-case, une procuration datée, signée par Rupert Sheffield, donnant accès au compte de Headington Investement. Il suffit d'y mettre un nom.

Le Russe ferma les yeux, comme pris d'un vertige soudain.

– Pourquoi feriez-vous cela ? demanda-t-il avec une incrédulité non dissimulée.

– Parce que vous possédez quelque chose que je veux, dit Malko.

– Quoi ?

– Ce n'est pas de l'argent. Si vous acceptez de me suivre, je vous l'expliquerai.

– Donnez-moi votre nom.

– Malko Linge.

Un nerf trembla près de la paupière de l'apparatchik.

– Ah, fit-il, avec un très faible sourire, le célèbre Prince Malko Linge ! Je ne m'attendais pas à vous trouver ici.

– Dans notre métier, on a parfois des surprises, répliqua Malko. Voulez-vous venir ?

Le Russe monta dans sa voiture et ils remontèrent vers Main Street sans échanger un mot. Jusqu'au Rock Hotel. Dans la salle à manger vieillotte, ils choisirent une table près des baies vitrées donnant sur le golfe d'Algesiras. Le Russe alluma une cigarette et fixa Malko sans dissimuler sa curiosité.

– Que voulez-vous, Mr. Linge ?

– Comprendre, fit Malko. D'abord ce qui est arrivé à Rupert Sheffield sur le plan financier, ensuite savoir pourquoi vous l'avez aidé à disparaître et comment.

Le colonel Koinkov le regarda avec surprise.

– Vous avez vraiment besoin de ces informations ? Qu'allez-vous en faire ?

– Disons que c'est une curiosité intellectuelle, expliqua Malko. Parce que Rupert Sheffield est mort.

Le Russe se figea.

– C'est vrai ?

Malko lui raconta la véritable fin du milliardaire. L'autre l'écouta sans l'interrompre puis dit :

– Vous êtes décidément un homme très intelligent. Cette “exfiltration” avait été préparée avec le plus grand soin. Par moi-même. Tout aurait dû marcher. J'ai beaucoup de peine. Lazar Abramovitch était un homme extraordinaire.

– Comment avez-vous pu le recruter ?

– Il haïssait les nazis qui avaient tué toute sa famille. Il identifiait l'Union soviétique aux antinazis. Et nous l'avons aidé à gagner beaucoup d'argent. En revanche, il nous a rendu d'immenses services. Encore plus qu'aux Israéliens...

– Que s'est-il passé entre juin et septembre de cette année, demanda Malko, pour que son empire financier s'écroule aussi rapidement ? Et pourquoi a-t-il réagi ainsi ?

Le Russe se renversa en arrière.

– L'orgueil, Mr. Linge, l'orgueil ! lança-t-il. Lazar Abramovitch avait été un enfant pauvre. Il avait gagné beaucoup, beaucoup d'argent. Il prenait des risques, il n'avait pas de morale, mais il était doué pour les affaires. Souvent, il se laissait guider par ses passions, alors il perdait. Mais il avait un charme fou. Et une volonté féroce. Il lui en a fallu pour sortir d'où il était...

« Seulement, la récession est arrivée et il était vulnérable car il devait des sommes énormes aux banques. Celles-ci ont eu peur. Elles se sont mises à vendre les paquets d'actions qu'elles détenaient en garantie et le cours a dégringolé. Il n'y avait qu'une façon pour les faire remonter : créer un courant inverse en rachetant. Seulement, il ne pouvait plus emprunter... »

« Alors il en a volé. A tous ceux qui lui faisaient confiance, à tous ceux qu'il pouvait abuser. Et il a jeté ces centaines de millions de dollars dans un gouffre sans fond. Jusqu'au jour où il s'est aperçu qu'il ne s'en sortirait pas. »

« Ce jour-là, il m'a appelé. Il était redevenu le petit garçon juif qui voulait survivre à tout prix. Il avait compris qu'il était en train de perdre la partie. Alors, comme on le lui avait appris chez nous au KGB, il a truqué les cartes. Il a encore volé une fois. Mais pour lui. »

– Les Iraniens ?

– Oui, les Iraniens qui lui faisaient une confiance aveugle.

– A ce moment, il avait déjà dans l'idée de disparaître ?

– Bien sûr. Avec les cent dix millions de dollars des Iraniens, il pouvait tenir indéfiniment.

Un garçon leur apporta un thé avant que Malko ne continue ses questions.

– Pourquoi avez-vous accepté d'aider Rupert Sheffield en montant cette opération d'exfiltration ?

– D'abord par amitié, expliqua le colonel Koinkov. Et puis, il nous avait rendu un très grand service cette année en faisant sortir d'URSS

des dizaines de millions de dollars grâce à ses circuits. La décision de l'aider a été prise au plus niveau. Comme je le connaissais bien, on m'a chargé de son exécution.

– Comment avez-vous fait ? qui était le faux Sheffield ?

Le Russe se permit un sourire.

– L'opération était relativement simple à partir du moment où le Premier Directorate mettait à ma disposition le Rostov. Mais Lazar a eu une idée géniale. Vous avez entendu parler de Nick le Grec ?

– Non.

– C'est un ancien des services britanniques. Renvoyé pour différentes malversations. Il travaillait pour Lazar, à toutes les sales besognes. Il a recruté un homme possédant les mêmes caractéristiques physiques que notre ami. Sous couvert d'une maison de production de films. Il a sélectionné un candidat célibataire en le prévenant qu'il allait devoir quitter Londres pour plusieurs mois. On l'a embarqué pour Istanbul et là on lui a expliqué qu'il devait aller à Moscou. Toujours avec Nick le Grec.

– Il savait ce qui l'attendait ?

– Non, répliqua sans émotion le colonel du KGB.

– Vous l'avez tué ?

– Oui. Il n'a pas souffert, il dormait. Une piqûre de cyanure dans la nuque. La trace qu'on a retrouvée sur le corps. Lazar savait que le Mossad et la CIA seraient soupçonnés, il voulait brouiller les pistes...

– Et Nick le Grec ?

– Il a eu un accident de la circulation à Moscou...

Un ange passa, brandissant le glaive du KGB. Malgré la perestroïka, rien n'avait vraiment changé.

Malko, partagé entre l'écœurement et la curiosité, demanda encore :

– Comment communiquiez-vous à Tenerife ?

– Le soir où il est allé dîner seul, il a rencontré un des hommes d'équipage du Rostov dans les toilettes du Mencey. Ils ont tout mis au point et il lui a laissé son attaché-case où se trouvaient les documents remis par les Israéliens quelques minutes plus tôt. Ils ont pris rendez-vous pour une position approximative en mer. Lazar connaissait la vitesse du *Discovery* et pouvait être assez précis. Le dinghie utilisé pour la pêche est parti un peu plus tôt, avec le corps du remplaçant de Lazar.

Lorsque le *Discovery* a été en vue, nous avons envoyé un signal lumineux convenu. Lazar a sauté à l'eau avec un gilet de sauvetage et nous a attendus...

– C'est tout ?

– Pratiquement, affirma le colonel du KGB. Les hommes du Rostov ont mis à l'eau la doublure et se sont arrangés pour lui déchiqueter le visage avec l'hélice du dinghie. Après lui avoir enfilé la chemise de

nuît de Lazar.

Malko écoutait, glacé de dégoût, imaginant la scène macabre en plein océan.

Il n'y avait plus de mystère Rupert Sheffield.

– Qu'allez-vous faire de votre ami ? demanda-t-il.

– Nous l'enterrerons au cimetière de Novo Devici, à Moscou, dit le colonel Koinkov. C'est là que se trouvent ceux qui ont rendu de grands services à notre patrie.

Il se tut. Malko ne voyait plus de questions à poser. Il ouvrit son attaché-case, en sortit la procuration signée par Rupert Sheffield et la tendit au colonel soviétique.

– Voici. Vous allez pouvoir récupérer votre argent.

Le colonel Koinkov examina rapidement le document avant de le mettre dans son attaché-case. Ce n'est qu'une fois debout qu'il demanda :

– Mr. Linge, il vous suffisait de mettre votre nom sur cette procuration pour entrer en possession d'une somme énorme. Vous n'êtes pas riche, je crois. Pourquoi ne l'avez-vous pas fait ?

Il y avait une curiosité sincère dans sa voix. Malko le fixa longuement avant de répondre d'une voix égale :

– A cause de Bismarck, colonel Koinkov. C'est lui qui a dit une fois que le renseignement était un métier de Seigneur.

Fin

-
- [1] carpe farcie
- [2] de garde à bord
- [3] banal
- [4] En 1983, se forma la contra au Nicaragua. Il s'agissait d'une rébellion financée par les Américains, avec comme objectif de nuire au gouvernement sandiniste. Ce mouvement contre-révolutionnaire était composé de mercenaires, d'ex-membres de la Garde Nationale et de paysans qui s'opposaient au nouveau gouvernement. Ils étaient concentrés près des frontières du pays, soit au El Salvador et au Honduras
- [5] La Conférence de Madrid ouverte le 30 octobre 1991 devait être le point de départ pour des discussions bilatérales et internationales entre Israël et ses pays voisins. L'O.L.P ne participa pas directement aux négociations et fut officiellement représentée par une délégation jordano-palestinienne. Le gouvernement israélien, le Premier Ministre Yitzhak Shamir en tête, fut longtemps rétif à cette grande conférence internationale, fidèle en cela à une longue tradition de la diplomatie israélienne.
- [6] Les agents de l'espionnage britannique
- [7] vente d'articles de marine
- [8] chanson de Frank Sinatra, littéralement : "la dame est une vagabonde"
- [9] assortiment de hors-d'œuvres, servi avec l'apéritif
- [10] S'il te plaît, ne viens pas
- [11] No, s'il te plaît, pas par là, je n'ai pas la pilule
- [12] j'aime beaucoup
- [13] juif né en Israël
- [14] sayan : agent passif appelé plus communément "agent dormant", établi hors d'Israël, prêt à aider les agents du Mossad en leur fournissant une aide logistique
- [15] foutus iraniens
- [16] quai Sud
- [17] valise diplomatique
- [18] les anglais
- [19] La CIA partage des informations avec la Communauté de l'Espionnage par le biais de messages appelée "TD" ("Telegraphic Dissemination") . Le terme TDCS (Telegraphic Dissemination of the Clandestine Service) est remplacé actuellement par TDFIR ("Telegraphically Disseminated Foreign Intelligence Report")
- [20] Directeur de la Central Intelligence Agency de 1981 à 1987
- [21] fournisseur d'armes spéciales ; littéralement "équipements vicieux"
- [22] Ne tirez pas
- [23] oui, oui
- [24] ici : condamnation religieuse ; mais en général les fatwas sont des avis donnés sur tous les aspects de la vie, religion, rites, aliments, etc
- [25] une autre mission de SAS
- [26] Baise-moi, nous avons le temps
-